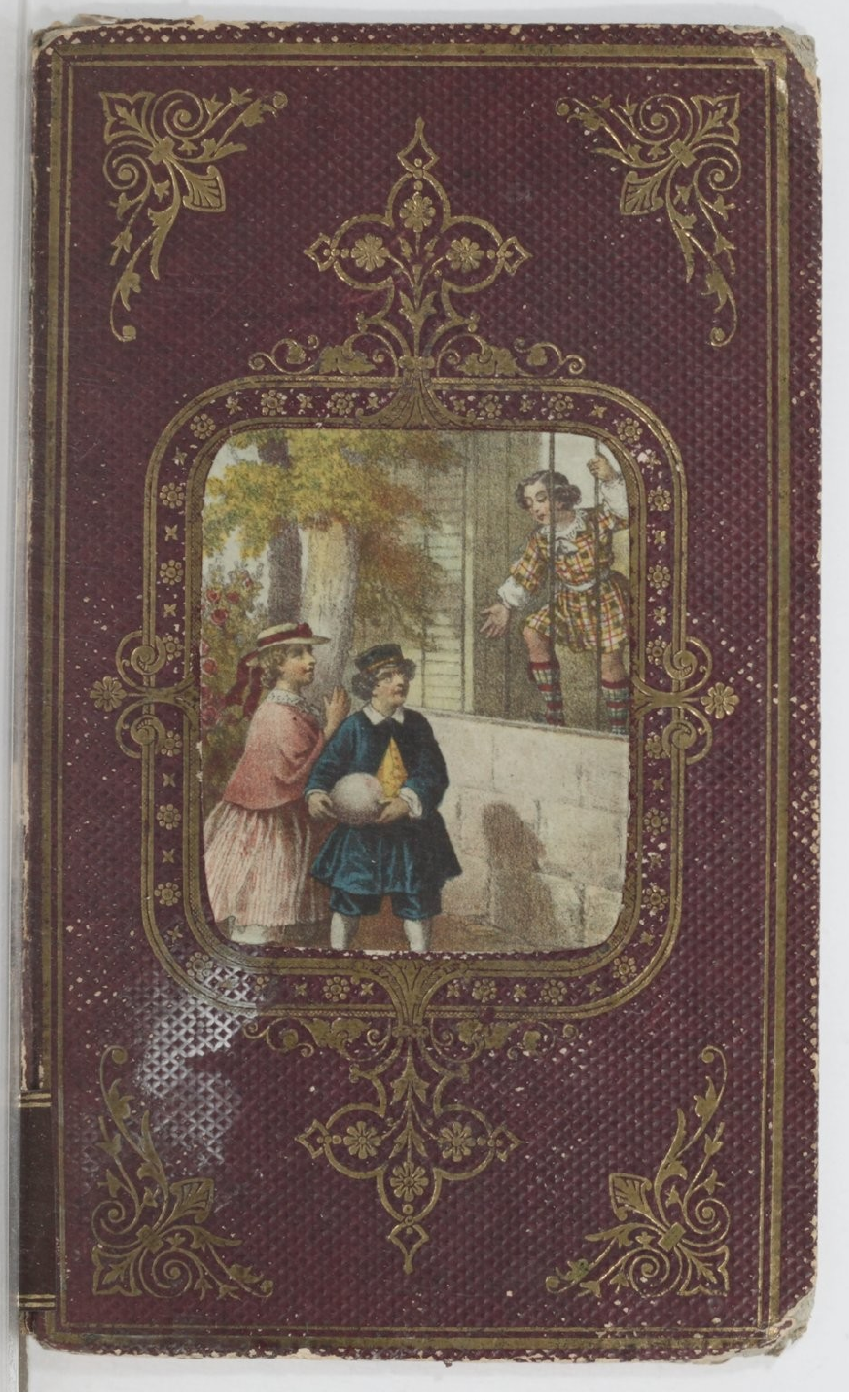
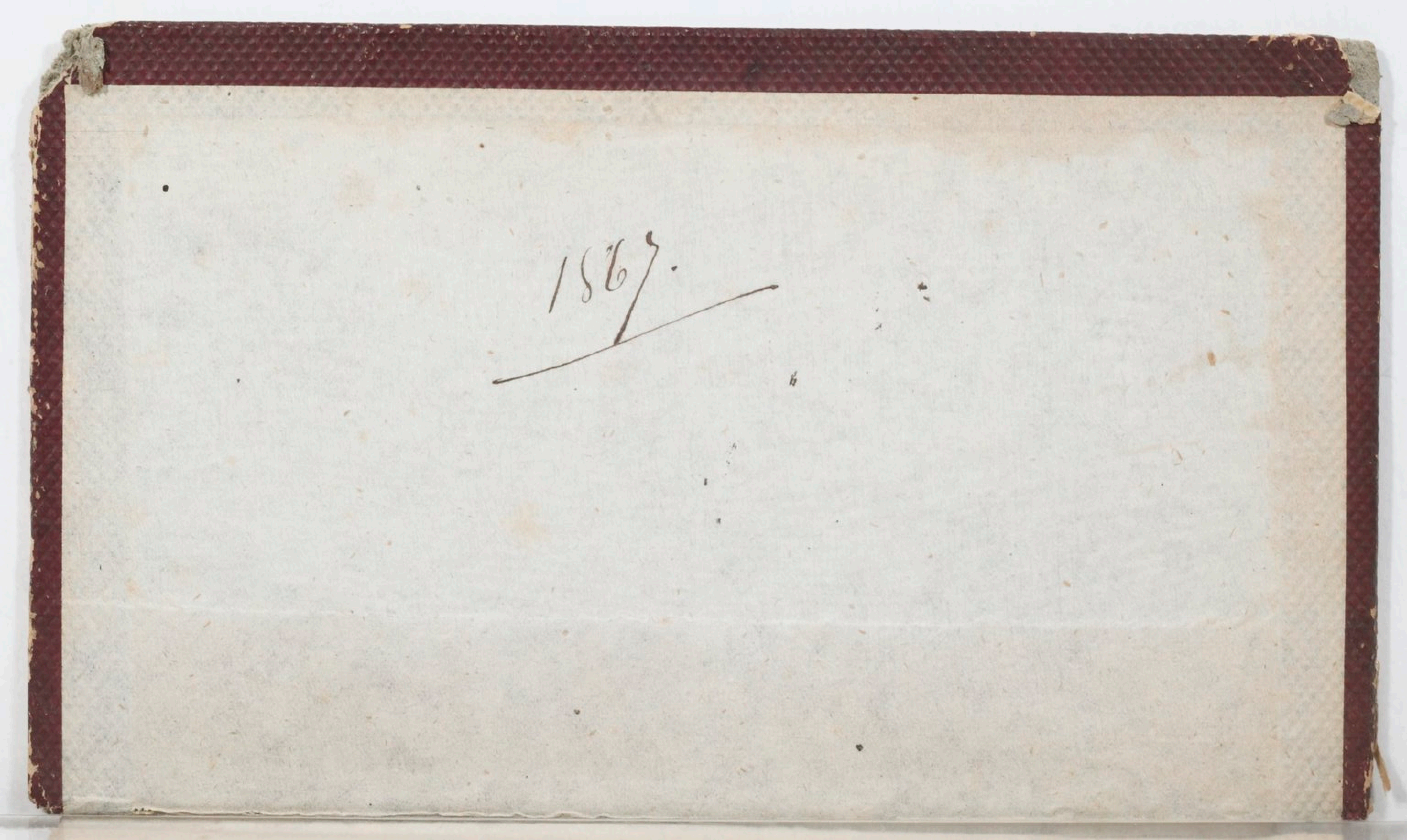


Les Enfants gâtés


BnF Gallica





1867.

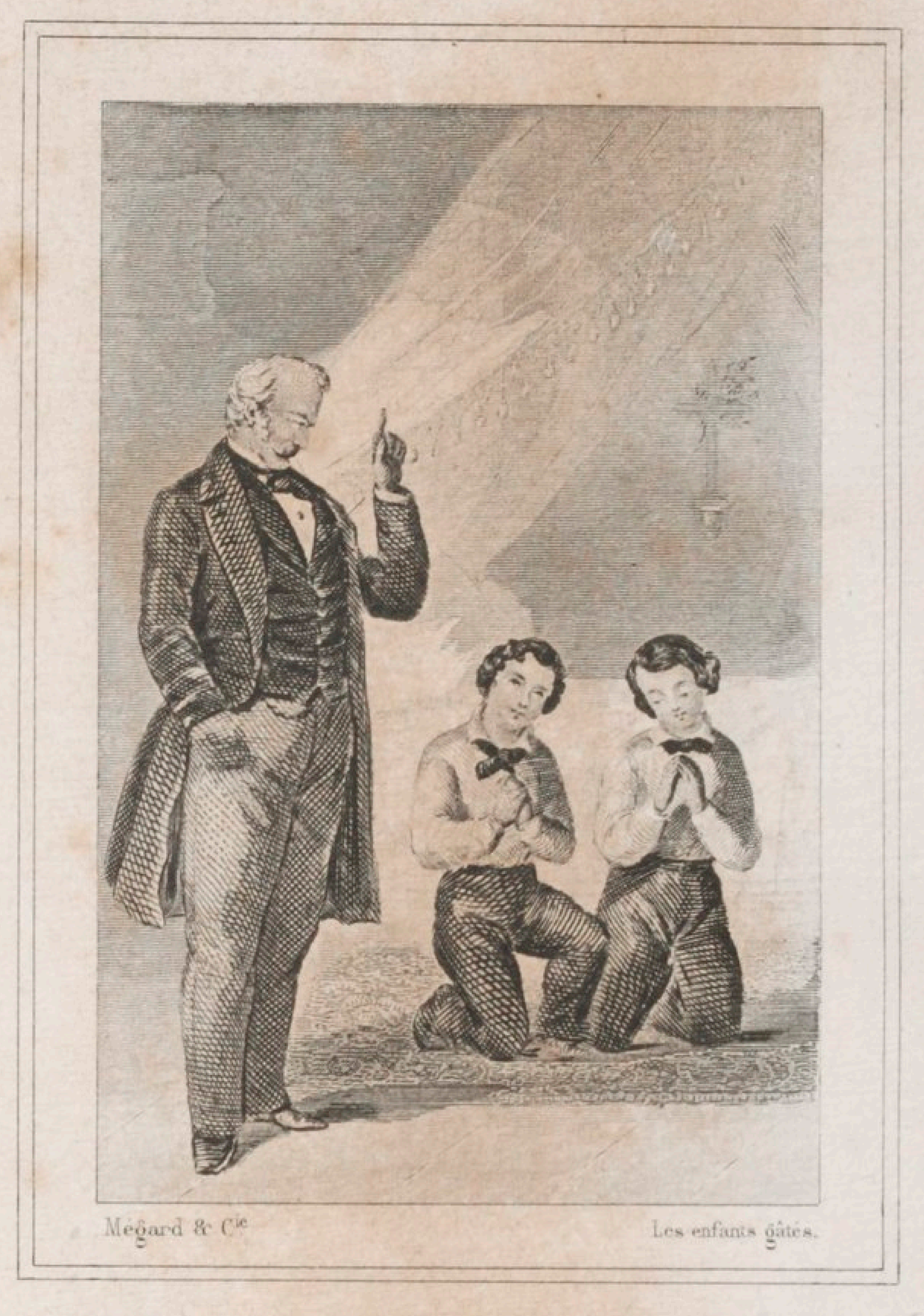
BIBLIOTHÈQUE MORALE

DE

LA JEUNESSE

PUBLIÉE

AVEC APPROBATION.



Faites d'abord votre prière reprit leur oncle d'un ton plus doux.

LES



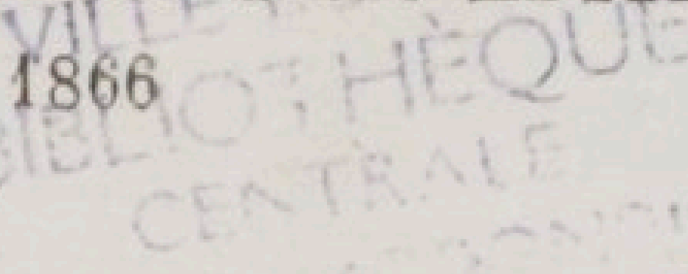
ENFANTS GATÉS

PAR

RENÉ MULLER.



ROUEN
MÉGARD ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS
1866







APPROBATION.

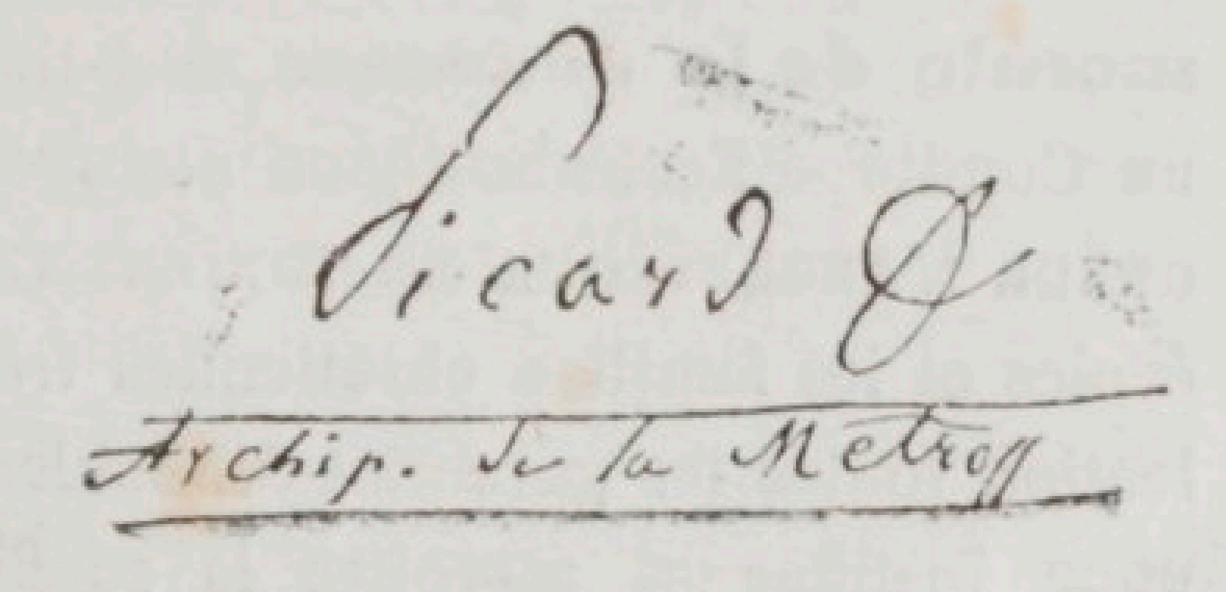
—

Les Ouvrages composant **la Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont été revus et **ADMIS** par un Comité d'Ecclésiastiques nommé par MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

—

L'Ouvrage ayant pour titre : **Les Enfants gâtés,** a été lu et admis.

Le Président du Comité,





Avis des Éditeurs.

Les Éditeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout à fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Aussi tous les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** sont-ils revus et approuvés par un Comité d'Ecclésiastiques nommé à cet effet par Monseigneur l'Archevêque de Rouen. C'est assez dire que les écoles et les familles chrétiennes trouveront dans notre collection toutes les garanties désirables et que nous ferons tout pour justifier et accroître la confiance dont elle est déjà l'objet.

LES

ENFANTS GATÉS.

I.

Mme Duvivier habitait, à Paris, le troisième étage d'une maison située tout près du beau jardin du Luxembourg. Elle y vivait dans une retraite absolue, que suffisait à égayer la gentillesse de ses deux enfants, Cécile et Adrien.

Cécile avait neuf ans; elle était blonde, mignonne et frêle; elle avait de grands yeux bleus pleins de douceur, mais elle était plus douce encore que ne le promettaient ses yeux. Elle n'avait aucune volonté, ou plutôt elle se faisait un plaisir de céder toujours à celle des autres. Elle était de ces rares enfants dont les mères disent : Elle ne m'a jamais fait de peine. Faire de la peine à sa mère... Je crois vraiment que Cécile eût mieux

aimé mourir, tant sa tendresse pour Mme Duvivier était vive et profonde.

Adrien n'avait pas tout à fait un an de moins que sa sœur et ne lui ressemblait en rien. Il avait le teint un peu brun, les cheveux et les yeux noirs, et son air tapageur ne mentait pas plus que la calme physionomie de Cécile. C'était la pétulance et l'étourderie personnifiées. Il aimait passionément le jeu et assez peu l'étude, mais il étudiait pour contenter Mme Duvivier; car nous avons eu tort de dire qu'il ne ressemblait en rien à sa sœur : comme elle, il chérissait sa mère et il aimait Cécile comme il en était aimé.

Mme Duvivier était restée veuve à ving-quatre ans, avec ces deux enfants dont le plus jeune bégayait à peine le nom de son père. Belle, aimable, spirituelle, admirée, elle dit adieu au monde et n'y reparut point à la fin de son deuil. Restée seule chargée de l'avenir de ces deux chers petits êtres, elle se voua entièrement à leur bonheur.

C'est toujours une lourde tâche pour une jeune femme que d'élever ses enfants quand l'autorité du père de famille vient à manquer, la faiblesse naturelle aux mères les empêchant souvent de recueillir cette autorité. D'ailleurs, si les doux soins, les premières leçons et les sages conseils rentrent dans le domaine de la mère, les soucis de la fortune regardent le père. C'est lui qui doit, par son travail, assurer le sort de ses enfants; et, quand il leur est prématurément enlevé, il laisse à sa veuve une double responsabilité.

Il y a chez nous un proverbe qui dit : La mère est morte, adieu les douceurs! Le père est mort, adieux les honneurs! Heureux mille fois l'enfant à qui Dieu conserve les douceurs et les honneurs, le père et la mère qui doivent le protéger et le conduire dans le chemin de la vie, en lui faisant un bouclier de leur expérience et de leur amour.

Si vous saviez tous, enfants, mes lecteurs bien-

aimés, combien sont à plaindre les petits orphelins, si vous pouviez apprécier le bonheur d'être le constant objet de la sollicitude d'un bon père, d'une tendre mère, comme vous les aimeriez, comme vous prendriez garde de leur causer le moindre chagrin, comme vous seriez bons et dociles !

M. Duvivier, capitaine du génie, pouvait espérer une brillante carrière ; mais la mort l'enleva avant qu'il eût atteint sa trentième année. Il laissait pour toute fortune à sa femme une pension de 1,500 fr., qui, jointe à une somme de 12,000 fr., dot de Mme Duvivier, ne constituait guère à la petite famille qu'une revenu de 2,000 fr.

Deux mille francs de revenu dans une campagne, c'est l'aisance ; à Paris, c'est presque la misère ; et pourtant on accourt de toutes parts vers Paris, comme si le bon air, la simple vie des champs et toutes les beautés de la nature ne valaient pas ce qu'on y trouve. Mais que voulez-vous ? On ne peut empêcher les papillons de se brûler les ailes à la flamme d'une lampe ; on ne peut empêcher les hommes de se précipiter vers ce qui brille.

Toutefois, si Mme Duvivier restait à Paris, elle n'y était pas retenue par l'amour du bruit ou du plaisir ; car nous avons dit qu'elle y vivait dans une retraite absolue. Son bonheur, au contraire, eût été d'habiter une maisonnette entourée d'un jardin, rempli de fleurs et de légumes, et de voir ses enfants courir sous les arbres d'un verger, d'y nourrir des poules, une chèvre, et de vivre ainsi dans la plus grande simplicité. Elle avait toujours aimé la solitude, et, ne l'eût-elle pas aimée, qu'elle s'y serait résignée, uniquement pour faire des économies. Mme Duvivier désirait beaucoup faire des économies, non pour elle, elle était sûre de ne jamais manquer de rien, car elle savait se contenter de peu ; mais pour ses enfants. Elle restait à Paris parce que le colonel Varin, sous les

ordres duquel son mari avait servi, habitait cette ville. Il aimait beaucoup le petit Adrien ; il avait promis de lui tenir lieu de père, et la bonne mère ne voulait pas priver l'enfant de cette protection qui pouvait lui être très-utile. Or, chacun sait qu'on oublie vite les absents.

Mme Duvivier espérait aussi obtenir pour son fils une bourse dans un des lycées de la capitale, et elle n'eût pu se résoudre à ne plus le voir que de loin en loin.

Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'une bourse. C'est une place dans un collége, dans une école militaire ou industrielle, place accordée gratuitement soit à des fils d'officiers, soit à des élèves sans fortune dans lesquels se remarquent de rares dispositions.

C'est une grande et belle chose, quoique ce soit une chose toute simple, à force d'être juste, que ceux qui meurent pour leur pays ne laissent pas leurs enfants orphelins, et que les jeunes gens pauvres auxquels Dieu a donné des facultés hors ligne puissent faire les mêmes études que les fils des plus riches et des plus puissants.

Mme Duvivier appréciait cet avantage promis à Adrien, et ne songeait pas à y renoncer, dans l'espoir de lui amasser un peu plus d'argent ; car elle n'était pas de ceux qui estiment plus la fortune que le savoir ; mais comme elle ne voulait pas non plus renoncer à améliorer la position de ses deux enfants, elle résolut de travailler pour eux. Elle dessinait bien et peignait avec goût ; elle pensa à donner des leçons ; mais il eût fallu pour cela quitter Adrien et Cécile, pendant une partie de la journée. C'était impossible. La jeune femme peignit quelques paysages, quelques bouquets, et chercha à les vendre ; mais ce fut inutilement. Elle comprit qu'elle avait visé trop haut, en voulant devenir artiste, et elle se résigna à se rapprocher un peu plus du métier que de l'art. Elle ap-

prit à colorier des estampes, étude qui ne pouvait avoir pour elle aucune difficulté, et, au bout de quelques mois, elle parvint à gagner de 3 à 4 fr. par jour.

A dater de ce moment, elle se crut plus riche qu'une reine : elle pouvait vivre, elle et ses enfants, du produit de son travail et ne pas prendre sur son revenu pour la dépense journalière ; c'était beaucoup. Elle se levait matin et passait deux ou trois heures à ses estampes avant que Cécile et Adrien fussent éveillés ; elle s'occupait d'eux pendant toute la matinée, car elle s'était chargée de leur première éducation ; l'après-midi, elle reprenait son pinceau pendant qu'il étudiaient ou jouaient ensemble ; le soir, elle faisait avec eux une bonne promenade dans le magnifique jardin qu'on voyait de ses fenêtres et, quand ils s'étaient endormis, elle travaillait encore.

Sans le chagrin que lui avait causé la perte de son mari, chagrin que le temps devait adoucir, mais non pas effacer, elle eût été bien heureuse. Ce travail assidu chassait l'ennui de sa demeure ; il était devenu pour elle un besoin ; et quand par hasard elle sentait un peu de fatigue, un regard jeté sur les deux beaux enfants qui, à sa droite et à sa gauche, souriaient dans leur sommeil comme ses deux anges gardiens, lui rendait toute sa force et son ardeur.

Elle mettait à part ce que lui rapportaient ces veilles, c'était l'argent de ses menus plaisirs. Quand il fallait une robe ou un chapeau à Cécile, un petit vêtement ou un manteau à Adrien ; quand l'un ou l'autre des deux enfants voyait à l'étalage d'un magasin une poupée ou un polichinelle ; quand tous deux lui montraient en même temps une pauvre femme assise à l'écart, un enfant sur les genoux, jetant aux passants des regards suppliants, Mme Duvivier puisait dans cette bourse particulière pour satisfaire sa coquetterie mater-

nelle, céder aux petits caprices de ses enfants, ou leur enseigner la pratique de la charité. Certes, quand elle admirait leur simple mais fraîche toilette, qu'elle voyait leur joie en recevant le jouet convoité, ou qu'elle surprenait une larme dans les yeux de la mendiante, elle ne se rappelait plus ce que lui avait coûté l'argent qui servait à donner tant de bonheur.

Mme Duvivier, fille d'un brave officier, avait été élevée à Saint-Denis. C'est dire qu'elle avait reçu une brillante éducation; elle en avait profité et s'estimait heureuse de la posséder, afin de n'être point obligée d'éloigner d'elle sa chère petite Cécile. Elle ne pouvait se charger d'instruire son fils; mais elle était bien décidée à former seule le cœur et l'esprit de sa fille. Il lui eût été sans doute bien pénible de se séparer de cette enfant, qui, seule, devait lui rester quand Adrien entrerait au lycée; cependant, comme elle les aimait véritablement l'un et l'autre, elle eût consenti à ce sacrifice, si elle l'eût jugé nécessaire; mais elle redoutait d'autant plus pour cette charmante petite fille le danger des mauvais exemples, qu'elle lui connaissait le caractère plus doux et plus facile à entraîner. C'était, d'ailleurs, sa plus grande ou plutôt son unique joie de voir se développer peu à peu cette jeune intelligence, et d'épier les bons mouvements de ce cœur, dans lequel elle s'efforçait de graver de bonne heure les principes de la religion et du devoir.

Adrien avait aussi sa part de ces soins maternels; et c'était plaisir de voir comment, en n'employant jamais que la plus grande douceur, Mme Duvivier obtenait tout ce qu'elle voulait de ces deux caractères complètement opposés. Cécile, plus raisonnable que son frère, contribuait beaucoup à ce succès. Elle cédait volontiers à Adrien, se montrait constamment bonne et patiente envers lui, l'encourageait à l'étude, palliait ses étourderies et se

faisait en toutes rencontres son avocat. Adrien en était reconnaissant et ne demandait jamais d'autre société que celle de sa sœur. Peut-être était-ce parce qu'il savait bien que Mme Duvivier ne consentirait pas à ce qu'il allât courir avec les enfants qu'il voyait jouer dans la rue. Quant à Cécile, elle se trouvait trop bien entre sa mère et son frère pour penser à qui que ce fût.

Il est certain, d'ailleurs, que les petites filles sont plus raisonnables que les petits garçons ; cela tient peut-être à ce qu'elles sont plus tôt en état de se rendre utiles. Pendant que les petits garçons, confinés dans l'appartement, sont réduits à tambouriner contre les vitres ou à faire des grimaces aux passants qui ne s'en soucient guère, les petites filles manient le balai, le plumeau ou l'aiguille. Quand elles ont étudié leurs leçons, elles tricotent des bas à leurs sœurs, font des pantoufles pour leur père ou une bourse pour leur mère. Aussi il faut voir avec quelle fierté elles disent à leurs frères qui les appellent pour jouer :

— Plus tard. Il faut que je travaille.

Cécile ne faisait jamais cette réponse à Adrien ; elle quittait son ouvrage de bonne grâce quand elle voyait qu'il s'ennuyait tout seul, et quand elle avait joué longtemps avec lui, sa mère l'en récompensait par un baiser.

Un jour, pendant que Cécile cousait, Adrien trouva le moyen de s'occuper aussi. Il avait acheté une feuille de petits soldats non coloriés ; il prit un des vieux pinceaux de Mme Duvivier, s'empara de deux ou trois godets de couleur et s'enferma dans la chambre voisine. Il y resta plus de deux heures; sa mère n'était pas inquiète, elle savait ce qu'il faisait. Quand le jour commença à tomber, Adrien avait enluminé tout son régiment ; il vint tout joyeux l'apporter à Mme Duvivier.

— Regarde, maman, s'écria-t-il, je peins presque aussi bien que toi.

Cécile éclata de rire et Adrien rougit.

— Moque-toi de moi si tu veux, dit-il à sa sœur; mais tu n'en ferais pas autant.

— Le fait est que voilà de beaux grenadiers, dit Mme Duvivier. Je les aurais peut-être encore un peu mieux faits ; mais ils n'ont pas du tout mauvaise mine.

— Je pourrai donc bientôt t'aider à colorier? demanda orgueilleusement Adrien.

— Oui, bientôt, répondit en souriant la bonne mère ; et quand tu ne ferais d'abord que t'amuser tranquillement, ce serait déjà beaucoup. Seulement, il ne faudra pas prendre mes couleurs sans permission ; il vaudra mieux me montrer ce que tu voudras faire, afin que je choisisse celles qui conviendront.

— Puis, ajouta Cécile, tu resteras auprès de nous, mon petit Adrien, et maman t'apprendra à travailler aussi bien qu'elle.

— Tiens, reprit le petit garçon, si tu coloriais aussi, toi, Cécile, nous gagnerions à nous trois beaucoup d'argent, n'est-ce pas, petite mère ?

— Sans doute, mon ami. Qnand Cécile sera grande, elle travaillera comme moi; mais tu ne seras plus avec nous.

— J'aimerais mieux y rester que d'aller au collége. C'est bien plus amusant de peindre des soldats que d'étudier le latin et le grec.

— Il ne faut pas toujours choisir ce qui est amusant, dit doucement la bonne mère, il faut s'appliquer à ce qui est utile.

— C'est que, vois-tu, maman, si nous savions bien colorier, Cécile et moi, tu pourrais te reposer, reprit Adrien.

—Ce serait nous qui travaillerions pendant que tu dormirais, ajouta Cécile. Tu as veillé si tard cette nuit...

— Qui te l'a dit, chère enfant?

— Il y avait longtemps, longtemps que j'étais

couchée. Je me suis éveillée par hasard et je t'ai vue. Adrien a raison, maman, je suis déjà grande, et je pourrais bien t'aider à quelque chose.

— Allons, puisque vous le voulez tous les deux, je vous donnerai des lecons, dit Mme Duvivier en les embrassant.

Adrien s'éveilla bien avant le jour, tant il était impatient de se remettre à la besogne ; il lut, écrivit et étudia mal ; mais il mit en couleur, toute l'histoire du Petit-Poucet. Les jours suivants, il se montra tout aussi enchanté de ce travail, et il y réussit de telle sorte, que Cécile, malgré toute son application, ne put parvenir à faire aussi bien.

Il s'amusait à peine ainsi depuis un mois, qu'au lieu de se contenter de colorier des bonshommes, il en dessina. Mme Duvivier ne vit pas ses grossières esquisses sans un grand étonnement : elles manquaient de régularité, il est vrai; mais elles avaient de l'expression, et annonçaient chez un enfant de huit ans des dispositions rares.

Beaucoup d'artistes devenus célèbres ont commencé ainsi, se disait-elle ; mais tous les enfants qui font des caricatures au lieu d'étudier leurs leçons ne deviennent pas pour cela des artistes; je ne dois donc pas permettre qu'Adrien néglige de s'instruire. Il sera temps plus tard, si ses goûts ne changent pas, qu'il s'applique au dessin et à la peinture.

Cela résolu, elle se garda bien d'empêcher l'enfant de barbouiller; elle lui fournit, au contraire, quantité d'estampes et le laissa libre de s'en occuper pendant des journées entières. Elle connaissait assez Adrien pour savoir qu'il se dégoûterait promptement d'un travail assidu auquel on l'engagerait à se livrer. En effet, l'ardeur qu'il avait montrée d'abord ne tarda pas à s'éteindre, et il revint de lui-même à ses livres et à ses cahiers.

Cécile, qui aimait au moins autant l'étude que la peinture , voulait cependant continuer d'ap-

prendre à colorier ; mais Mme Duvivier lui fit comprendre qu'il lui serait plus facile de colorier quand elle saurait dessiner, qu'alors son aide pourrait devenir véritablement utile, et il fut convenu que, chaque jour, après avoir étudié et fait leurs devoirs de classe, les deux enfants prendraient une leçon de dessin.

Adrien souscrivit à cet arrangement de meilleure grâce qu'à celui par lequel sa mère lui donnait un professeur; mais, quoiqu'il n'aimât pas beaucoup à obéir, il savait bien que, quand Mme Duvivier avait décidé quelque chose, il fallait que cette chose se fît. Il murmura donc un peu, mais il n'essaya pas de la faire changer de résolution ; et comme le professeur était un jeune homme très-doux et aimant beaucoup les enfants, Adrien s'attacha beaucoup à lui et devint attentif pour le contenter.

Malgré son étourderie, malgré son caractère violent et un peu hautain, c'était un gentil enfant que ce petit Adrien; il avait un si bon cœur. Quand il croyait avoir fait de la peine à sa mère par sa paresse ou son impatience, il en était triste toute la journée, et longtemps encore après que Mme Duvivier avait oublié sa faute, lui ne se pardonnait pas de l'avoir commise. Si, par hasard, il s'était montré brusque envers Cécile — nous disons par hasard, car il était rare que la plus parfaite union ne régnât pas entre eux — il se hâtait d'embrasser sa sœur et de la dédommager par les plus douces câlineries de l'offense qu'il lui avait faite. Aussi, tout en reconnaissant qu'Adrien avait beaucoup de défauts, on ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

Ces défauts, il est vrai, étaient de ceux que beaucoup de parents ont la faiblesse d'admirer dans leurs enfants, comme de charmantes qualités, de ces défauts qu'on laisse grandir en disant : Bah ! Ce n'est rien, la raison corrigera tout cela ! Comme s'il n'était pas aussi impossible de re-

dresser un vieil arbre que facile de ployer à son gré un faible arbrisseau.

Mme Duvivier aimait ses enfants autant que quelque mère que ce fût ; elle les aimait doublement pour tenir lieu de la tendresse paternelle dont ils étaient privés ; mais elle n'était ni aveugle ni faible, et, précisément parce qu'elle les aimait beaucoup, elle se croyait obligée de les reprendre et de les corriger.

Ses efforts avaient été, jusque-là, couronnés de succès : Cécile et Adrien étaient dociles et bons ; ils aimaient de tout leur cœur Dieu et leur mère, ils s'aimaient entre eux, et tout faisait espérer à la bonne mère qu'elle ferait de Cécile une femme aimable et vertueuse, d'Adrien un homme loyal et distingué.



II.

Le colonel Varin, dont nous avons parlé, était un digne vieillard; il avait blanchi au milieu des périls, et bravement gagné ses épaulettes en Algérie. Il tenait à la jeune veuve et à ses enfants, non-seulement parce que le capitaine Duvivier lui avait sauvé la vie dans une embuscade, raison qui cependant eût été bien suffisante; mais encore parce qu'il svait connu toute petite la mère de Cécile et d'Adrien, et que sa conduite, depuis le malheur qui l'avait frappée, le pénétrait d'admiration.

Il était tout à fait convenable que Mme Duvivier passât dans la retraite les premières années de son veuvage; il comprenait fort bien, d'ailleurs, que le monde eût redoublé la tristesse de la jeune femme; mais, quand il vit qu'après trois ans écoulés, elle ne songeait pas à renouer avec ses anciennes connaissances, il l'engagea à ne pas se

confiner, à son âge, dans une si complète solitude.

— Avec mes enfants, lui répondit-elle, je ne suis pas seule. Et si vous venez quelquefois m'apporter de bons conseils et des paroles d'encouragement, vous que je respecte comme un père, je ne regretterai rien de ce que j'aurai quitté.

Le colonel n'insista pas ; mais, quand il sut que Mme Duvivier, qui avait eu, du vivant de son mari, le droit de se croire appelée à une haute position, et dont une société choisie avait tant admiré la distinction, l'esprit et la grâce, vivait du travail de ses mains, il en fut ému jusqu'aux larmes.

— C'est un ange, c'est une sainte, disait-il à ceux qui lui parlaient d'elle. Je n'ai jamais désiré la fortune ; mais je voudrais être riche à millions pour lui faire une position digne d'elle.

Par malheur, il s'en fallait de beaucoup que le colonel fût riche à millions ; il ne possédait que sa pension de retraite, et il s'était chargé des deux enfants de sa sœur, morte il y avait quelques mois. Mais, si Mme Duvivier ne comptait pas sur la fortune de M. Varin, elle comptait beaucoup sur sa haute sagesse, sur son expérience et sur son crédit, pour le moment où il faudrait qu'Adrien se choisît une carrière ; seulement elle lui avait fait promettre de ne diriger par aucun moyen les idées de cet enfant vers l'état militaire. Il lui était bien permis d'exiger cette promesse, son mari était mort à la bataille d'Isly.

Le colonel Varin allatt, de deux semaines l'une, passer l'après-midi du lundi chez Mme Duvivier ; il ne remettait sa visite au lendemain que quand le temps était mauvais, parce que le jour de cette visite était celui de la grande récréation. On allait se promener à la campagne, en été ; l'hiver, on faisait un tour sur les boulevards et l'on revenait dîner chez M. Varin. C'était pour Mme Duvivier une utile distraction, un repos nécessaire, et pour les enfants une véritable fête ; aussi trouvaient-ils tous

que les lundis du colonel ne revenaient pas assez souvent.

Les deux neveux dont cet officier s'était chargé étaient au collége; il demeurait seul avec une vieille servante, qui, aimant beaucoup Cécile et Adrien, faisait aussi de leur jour de sortie un jour de fête. Dès la veille, elle pensait au dessert qu'elle leur donnerait, à l'espèce de gâteau dont elle les régalerait; car c'était une très-savante pâtissière que cette bonne Victoire. Elle faisait volontiers preuve de son talent pour les gens qu'elle aimait; quant aux autres, elle s'abstenait de le leur montrer, et les deux neveux de M. Varin n'avaient pas depuis longtemps goûté la moindre tarte ou le moindre nougat de sa façon.

Vous allez sans doute me demander pourquoi dame Victoire, qui gâtait de son mieux les enfants de Mme Duvivier, ne se mettait point en frais pour les neveux de son maître. Rien n'est plus facile que de vous satisfaire. Victoire était depuis quarante ans au service du colonel; elle y était entrée le jour même où celui-ci s'était marié. Je ne sais si je vous ai dit que M. Varin était veuf : il avait perdu, après dix ans de l'union la plus paisible, une femme charmante, qu'il pleurait encore, et dont Victoire avait été la sœur de lait. Victoire avait donc été l'amie presque autant que la servante de Mme Varin; le colonel, devenu veuf, avait congédié son autre domestique, pour ne garder que cette excellente fille, et avait continué de la traiter avec des égards tout particuliers, égards qu'elle méritait bien par l'affection et le dévouement qu'elle lui portait.

Victoire était une de ces ménagères propres, actives, soigneuses, qui suffisent à tout parce qu'elles ne perdent pas un instant, qui ne dormiraient pas si elles savaient qu'il y a dans leur armoire un drap mal plié, ou dans leur cuisine quelque casserole mal frottée; une de ces rares servantes qui prennent

tout à fait à cœur l'intérêt de la maison, qui marcheraient deux heures pour avoir à meilleur marché les provisions qu'elles sont chargées de faire. et qui aiment assez leurs maîtres pour les servir sans en rien recevoir, si ce n'est, de temps en temps, une bonne parole ou un sourire affectueux.

C'était quelque chose de précieux pour un veuf, obligé de tenir un certain rang avec des ressources assez bornées, que de pouvoir se reposer sur une telle femme du soin de sa maison ; aussi le colonel laissa-t-il Victoire en prendre la directipn absolue. Il en résulta que la brave fille, tout en conservant pour M. Varin le respect le plus profond, devint la maîtresse du logis. Cela se fit sans qu'elle s'en aperçût, et elle fut bien surprise quand, un jour, une amie à elle lui fit remarquer qu'elle disait bien encore : La chambre de monsieur, les pantoufles de monsieur ; mais qu'elle disait aussi : Mon salon, ma concierge. mon épicier, ma fruitière ; qu'elle ne prenait plus, pour rien faire, les ordres du colonel, et que lui-même, au lieu de l'appeler Victoire, comme par le passé, la nommait souvent dame Victoire, comme tous les fournisseurs de la maison.

Il n'y a personne sans défaut : Victoire tenait à cette autorité dont elle s'était tout doucement emparée ; mais elle tenait peut-être encore plus à cette qualification, qui l'élevait au-dessus de la domesticité. Le colonel, plus fin qu'il ne le laissait voir, connaissait à merveille la bonne fille. Il lui avait d'abord donné ce titre de temps en temps, pour se procurer à lui-même le plaisir de la voir se redresser et rougir d'orgueil ; mais à la suite d'une maladie grave, pendant laquelle Victoire le soigna avec un dévouement quasi-maternel, il se fût reproché de lui refuser cette petite satisfaction.

Quand la sœur de M. Varin mourut, lui léguant ses deux enfants, la bonne fille, malgré le surcroît de besogne et de souci qu'allaient lui donner ces

nouveaux venus, pressa le le colonel de les amener chez lui, au lieu de les laisser au collége de Metz, où ils avaient commencé leurs études.

— Au moins, disait-elle, les pauvres petits vous verront tous les jours, et moi, j'aurai tant de soin d'eux, qu'ils s'apercevront moins de la perte de leur mère.

Le colonel alla chercher les deux enfants, dont l'un avait dix ans, l'autre douze, et les amena à Paris. Victoire les attendait ; elle avait préparé pour eux ses plus délicates friandises ; et l'appartement du colonel étant un peu petit, elle avait installé les lits jumaux des deux frères dans sa propre chambre, et transporté le sien dans un cabinet.

Quand elle vit M. Varin descendre de voiture à la porte, elle jeta de côté son tablier de cuisine, rajusta les plis de son bonnet, un beau bonnet qu'elle ne mettait que les dimanches, et alla ouvrir aux arrivants.

— Les voilà donc, ces chers petits ! dit-elle en leur tendant les bras. Soyez les bienvenus, pauvres enfants !...

— Tiens ! cette vieille... dit Auguste à son frère en reculant d'un pas.

— Vous êtes trop laide pour que je vous embrasse, dit Charles.

Et tous deux éclatèrent de rire.

Dame Victoire regarda tour à tour les deux petits garçons, puis son maître, et s'éloigna profondément mortifiée. Jamais elle n'avait reçu pareil affront, et il lui causait d'autant plus de peine qu'elle s'était sentie mieux disposée à accueillir ceux qui le lui avaient fait. Mais ce qui surtout lui tenait au cœur, c'était cet éclat de rire, au moment où, leur souhaitant la bienvenue dans la maison de leur oncle, elle leur rappelait la mort encore toute récente de leur mère.

— Voilà des enfants fort mal élevés, dit-elle, et

je crains bien que monsieur n'ai fait là un triste héritage.

Le colonel était entré dans la salle à manger avec Auguste et Charles ; il les réprimanda doucement sur la manière plus qu'impolie avec laquelle ils avaient répondu à l'affectueux accueil de dame Victoire, leur parla de sa bonté, les engagea à se faire pardonner cette première faute et à témoigner plus de reconnaissance des soins que cette digne femme voudrait bien prendre d'eux.

M. Varin était l'homme le meilleur qu'on pût trouver; mais l'habitude du commandement militaire avait donné à son extérieur quelque chose de sévère, qui imposait aux deux enfants. Ils ne répondirent ni l'un ni l'autre, et, leur oncle étant sorti, ils s'assirent au coin du feu, en se regardant en dessous.

— Qu'est-ce que tu dis de cela, toi? demanda Auguste à son frère.

— Je dis qu'on pouvait bien nous laisser là-bas, si c'est pour nous faire des sermons qu'on nous a amenés ici. Et toi ?

— Moi, je dis qu'il faudra faire enrager la vieille, qui nous vaut une gronderie tout en rentrant. Ça va-t-il ?

— Ça va, répondit Charles. Après tout, c'est notre servante.

— Une vilaine servante, qui a l'air bien grognon.

— As-tu vu comme elle louche ?

— Je crois qu'elle boite aussi. Ah! la bonne caricature...

Auguste se leva et se promena de long en large de la salle, en traînant la jambe et en renversant les yeux d'une façon qui parut, sans doute, fort comique à son frère; car il en rit à se tenir les côtes.

Dame Victoire était curieuse; pendant que M. Varin était occupé à lire quelques lettres arri-

vées en son absence, elle regarda par le trou de la serrure ce que faisaient les deux enfants. Elle se reprochait déjà de s'être fâchée de leur impolitesse et elle venait, la brave fille, leur dire qu'elle n'y voulait plus penser. Quand elle les eut vus, elle secoua la tête et retourna dans sa cuisine en disant :

— Ces enfants-là n'aimaient pas leur mère ; ils n'ont pas de pitié pour les infirmes, pas de respect pour les vieillards ; ce ne sera pas grand'chose de bon.

Mais elle ne dit rien à M. Varin, de peur de lui ôter l'affection qu'il pouvait avoir pour ces pauvres orphelins. Vous voyez que si Victoire avait un peu de vanité, elle avait un bien bon cœur.

A l'heure ordinaire, elle servit le dîner.

— Allons, mes amis, dit le colonel à ses neveux, faites votre paix avec dame Victoire. Vous n'avez pas été aimables tantôt, priez-là de vous le pardonner, et de vouloir bien remplacer la mère que vous avez perdue.

— La paix est faite, répondit Victoire, et ces messieurs peuvent compter que je les servirai du mieux que je pourrai. C'est mon devoir.

Le colonel vit bien que dame Victoire était encore un peu fâchée, il n'insista pas. Auguste et Charles mangèrent avec une gloutonnerie qu'on ne pourrait guère comparer qu'à celle du loup de la Fontaine ; toutefois il ne leur resta point d'os au gosier.

Quand vint le dessert, dame Victoire eut envie d'envoyer un superbe gâteau à ses deux petits amis, Cécile et Adrien, plutôt que de le servir à ces deux polissons ; mais elle chassa bien vite cette mauvaise pensée, et, pour n'y pas céder, elle se hâta d'apporter sur la table cet appétissant morceau. Les gourmands ouvrirent de grands yeux et firent piteuse figure ; ils n'avaient pas compté sur de si bonnes choses, et ils avaient tant mangé, tant mangé, qu'ils n'en pouvaient plus. Victoire devina

la cause de leur grimace et ne put s'empêcher de se réjouir de ce qui leur arrivait.

M. Varin coupa le gâteau, Auguste et Charles prirent les plus gros morceaux ; le colonel observait tout du coin de l'œil ; mais il ne voulait pas tant gronder le jour où ses neveux entraient chez lui, et il ne disait mot ; seulement il pensait que sa sœur avait bien mal élevé ces deux enfants.

Le gâteau était si bon, qu'il était impossible de ne pas retrouver d'appétit pour le manger. Auguste et Charles en redemandèrent une seconde part.

— Je vous en donne peu, dit M. Varin, parce que je crains que vous ne vous rendiez malades. Mais, si vous êtes des amis de dame Victoire, elle vous en fera de temps en temps.

— Tiens ! je n'aurais pas cru que ce gâteau-là était de votre façon ! dit Auguste. Je vous embrasserai tous les jours, s'il ne faut que ça pour que vous me régaliez. Non, tous les deux jours, ça sera suffisant. Rangez celui-là pour demain.

— C'est celui que mon petit Adrien aime tant, dit le colonel en regardant Victoire.

— Il en reste une moitié tout à fait présentable, répondit la gouvernante.

– Il faut l'envoyer tout de suite à Mme Duvivier. Vous en ferez d'autres pour Auguste.

Dame Victoire ne se fit pas répéter cet ordre. Elle allongea le bras ; mais au moment où elle allait enlever le plat, Charles se saisit de ce qu'il contenait.

— Du tout, du tout, dit-il, nous ne voulons pas qu'on l'envoie à Adrien ni à Adrienne. Mon frère vous a dit de la ranger pour demain, entendez-vous, grand'mère ?

M. Charles, en parlant ainsi, avait enfoncé dans le gâteau les quatre doigts et le pouce ; ce n'était plus tout-à-fait un morceau présentable. M. Varin le prit des mains du petit garçon, le posa sur une assiette, et, la tendant à Victoire :

— Faites-moi le plaisir, lui dit-il, de donner cela aux enfants du portier.

En même temps il se leva de table, alluma lui-même une bougie et ouvrit la porte.

— Venez vous coucher, Messieurs, dit-il sévèrement. Demain, nous causerons.

Les enfants le suivirent d'un air boudeur, auquel il ne prit point garde; ils commencèrent à se déshabiller en silence.

— Faites d'abord votre prière, reprit leur oncle d'un ton plus doux. J'ai été vingt ans soldat et je n'y ai jamais manqué. Tout le monde a besoin du secours de Dieu, mais surtout les orphelins. Demandez-lui de me donner pour vous un cœur de père et de vous rendre dignes de cette affection. Priez-le aussi pour votre mère, ajouta-t-il avec émotion. Ma pauvre sœur a été bien faible pour vous, que Dieu le lui pardonne.

Quand Auguste et Charles se relevèrent, M. Varin crut voir qu'ils avaient pleuré; mais il ne sut si ces larmes leur avaient été arrachées par le dépit ou par le souvenir de leur mère. Il aima mieux s'arrêter à cette dernière idée, et, s'approchant d'eux, il les embrassa en leur disant quelques bonnes paroles.

Dame Victoire, ordinairement si leste, quoiqu'elle boitât un peu, comme Charles l'avait remarqué, n'avait pas encore fini d'enlever le couvert, quand M. Varin rentra dans la salle à manger pour reprendre son porte-cigares. Elle était debout, son coude appuyé dans sa main gauche et son menton dans sa main droite.

— Vous pensez, dame Victoire, que j'aurais eu raison de laisser ces deux garnements au collége de Metz ? lui demanda le colonel.

— Ils ne sont pas trop gentils, c'est vrai, répondit-elle; mais ils sont jeunes, ils se corrigeront

— Je l'espère. S'ils étaient méchants, ils ne res-

sembleraient ni à leur père ni à leur mère. Mon beau-frère était l'honneur et la bonté mêmes. Quant à ma sœur, vous l'avez connue.

— Douce comme un agneau, et charitable donc... Les petits ne peuvent être méchants, je suis de l'avis de monsieur : ce sont des enfants gâtés, et voilà.

— Ils sont déjà bien grands, reprit le colonel, tout pensif ; ils seront difficiles à corriger. Quand on a dit : C'est un enfant gâté, on est tranquille ; on ne se rend pas bien compte de ce que c'est qu'un enfant gâté. Quand vous avez un fruit gâté, dame Victoire, vous savez pourtant bien qu'il n'est plus bon à grand'chose.

— Ah ! mais le mot n'a pas la même signification, quand on parle d'un enfant.

La différence qu'il y a, c'est qu'un fruit gâté ne guérit pas, et qu'un enfant gâté se corrige quand il a le bonheur de tomber, avant qu'il n'en soit plus temps, entre des mains plus sages et plus habiles que celles qui l'ont d'abord façonné. Il y aura beaucoup à faire pour redresser ceux-ci.

Le lendemain, M. Varin s'entretint longuement avec ses neveux ; il repassa toutes les fautes qu'ils avaient commises depuis leur arrivée, s'efforça de leur faire comprendre que, s'ils voulaient être aimés, il fallait qu'ils se rendissent aimables, et leur fit promettre de se montrer dociles aux leçons qu'il leur donnerait.

Mais le colonel avait raison, Auguste et Charles étaient déjà bien grands ; ils ne devaient pas se corriger en un jour. Dès que leur oncle eut le dos tourné, ils murmurèrent contre lui et s'encouragèrent mutuellement à ne pas lui obéir.

— Parce qu'il a des moustaches et un grand sabre, il se figure que nous avons peur de lui, dit Auguste.

— Il nous prend pour des gamins, ajouta Charles.

— Mais je lui ferai bien voir qu'il se trompe.

— Moi, d'abord, je veux faire ici comme chez nous, puisqu'il a dit que sa maison serait la nôtre.

— Il l'a dit ; ainsi nous serons dans notre droit en ne faisant que ce qu'il nous plaira.

— Qu'on ne me parle pas d'étudier d'ici à la rentrée ; car je n'ouvrirai pas un livre.

— Ah ! bien oui, étudier. A quoi donc servirait-il d'être en vacances ?

— Et qu'on ne nous empêche pas de nous amuser, ou, ma foi ! nous prendrons la clef des champs:

— La clef des champs..., c'est bien facile à dire, répondit Charles à son aîné. Où donc irions-nous ?

— Es-tu bête de penser à ça ? On ne s'en va pas ; mais on dit qu'on s'en ira, ça fait peur aux parents.

— Aux mamans, oui, c'est vrai ; mais aux oncles, qui sait ?

— Tout de même. Je te réponds que mon oncle ne nous laisserait pas partir. Il aimait trop maman pour n'avoir pas bien soin de nous. Tu te rappelles qu'avant de mourir, elle nous l'a dit.

— Elle nous a aussi recommandé d'être bien sages, de bien écouter ce qu'il nous dirait et de tout faire pour le contenter. T'en souviens-tu ?

— Je m'en souviens, dit Auguste devenu pensif. Mais c'est qu'il paraît bien sévère, mon oncle.

— Et maman était si bonne ! ajouta Charles.

— Elle ne nous a jamais contrariés en rien.

— Elle trouvait toujours bien ce que nous faisions.

— Ce n'est pas elle qui se serait fâchée pour ce qui a tant fâché mon oncle.

— Il n'entend pas la plaisanterie, le colonel Varin.

— Nous l'y habituerons.

— Je ne sais pas si ce sera chose facile.

— Nous pouvons toujours essayer.

— Dame ! J'ai essayé hier ; mais as-tu vu comme il m'a repris le gâteau des mains ?

— La vieille a dû bien rire, en pensant que les petits portiers mangeaient notre part. Moi, j'aimerais encore assez mon oncle ; mais la vieille femme, bernique ! dit Auguste.

— Nous lui ferons des niches pour nous amuser.

— Je ne demande pas mieux. Quelles niches ?

— Je ne sais pas encore, il faudra voir.

— Elle ce n'est pas notre oncle.

— Ce n'est pas même notre tante ; nous ne lui devons rien.

— Au contraire, c'est elle qui nous doit le respect.

— Et l'obéissance. Moi, je lui commanderai tantôt de nous faire un gâteau comme celui d'hier.

— Et si elle n'obéit pas, gare à elle !

Victoire n'obéit pas. On n'avait pas l'habitude de faire le gâteau tous les jours, cela eût coûté trop cher ; elle offrit d'autres friandises aux petits garçons ; mais, comme ils étaient encore plus taquins que gourmands, ils les refusèrent et déclarèrent entre eux la guerre à dame Victoire.

La pauvre fille fut vraiment au supplice pendant les trois semaines qui s'écoulèrent avant la rentrée des classes. Il n'y pas de jour où les deux polissons ne lui fissent quelque mauvais tour : ils salissaient à plaisir l'appartement, jusque-là resplendissant de propreté, déchiraient leurs vêtements, jetaient une poignée de sel dans le pot-au-feu, glissaient des bouts d'allumettes ou des cendres dans les ragoûts, faisaient tomber les charbons dans la rôtissoire, quand dame Victoire ne montait pas sans cesse la garde autour de ses fourneaux, et, quand ils avaient fait leur coup, ils attendaient impatiemment l'heure du dîner.

Le colonel ne grondait pas Victoire ; il savait bien qu'elle faisait toutes choses du mieux qu'elle pouvait ; mais, quand l'un des deux petits garne-

ments étalait sur le bord de son assiette la bûchette qu'il avait trouvée dans la sauce, ou faisait crier la cendre sous ses dents ; quand le rôti, gâté par la fumée grasse qu'il avait reçue, restait presque intact, la pauvre fille rougissait, pâlissait, et se demandait comment il pouvait se faire que, malgré tous ses soins, le dîner fût si souvent manqué.

Ce qui paraissait le plus plaisant à Auguste et à Charles, c'est que Victoire ne les soupçonnait pas et se figurait seulement que, depuis leur arrivée, elle avait perdu la tête. Il y avait déjà longtemps que cela durait, quand, un jour qu'elle attendait du monde à dîner et qu'elle était sortie pour mettre le couvert, elle surprit Auguste, tenant d'une main le couvercle d'un plat et puisant de l'autre dans la poivrière.

— Comment c'était vous ? dit-elle, en le saisissant par le bras. Ah ! méchant enfant que vous ai-je donc fait ?

— Qu'y a-t-il donc ? demanda M. Varin, qui rentrait au même instant.

Auguste eut peur, et, pour se débarrasser de Victoire, qui ne lâchait pas, il lui jeta le poivre à la figure et s'enfuit.

— Ce n'est rien, Monsieur, dit Victoire, dès qu'elle fut en état de parler, rien que du poivre qui m'a volé dans les yeux. Mais je souffre, je souffre beaucoup...

La bonne fille ne voulait pas accuser Auguste d'une pareille méchanceté ; elle espérait que, touché de sa générosité, il se repentirait enfin. Elle faillit perdre la vue ; et, comme elle n'était pas encore remise des suites de cet accident au moment de la rentrée, le colonel mit ses neveux en pension entière ; ce à quoi, dame Victoire, comme vous pouvez vous en douter, consentit de tout son cœur.

La veille de son départ, Auguste, qui avait tou-

jours évité de se trouver avec elle, se glissa dans sa chambre.

— Je ne croyais pas que je vous ferais tant de mal, dame Victoire, lui dit-il et j'en suis bien fâché.

— En ce cas, je vous pardonne, mon enfant, répondit-elle.

— Me promettez-vous de ne jamais en parler à mon oncle ?

— Je n'en parlerai pas, si vous vous conduisez mieux à l'avenir ; mais, si vous ne devenez pas plus raisonnable et meilleur, monsieur saura tout. Il ne tient qu'à vous que je ne dise rien.

Auguste ne fut qu'à moitié satisfait de cette promesse, mais Victoire n'en voulut pas faire d'autre. Elle se contenta d'y ajouter des recommandations dont l'étourdi ne se souciait guère. Charles, qui croyait ne rien avoir à se faire pardonner, se dispensa de dire adieu à dame Victoire, et tous deux quittèrent sans regret la maison de leur oncle, qui eût été pour eux, s'ils l'eussent voulu, une seconde maison paternelle.

Pendant leur séjour chez lui, M. Varin avait été faire, chaque quinze jours, sa promenade habituelle avec la famille Duvivier ; mais il ne l'avait pas invitée à dîner ; il eût été trop honteux de laisser voir à Cécile et à Adrien combien ses neveux étaient mal élevés. La pension où il avait placé Auguste et Charles jouissait d'une excellente réputation ; il les recommanda tout particulièrement au directeur de l'établissement, et le pria de chercher à les corriger, au moins autant qu'à les instruire.

Ils devaient venir passer, avec leur oncle, les jours de sortie, et le colonel leur avait fait les plus belles promesses pour les encourager au travail ; mais, à l'époque où commence cette histoire, cinq mois après leur entrée en pension, ils avaient tou-

jours été en retenue, pendant que leurs camarades profitaient joyeusement de leur congé.

Voilà pourquoi dame Victoire, qui s'entendait si bien à faire le gâteau, ne se souciait pas d'en pétrir pour eux, et réservait toutes ses gracieusetés à Cécile et à Adrien.



III.

Auguste et Charles se déplaisaient fort en pension : tous les mauvais élèves en sont là. Mais, au lieu de reconnaître que leur paresse et leur indocilité justifiaient parfaitement la sévérité du maître, ils aimaient mieux l'accuser lui-même d'injustice et se plaindre sans cesse du choix que leur oncle avait fait de cette maison. Ils s'étaient liés avec ceux qui leur ressemblaient et ne s'étudiaient qu'à faire enrager leurs professeurs. C'était leur propre expression.

Le colonel Varin, à qui l'on rendait un compte exact de leur conduite, s'affligeait beaucoup de les voir répondre si mal à ce qu'il eût voulu faire pour eux ; mais il s'efforçait en vain de leur faire comprendre le tort qu'ils se faisaient et de leur

inspirer le désir de se corriger. Les menaces ayant été aussi inutiles que les promesses, le colonel, ne sachant plus quel moyen mettre en œuvre, consulta Mme Duvivier.

— Je crois, répondit la jeune veuve, que vous feriez bien de séparer ces deux enfants. Puisqu'ils sont aussi peu raisonnables l'un que l'autre, puisqu'ils ne s'encouragent mutuellement qu'à mal faire, cette séparation ne pourra leur nuire, et peut-être leur sera-t-elle favorable.

M. Varin approuva cette idée et en fit part au maître de pension, en le priant de choisir celui des deux frères qu'il voudrait garder.

— Laissez-moi Auguste, dit le professeur; c'est l'aîné et le plus indocile; il vaut mieux que je le garde, puisque je le connais. Charles est plus timide et n'osera peut-être pas se poser ailleurs en écolier rebelle, tandis qu'Auguste n'aurait pas besoin pour cela de l'exemple de son frère. Emmenez donc Charles, et puisse cette séparation lui profiter.

Les neveux du colonel furent appelés. Ils s'attendaient à une réprimande, comme M. Varin leur en faisait souvent, et ils ne s'en effrayaient guère.

— Charles, dit le directeur de l'établissement, allez chercher vos livres et vos cahiers, monsieur votre oncle va vous emmener.

M'emmener! s'écria Charles tout joyeux, où donc vais-je aller, mon oncle?

— Dans un autre pensionnat, où peut-être vous travaillerez un peu mieux, répondit M. Varin.

— Oui, mon oncle, reprit Charles, nous travaillerions bien, n'est-ce pas, Auguste?

— Auguste reste ici, dit le colonel.

— Non! s'écria Auguste avec colère; non, je ne resterai pas ici. Puisque Charles s'en va, je veux partir, et je partirai.

— C'est ce que nous verrons, dit froidement le colonel.

— Et moi je ne veux pas quitter mon frère, dit Charles. Je m'ennuie bien ici, mais j'y resterai, s'il y reste.

— Personne n'a le droit de nous séparer, reprit Auguste.

— Dieu sait que je n'y aurais jamais pensé, dit M. Varin, si vous étiez l'un pour l'autre ce que vous devez être. Vous n'avez plus ni père ni mère; votre mutuelle affection est la seule qui vous reste, et je serais le premier à vous dire: Enfants! serrez-vous l'un contre l'autre, puisque tout appui vous manque; aimez-vous beaucoup et ne vous quittez jamais; mais au lieu de vous animer au bien, comme vous devriez le faire, vous vous entraînez réciproquement au mal; il est donc nécessaire que vous soyez séparés. Venez donc, Charles, je vous attends.

Charles essaya de résister. Auguste voulait le retenir ou partir avec lui; mais, quand le colonel avait pris une décision, il n'y avait pas à en revenir; il fallut, malgré leurs efforts, que les deux enfants obéissent.

Auguste, resté seul avec le maître, eut un violent accès de colère; il jeta les hauts cris, trépigna, s'arracha les cheveux. C'était en agissant ainsi qu'il avait toujours tout obtenu de la faiblesse de sa mère; mais le professeur ne prit point garde à cette scène, sur laquelle Auguste comptait; il sortit, laissant le méchant petit garçon se calmer tout seul.

Le dîner sonna, Auguste se rendit au réfectoire, mais il ne mangea point; il en fut de même au repas du soir; mais comme personne ne parut s'en apercevoir, il se lassa de jeûner en pure perte, et le lendemain il ne recommença point. Les mauvais petits sujets dont il avait fait sa société habi-

tuelle s'informèrent de ce qu'était devenu Charles, et, quand ils apprirent ce qui s'était passé, ils se moquèrent d'Auguste, en disant qu'à sa place ils auraient bien su obtenir aussi leur congé. Ces railleries firent de la peine à leur camarade; il ne savait pas, le pauvre enfant, que les méchants n'ont pas d'amis, qui s'affligent ou se réjouissent avec eux. Ils lui conseillèrent, d'un commun accord, de ne plus travailler du tout et de faire tout le contraire de ce que lui diraient les professeurs, afin d'obliger le maître de pension à le renvoyer. Auguste trouva que l'avis était bon et se mit en devoir de le suivre.

Quoiqu'il ne s'appliquât pas avant le départ de son frère, comme il avait d'excellentes dispositions pour l'étude, il savait presque toujours ses leçons, et ses devoirs étaient toujours faits, bien ou mal. Charles parti, il ne s'occupa pas plus de ses thèmes et de ses versions que s'il eut été à la campagne, au lieu d'être au collège, et il ne se donna plus la peine d'ouvrir un livre. A sa grande surprise, on ne lui infligea ni réprimande ni punition. Il s'en réjouit d'abord; mais, quand il vit que ses maîtres étaient décidés à ne pas faire la moindre attention à lui, il commença à trouver peu amusant le rôle qu'il s'était choisi et, s'il y persévéra, ce fut par amour-propre, bien plus que par plaisir. Les journées sont fort longues, quand on ne fait rien, qu'on n'a pas la satisfaction de lutter contre l'ordre établi, et se donner en spectacle à ses camarades. Auguste était paresseux, il est vrai, mais il était surtout vaniteux et taquin; aussi ne tarda-t-il pas à se trouver réellement à plaindre et à envier le sort des élèves studieux et dociles.

Charles, en quittant la pension où restait son frère, s'était flatté d'obtenir quelques jours de congé. Cet espoir devint presque une certitude, quand le petit garçon reconnut la rue où demeurait son oncle; mais M. Varin passa devant sa mai-

son sans s'arrêter. A vingt pas plus loin, le colonel et Charles se trouvèrent face à face avec dame Victoire, qui revenait du marché. Elle portait au bras un grand panier rempli de provisions de toutes sortes et couvert de fruits magnifiques. Il y avait surtout des pêches si grosses, si rouges et si veloutées, que l'eau en vint à la bouche du petit gourmand, et qu'il étendit involontairement la main vers la panier. Un regard sévère du vieil officier arrêta ce mouvement.

— Vous savez, dame Victoire, que nous dînerons de bonne heure aujourd'hui, dit-il.

— Monsieur avait oublié de m'en prévenir. A quelle heure se mettra-t-on à table ?

— A quatre heures et demie au plus tard. J'ai promis à Cécile et à Adrien de les conduire, ce soir, voir les tours de physique les plus amusants qu'on puisse imaginer ; et ils s'en font tous deux une si grande fête que, si nous ne prenions nos précautions, la crainte d'être en retard les empêcherait de dîner.

— Notre petit Adrien va être bien content d'avoir un camarade.

— Un camarade ?

— Puisque voici M. Charles, il sera sans doute de la partie.

— Non, répondit M. Varin. Charles n'aime pas la promenade, ni les dîners de famille, ni les soirées de prestidigitation.

— Oh! pardonnez-moi, mon oncle, j'aime tout cela, dit l'enfant, qui avait le cœur bien gros.

— Comment donc, mon ami, si tu aimes tout cela, n'as-tu pas fait encore en sorte d'obtenir au moins un jour de sortie? Quand on aime à s'amuser, il faut mériter la récréation par le travail, comme le fait mon petit ami Adrien ; quand on veut avoir le plaisir de passer une journée en fa-

mille, il faut prouver à ses parents qu'on les aime, et on le leur prouve par sa docilité.

Charles, tout confus, baissait la tête. La bonne Victoire eut pitié de son embarras.

— Si Monsieur le voulait, dit-elle, Charles ferait aujourd'hui connaissance avec Adrien, et je suis sûre qu'il ne se ferait plus mettre jamais en retenue.

— Charles n'a pas plus mérité de congé que son frère, et vous savez, dame Victoire, que je tiens à être juste avant tout. Ne me demandez donc pas une chose que je serais obligé de vous refuser. Je vais, de ce pas, conduire Charles à sa pension; mais je lui promets, pour le premier jour de sortie, une promenade au bois de Boulogne et le spectacle de la *Prise de Constantine*.

— Et moi, je lui promets des pêches et le meilleur de mes gâteaux. Quand donc est-ce ce jour de sortie? dit Victoire.

— De jeudi en huit, répondit le colonel.

— De jeudi en huit, mon oncle, c'est convenu, s'écria Charles. Je sortirai, je vous en réponds.

— A la bonne heure! dit Victoire.

— J'accepte ta promesse, mon ami, reprit M. Varin, et j'espère que tu la tiendras.

— Un homme d'honneur n'a que sa parole, fit Charles avec une fierté comique.

— C'est mon avis, dit le colonel.

— A jeudi en huit, dame Victoire!

— Au revoir, monsieur Charles!

M. Varin et son neveu continuèrent leur chemin, moins silencieusement qu'ils ne l'avaient commencé. La bonne volonté que Charles témoignait réjouissait le colonel; il chercha à le fortifier et à persuader à l'enfant que, plus il serait studieux et docile, plus il serait heureux. Il lui

rappela tout ce que sa conduite passée lui avait attiré d'ennuis, de privations, de désagréments de toutes sortes. Charles avoua que son oncle avait raison et s'engagea, de nouveau, à faire tous ses efforts pour se corriger.

Il avait bien envie de demander à n'entrer en pension que le lendemain, et aussi de prier qu'on lui accordât, par grâce, ce jour-là, ce qu'il n'avait point mérité. Deux ou trois fois il ouvrit la bouche pour présenter cette requête à M. Varin ; mais malgré la bonté avec laquelle le colonel parlait, sa figure avait quelque chose de si grave, de si sévère, que Charles n'osa pas commencer la phrase qu'il tournait et retournait dans sa pensée.

Il fit bien de ne rien dire ; le colonel était le meilleur homme du monde, mais il aimait pardessus tout la justice, et Charles n'eût rien obtenu. On arriva à la pension. M. Varin souleva et laissa retomber le marteau de la porte cochère ; le cœur de Charles battait bien fort. Ce n'était pourtant pas un enfant timide ; mais il songeait à ce que son oncle allait dire de lui, à son nouveau maître, et son amour-propre en souffrait d'avance.

— Mon oncle, dit-il en attendant qu'on ouvrît, si vous vouliez ne pas parler de ce que j'ai fait jusqu'à présent...

— Pourquoi en parlerais-je, mon ami ? répondit le colonel. Puisque tu me promets d'être désormais sage et appliqué à tes devoirs, le passé est oublié. Je compte te recommander au directeur de cette maison, comme un enfant plein de bonne volonté.

Charles, rassuré, entra la tête haute et le sourire aux lèvres ; il croyait éprouver déjà quelque chose de la satisfaction que ressentent ceux qui ont bien fait. Le maître lui fit le plus affectueux ac-

cueil, et le colonel, avant de le quitter, l'embrassa en lui promettant de ne pas oublier le jour de sortie. Charles pensa presque toute la soirée à Cécile et à Adrien, ces deux enfants qu'il ne connaissait pas, et que son oncle paraissait tant aimer. Il eût bien voulu être avec eux ; mais il se dit :

— Patience, mon tour viendra ; dix jours seront bientôt passés.

Le lendemain, il écouta avec attention les leçons du professeur, étudia consciencieusement et fit ses devoirs mieux qu'il ne les eût jamais faits. Ses voisins, qui étaient deux petits paresseux, furent punis, lui ne reçut que des éloges.

— Voilà déjà un jour qui n'empêchera pas ma sortie, se dit-il en se couchant. Il faudra encore que je travaille demain, après-demain et jusqu'à l'autre jeudi. C'est bien long ; mais tant pis, je travaillerai : je veux voir la *Prise de Constantine*. Les soldats, les tambours, les canons, tout ça doit être si beau !...

Charles avait autant de facilité que son frère ; si ni l'un ni l'autre n'étaient avancés pour leur âge, c'est qu'ils n'avaient jamais voulu rien faire. Charles lui-même fut donc étonné d'apprendre sans aucune peine les leçons qu'il n'avait pas encore étudiées et de comprendre les explications des professeurs, auxquelles il n'avait encore prêté qu'une oreille distraite ; mais ce qui l'étonna plus encore, ce fut d'arriver à la fin de la semaine sans avoir reçu le moindre reproche et sans être ennuyé du tout.

— Tiens ! disait-il, qui est-ce qui aurait cru qu'il était si facile d'être sage ? Auguste me disait toujours que c'était impossible. Il ne voudra jamais croire que j'aie été six jours sans me faire donner un seul pensum. Ah ! mais j'y pense, c'est que les professeurs d'ici sont plus doux et moins

difficiles à contenter que ceux de là-bas. Oui, ce doit être cela. Il faudra que je dise à mon oncle de retirer Auguste de cette vilaine pension où il est si souvent puni.

Malgré toute l'impatience que Charles éprouvait de voir arriver enfin son jour de congé, le lundi, le mardi et le mercredi ne lui parurent pas trop longs et se passèrent sans accident. La nuit du mercredi au jeudi fut remplie par les plus beaux rêves. Charles se promenait dans une île couverte de jardins et de palais dont les contes des *Mille et une Nuits* pourraient seuls donner une idée; les pêches de dame Victoire étaient grosses comme des melons, et son gâteau comme une cathédrale. Cécile, Adrien, Auguste et une foule d'autres enfants prenaient part à ce festin, que Charles présidait.

Au premier son de la cloche, il s'éveilla tout radieux, fit sa prière de bon cœur et s'occupa lestement de sa toilette. Le colonel l'attendait. Charles se jeta dans ses bras, où il se sentit tendrement pressé.

— Je suis content de toi, mon enfant, dit M. Varin, et je te remercie d'avoir si bien tenu ta promesse.

Charles ne se souvenait pas d'avoir jamais été si heureux. Il lui semblait que tout le monde le regardait passer et applaudissait à sa bonne conduite Il n'avait plus peur de parler à son oncle, et il ne lui trouvait plus du tout l'air sévère. Ils allaient, causant comme deux bons amis, et s'arrêtant tantôt à droite, tantôt à gauche, pour examiner l'étalage des magasins. Charles trouvait tout si beau, qu'il croyait le voir pour la première fois !

Tout en se promenant ils arrivèrent devant la pension d'Auguste, M. Varin ayant pris un détour

qui y conduisait, sans qu'on passât devant sa maison.

— Quel bonheur ! dit Charles. Nous allons chercher Auguste !

— Allons, se dit le colonel, il a un bon cœur. Non, mon ami, ajouta-t-il tout haut, nous n'allons pas chercher Auguste, il est en retenue.

— Pauvre Auguste ! Quel dommage ! Nous nous serions si bien amusés !... Mais, mon oncle, ne pourrions-nous pas aller le voir un instant ?

— Nous pouvons toujours en demander la permission. J'espère qu'on ne nous la refusera pas.

Anguste descendit au parloir, après s'être fait attendre. Il savait bien qu'on ne l'y appelait pas pour lui faire des compliments, et il ne se pressait pas de s'y rendre. Charles courut au devant de lui et l'embrassa.

— Te voilà donc revenu, dit Auguste.

— Non, répondit Charles. Je viens seulement pour te voir ; c'est jour de sortie.

— Est-ce que tu crois que je n'en sais rien ? Mais qu'est-ce que ça nous fait ? Il n'y a pas de sortie pour nous.

— Parlez pour vous seul, Auguste, dit le colonel ; Charles a congé jusqu'à dix heures du soir.

— Bien vrai ? demanda Auguste à son frère.

M. Varin ne lui fit pas remarquer ce que cette question avait d'impoli ; il laissa Charles raconter comment il avait fait pour n'être pas mis en retenue. Auguste était confondu.

— Bah ! ça m'est bien égal, réprit-il au bout d'un instant. J'aime autant rester ici que de sortir.

Auguste mentait évidemment, car il avait des larmes dans les yeux.

— Moi, dit Charles, je suis bien content d'avoir mon jour de congé.

— Tu feras la partie avec dame Victoire, ricana son frère.

— Non, j'irai au bois de Boulogne avec Adrien, dame Victoire nous fera des friandises, et, après le dîner, mon oncle nous conduira dans un beau théâtre où l'on joue la *Prise de Constantine*.

— Ah ! répondit Auguste, devenu pensif. Tu as de la chance, toi.

— Ecoute, reprit Charles, si tu veux ne pas te faire mettre en retenue d'aujourd'hui en quinze, je t'attendrai pour aller voir le beau spectacle.

— Non, dit le colonel, je t'ai promis ce spectacle pour aujourd'hui, je veux que tu en jouisses. Mais qu'Auguste suive ton exemple et, quand vous sortirez ensemble, je trouverai bien quelque autre distraction à vous procurer. Allons, viens, Charles.

— Je demanderai de retourner à la *Prise de Constantine*, si tu veux, dit Charles tout bas à son frère.

— Je me moque bien de la *Prise de Constantine!* murmura Auguste. Laisse-moi tranquille, et va où tu voudras. Te voilà bien fier pour un jour de sortie que tu as gagné. La belle affaire !...

— Adieu, dit Charles en rejoignant son oncle, qui sortait:

— Bon voyage ! répondit Auguste en riant.

Mais, dès que la porte se fut refermée sur lui, il se mit à pleurer amèrement. Jusqu'alors ils avaient toujours été punis ensemble, son frère et lui ; ils s'y étaient habitués et ils n'éprouvaient presque point de peine à voir sortir les autres ; mais c'était un grand crève-cœur pour Auguste de penser que, pendant qu'il serait seul à s'ennuyer, Charles irait se promener avec les enfants que le colonel aimait,

que leur maman lui ferait des caresses, que son oncle lui témoignerait de la satisfaction, que dame Victoire lui donnerait des gâteaux, et qu'enfin, le soir, il irait au spectacle avec son nouveau camarade. Pour la première fois, il regretta sérieusement sa paresse et son indocilité ; mais son repentir ne fut pas assez sincère pour lui inspirer la ferme résolution de se corriger ; c'était plutôt du dépit que du repentir.

Il passa une fort triste journée, suivant en esprit chacun des pas de son frère, et comparant sans cesse, malgré lui, le sort de Charles au sien. Le soir venu, il pleura tout à son aise dans son lit, ses voisins n'étant pas encore rentrés. Il n'aurait eu rien de mieux à faire pour se consoler que de se dire qu'il travaillerait pendant toute la quinzaine, et qu'il obtiendrait, sans aucun doute, la même récompense que son frère ; il préféra se plaindre de ses maîtres, de ses camarades, de son oncle ; il accusa tout le monde de ses fautes, excepté lui-même.

Charles, en le quittant, avait emporté de cette visite une certaine tristesse que M. Varin eût été bien fâché de ne pas remarquer en lui, mais qu'il s'empressa de dissiper, en conduisant le petit garçon chez Mme Duvivier.

Cécile et Adrien firent le plus aimable accueil à leur ami le colonel et à Charles, qu'il leur amenait. Mme Duvivier le félicita de sa bonne conduite et pria M. Varin de le laisser toute la matinée avec ses enfants. Il fut convenu qu'après le déjeuner, elle irait avec eux chercher le colonel, et qu'ils partiraient tous ensemble pour le bois de Boulogne. Charles, enchanté de cet arragement, examina l'un après l'autre tous les jouets d'Adrien. Il y avait des balles, des volants, des cerceaux, un jeu de quilles. C'était plus qu'il n'en fallait pour attendre agréablement l'heure du déjeuner. Cécile,

contente de voir un petit compagnon à Adrien, les laissa dans la chambre qui servait ordinairement de salle de récréation, et vint lire à sa mère un recueil de jolies histoires, que le colonel lui avait donné depuis quelques jours.

Quand Mme Duvivier alla voir ce que faisaient les deux petits garçons, elle les trouva causant gravement : Charles racontait à Adrien tout ce qui lui était arrivé depuis la mort de sa mère. Mme Duvivier l'engagea à continuer son récit : mais il n'était pas encore poli.

— Il ne faut pas être trop exigeante, pensa la eune femme.

Et, après avoir embrassé les deux enfants, elle sortit.

— Maman est bien bonne, va, dit Adrien à Charles. Pourquoi donc n'as-tu pas voulu parler devant elle ?

— Tiens, parce que je n'ose pas, répondit Charles.

— Si je faisais comme toi, je serais sûr d'être grondé : Maman ne veut pas que nous soyons hardis, que nous causions à tort et à travers ; mais elle ne veut pas non plus que nous nous cachions la figure et que nous refusions de parler, quand les étrangers nous y invitent.

— Ah ! fit Charles ; maman nous laissait faire tout ce que nous voulions ; elle ne nous grondait jamais, parce qu'elle nous aimait bien.

— La nôtre nous gronde de temps en temps, et elle dit que c'est parce qu'elle nous aime bien.

— C'est drôle, dit Charles. Il me semble que quand on aime ses enfants, on ne devrait jamais leur faire de peine. Quand on te gronde, cela te fait de la peine.

— Sans doute, quoique maman gronde bien doucement.

— Oui, quand ce que je voudrais faire est mal.

— Moi, je trouve que c'est ennuyeux de ne pas pouvoir agir à sa volonté, sans craindre qu'on ne vous dise à chaque instant : Prends garde ! Adrien, il ne faut pas faire comme ceci, il ne faut pas dire comme cela. On est bien plus heureux quand on est libre et qu'on n'a personne qui vous contrarie.

— Oh ! non, dit Cécile, qui venait appeler Charles et Adrien pour se mettre à table ; car on grandit avec tous ses défauts, quand on n'en est pas averti. Moi, j'aime qu'on me reprenne et qu'on me dise ce que je dois faire, afin que personne ne dise, en me voyant : Mon Dieu ! que voilà donc une petite fille mal élevée !

Charles rougit un peu et ne dit rien, mais il se tint très-bien pendant tout le déjeuner, ne montra pas de gourmandise et répondit de son mieux à Mme Duvivier chaque fois qu'elle lui adressa la parole.

La bonne mère avait habillé Cécile avant le repas, la toilette d'Adrien fut bientôt faite, et l'on partit. Une voiture arriva au même instant que les promeneurs devant la porte du colonel. M. Varin les invita à y monter ; mais Cécile et Adrien demandèrent la permission d'aller embrasser dame Victoire. Charles les suivit.

La gouvernante passait au tamis la belle farine qu'elle allait pétrir.

— Tu travailles donc encore pour nous, ma bonne Victoire ? lui dit Cécile. Vraiment, tu nous gâtes.

— Tu devrais laisser cela et venir te promener avec nous, ajouta Adrien.

— Et le gâteau, qui donc le ferait ?

— Nous nous en passerions bien aujourd'hui, dame Victoire, dit Charles.

— Ah ! le gentil enfant ! fit la bonne vieille. Mais non, mon chéri, vous ne vous en passerez pas ; je veux, au contraire, vous régaler de tout ce que je sais faire de meilleur. J'aime mieux vous faire plaisir que d'aller me promener. Allons, partez, mes petits amis, il ne faut pas faire attendre monsieur.

— Ainsi, tu ne veux donc pas venir ? demanda Cécile.

— Non, non ; adieu ! Amusez-vous bien !

— C'est de bon cœur que je me serais passé de gâteau, dit Adrien, quand ils furent sortis ; j'aime tant Victoire !

— Elle est si bonne ! ajouta Cécile. Elle aime tant les enfants !

— C'est dommage qu'elle louche et qu'elle boîte, dit Charles.

— Tiens ! c'est vrai, répondit Adrien. Je ne m'en étais pas aperçu.

— Moi, je le savais bien, dit Cécile.

— Et vous vous êtes moquée d'elle quelquefois ? demanda Charles.

— Oh ! non, jamais. Je ne suis pas assez méchante pour rire des infirmités des autres, surtout des vieilles gens. Maman dit que c'est la marque d'un mauvais cœur.

Charles se garda bien de dire comment lui et son frère avaient répondu au bon accueil de dame Victoire ; il était honteux de voir ses nouveaux amis plus raisonnables et meilleurs que lui.

Les enfants montèrent en voiture, le cocher fouetta ses chevaux, et, trois quarts d'heure après, on descendit à l'entrée du bois de Boulogne. Ce bois, placé à la porte de Paris, est le rendez-vous habituel des promeneurs élégants ; on y rencontre de magnifiques équipages, de hardis cavaliers, de jeunes amazones ; mais ce qu'on aime

surtout à y trouver, c'est le bon air, l'ombre et la verdure.

Charles pensait quelquefois à Auguste, qu'il voyait presque seul dans la salle d'étude ; mais il y eût bien plus pensé encore, s'il n'eût pas eu Adrien pour compagnon.

Dame Victoire s'était surpassée dans la confection des pâtisseries ; elle reçut force compliments. Charles remarqua que, si Cécile et son frère trouvaient le dessert excellent, ils ne montraient point de gourmandise. Il rougit encore en se rappelant le gâteau du jour de son arrivée, et il se promit bien de ne rien demander de ce qu'il pourrait en rester. Il n'eut pas cette peine : un magnifique baba, qu'on avait à peine entamé, fut partagé par M. Varin et soigneusement enveloppé par dame Victoire, qui se chargea d'en porter le lendemain un morceau chez Mme Duvivier et l'autre à la pension de Charles,

La journée s'était donc passée on ne peut mieux; mais la fête, la vraie fête, fut le spectacle promis. On vit les Français battre les Arabes, donner l'assaut à Constantine, s'en rendre maîtres et y planter leur drapeau, le tout au bruit d'une fusillade et d'une canonnade qui effrayèrent bien un peu Cécile, mais qui réjouirent fort les deux petits garçons.

Quant à Mme Duvivier, elle était rentrée chez elle, ces scènes guerrières ne pouvant que l'impressionner douloureusement, en lui rappelant la mort de son mari.

— Eh bien ! es-tu content de ta journée ? demanda M. Varin, quand, après avoir reconduit Cécile et Adrien, il se retrouva seul avec son neveu.

— J'en aurai encore une pareille d'aujourd'hui en quinze, je vous le promets, répondit Charles, et si vous vouliez me permettre d'écrire demain à Auguste, je suis bien sûr qu'il en serait aussi.

— Ecris-lui, mon enfant, je ne demande pas mieux.

— Merci, mon oncle, vous verrez qu'il deviendra raisonnable comme moi.

Le colonel sourit à cette louange naïve que se donnait l'écolier.

— Tu vois, mon ami, lui dit-il, ce qu'on gagne à se bien conduire. J'espère que tu n'en resteras pas là.



IV

Nous ne rapporterons pas la lettre de Charles à son frère; elle n'avait ni style ni orthographe; pourtant, après l'avoir relue deux fois, notre collégien en parut fort satisfait et ne douta plus de la conversion de son frère. Quant à lui, il était tellement enchanté de son premier jour de sortie, que, pour en avoir bientôt un second, il n'eût pas reculé devant les leçons les plus longues et les devoirs les plus difficiles.

Il se remit donc à la besogne de grand cœur, et bientôt il n'eut plus besoin de penser à tous les plaisirs que lui gardait ce bienheureux jeudi; il commençait à goûter la satisfaction qu'on éprouve à bien faire, et il ne comprenait pas comment il avait pu être assez ennemi de lui-même pour s'attirer sans cesse des reproches et des punitions.

Il lui arrivait bien encore parfois d'oublier les recommandations de ses maîtres ou de commettre quelque faute : personne n'est parfait en ce monde, et l'on ne rompt pas en un jour avec ses mauvaises habitudes ; mais quand on le reprenait, au lieu de murmurer, comme il le faisait avec Auguste, il avouait franchement ses torts, et s'engageait à être à l'avenir plus attentif. Que dire à un enfant qui reconnaît qu'il a mal fait et promet de se corriger? Rien que de bonnes paroles d'encouragement. On ne punit que celui qui s'obstine dans sa négligence ou qui veut toujours avoir raison.

Charles avait assez d'intelligence pour comprendre, en comparant sa nouvelle conduite à celle qu'il avait tenue longtemps, que de toute manière il lui était beaucoup plus avantageux d'être docile et studieux que paresseux et insoumis ; puis, il avait remarqué combien Adrien et sa sœur étaient aimables et bons, et il avait assez d'amour-popre pour désirer de leur ressembler. Enfin, il y avait encore un motif qui l'engageait à bien travailler : son oncle lui avait dit que, si ses maîtres continuaient à rendre bon témoignage de lui, Mme Duvivier se déciderait peut-être à placer Adrien dans la pension où il venait d'entrer, et il aimait déjà beaucoup Adrien.

Il n'aimait pas un ingrat : pendant plusieurs jours, le frère de Cécile ne parla que de son ami Charles. Il n'avait jamais eu de compagnon de son âge, et celui-là lui plaisait beaucoup. Il arriva même une chose à laquelle Mme Duvivier s'attendait : quelque complaisance que Cécile pût mettre à faire la partie d'Adrien, notre petit ami n'en parut plus qu'à moitié satisfait en jouant avec sa sœur ; il pensait à Charles, si leste, si fort, si adroit, et il le regrettait.

Comme la bonne mère n'était pas du tout décidée à donner un camarade à son fils, elle feignit de ne pas s'apercevoir de ces regrets, et elle engagea

Cécile à ne pas faire attention aux petits accès de maussaderie qu'elle remarquerait chez son frère. Adrien commençait à se résigner, quand une circonstance sur laquelle Mme Duvivier ne comptait pas vint donner de la société à ses enfants.

Un matin, elle fut éveillée par le bruit d'une lourde voiture qui s'arrêta devant la maison ; bientôt après elle entendit des pas pesants dans l'escalier et dans l'appartement situé au-dessus du sien. Cet appartement, fermé depuis plusieurs mois, allait être habité de nouveau. Mme Duvivier n'était pas curieuse ; mais comme dans la plupart des maisons de Paris, on vit pour ainsi dire les uns chez les autres, quoiqu'on ne se parle pas et qu'on se connaisse à peine, il est bien permis de désirer savoir si les voisins qu'on aura sont paisibles, ou si l'on aura beaucoup à souffrir de leur tapage. Mme Duvivier mit donc la tête à la fenêtre pour tâcher d'apercevoir les propriétaires des meubles qu'elle entendait déposer à l'étage supérieur. Elle jetta un cri de surprise en reconnaissant, dans la jeune femme qui en surveillait le déballage, une de ses bonnes amies de pension, qu'elle avait perdue de vue depuis qu'elle avait suivi M. Duvivier en Algérie.

Régine de Montal, c'était le nom de cette amie, avait perdu ses parents de bonne heure et ne possédait absolument rien. Elle était décidée à passer sa vie dans la maison royale de Saint-Denis, et déjà elle était surveillante, quand une vieille cousine qu'elle avait en Bretagne se souvint que Régine était sa filleule, et la pria de venir egayer de sa jeunesse et de ses talents le manoir de Kerhoët. Rien ne pouvait être plus agréable à Régine qu'une semblable invitation; elle se hâta de l'accepter et quitta Mme Duvivier, qu'on nommait alors Elise Valter, en lui promettant de lui écrire souvent et de ne jamais l'oublier.

La correspondance dura plus de cinq ans, puis

elle eut le sort de toutes les choses de ce monde. Elise et Régine étaient mariées, de nouvelles affections, de nouveaux devoirs, occupaient leurs cœurs et leurs instants. Mais elles avaient toujours conservé l'une pour l'autre un tendre souvenir. Quand chacune d'elles se reportait en esprit aux jours de son enfance, quand elle cherchait dans le passé une diversion aux soucis et aux chagrins du présent, elle y retrouvait, toute brillante de jeunesse et de gaîté, l'image de son amie. Elle se rappelait les promenades sous les grands arbres du jardin, les douces causeries, les promesses d'éternelle amitié si souvent échangées, et elle désirait revoir sa compagne pour lui demander si elle aussi se souvenait encore.

Mlle de Kerhoët vivait presque seule dans son château ; nous disons presque, car elle avait un perroquet, trois chiens et une demi-douzaine de chats. Régine prit place dans son affection après ces intéressants animaux ; mais la jeune fille n'était pas exigeante, elle s'en contenta d'autant plus facilement qu'elle avait appris à respecter la vieillesse jusque dans ses manies et ses petits travers. Sa cousine était, d'ailleurs, une excellente personne, qui lui laissait la libre disposition de son temps, à l'exception de celui des repas et de la promenade.

Toute autre que Régine se fût peut-être beauennuyée, mais elle avait un heureux caractère et elle aimait l'étude par-dessus toutes choses. Donc, avec ses livres, son piano, ses pinceaux, elle pouvait hardiment défier l'ennui. Puis, de temps en temps, les lettres d'Elise venaient rompre la monotonie de sa solitude, en lui donnant des nouvelles de toutes les personnes qu'elle avait connues et aimées.

Trois ans s'écoulèrent ainsi, Régine était contente de son sort et n'en souhaitait pas d'autre, quand Mlle de Kerhoët mourut, lui laissant environ 15,000 livres de rente, le vieux château et ses

dépendances. L'orpheline, devenue une héritière, fut demandée en mariage de tous côtés. Elle eût bien voulu rester à Kerhoët et y vieillir comme sa cousine ; mais elle était trop jeune pour vivre seule, et, comme elle n'était pas décidée à se marier, elle vint à Paris chez une ancienne amie de sa mère. Elle y resta dix-huit mois et épousa le neveu de cette dame, M. Henrion, notaire très-riche et très-estimé.

Ce fut peu de temps après que Mme Duvivier quitta Paris, pour n'y revenir qu'après la mort de son mari. Nous avons dit qu'elle avait alors renoncé à ses anciennes connaissances et, dans cette rupture avec le monde, Mme Henrion n'avait pas même été épargnée ; car Elise savait bien qu'en fréquentant son amie, elle serait forcée de renouer ses relations avec des personnes que sa nouvelle position de fortune ne lui permettait plus de voir.

En retrouvant Régine, sa surprise fut plus grande encore que sa joie. Comment se faisait-il que cette jeune femme, qu'elle avait laissée millionnaire, vînt habiter un petit appartement situé au quatrième étage, dans un quartier retiré ? Mme Duvivier ne prit pas le temps de résoudre cette question. A l'exclamation qu'elle avait jetée, Mme Henrion avait levé les yeux.

— Elise ! s'était-elle écriée.

— Régine ! avait répondu Mme Duvivier, en lui tendant les bras.

Puis elle s'était précipitée à sa rencontre. Elles pleurèrent en s'embrassant, de joie peut-être, elles étaient si heureuses de se revoir, de douleur assurément, car elles pensaient aux chagrins qui les avaient frappées depuis leur séparation.

— Suis-je donc chez toi ? demanda Régine, dès que cette effusion de larmes fut passée.

— Est-ce bien toi qui vas demeurer là-haut ? répondit Elise.

— Je suis veuve et je suis pauvre, dit Régine.

— Et moi aussi je suis veuve, dit Elise en embrassant de nouveau son amie.

— J'ai appris la mort de M. Duvivier et j'ai pris part à ta douleur, chère Elise, sans pouvoir m'expliquer comment tu ne venais pas me demander de pleurer avec toi. J'ai fait de nombreuses démarches pour te retrouver, puis ma part de malheur est venue, et, sans cesser de t'aimer, je n'ai plus cherché à te revoir.

— Et cette part de malheur a été bien lourde, pauvre amie ?

— Juges-en. M. Henrion, victime de plusieurs faillites successives, est mort de chagrin en me suppliant de lui pardonner, d'avoir plus de courage que lui, et de vivre pour élever nos enfants.

— Oh ! je les aimerai, tes enfants, ma bonne Régine, dit Elise.

— J'en ai trois, tu les verras ce soir.

Voici les miens, dit Mme Duvivier en soulevant les rideaux de mousseline de deux petits lits blancs.

— Les deux beaux anges ! fit Régine en joignant les mains.

— Que Dieu me les conserve ! dit Elise. Je ne vis plus que pour eux, comme toi pour les tiens, Régine.

— Dieu écoutera ta prière. Il est bon, tu le vois, puisqu'il nous réunit afin que nous nous aidions mutuellement à supporter notre infortune. Je lui rends grâce de m'avoir fait te rencontrer, quand je venais ici, le cœur brisé, faire le dur apprentissage de la pauvreté.

— La ruine de M. Henrion a donc été complète ?

— Si complète, qu'il ne m'est resté, de tout ce que lui et moi possédions, que le château de Kerhoët, les maigres terres qui l'avoisinent et sept ou huit arpents de bois.

— Mais tout cela représente une certaine somme ?

— 107,000 fr., ni plus ni moins. D'après le

conseil du notaire qui a acheté l'étude de M. Henrion, j'ai vendu ce bien qui ne rapportait presque rien, et je l'ai chargé du placement de ces fonds.

— Ainsi tu as encore un peu plus de 5,000 fr. de rente ?

— 5,350 fr., garantis par bonne hypothèque,

— Que Dieu soit béni ! Ta pauvreté serait pour moi de l'opulence.

— Est-il possible ?

— Rassure-toi, dit Elise en souriant. Je n'ai jamais été millionnaire ; aussi je ne souffre pas de ma médiocrité. Mes désirs sont bornés comme mes revenus ; je suis donc riche, et j'habitue mes enfants à se contenter de peu, afin qu'ils le soient aussi.

— Tu as toujours été si raisonnable et si modeste.

— Et toi si gaie, si insouciante, que tu oublieras bientôt, j'espère, la fortune dont tu as joui.

— Ce n'est pas pour moi que je la regrette, je n'en ai jamais eu que les charges.

— Ah ! je comprends, les devoirs de maîtresse de maison n'étaient pas de ton goût. Tu es donc restée la studieuse et sauvage personne que j'ai connue ?

— Non, je ne suis plus ni studieuse ni sauvage ; mais j'aime la paix, la liberté, le sans-façon qu'on ne trouve presque jamais dans le monde. Je ne hais pas la société, mais il faut que ce soit une société de mon choix ; celle qu'on m'impose m'est insipide, et je crois que j'étais faite pour le vieux manoir de Kerhoët plutôt que pour les salons de la finance, que j'ai pourtant fréquentés assidûment. Pour moi-même, chère Elise, je déplore mille fois moins la perte de ma fortune que celle de mon mari, et pour mes enfants, je gémis de l'une et de l'autre.

— Dieu te fera la grâce de remplacer le père qu'il leur a enlevé ; il mesure les forces qu'il nous donne aux épreuves qu'il nous envoie. Puis, nous serons deux pour nous soutenir et nous consoler.

— Quel bonheur que j'aie précisément choisi cette maison, que rien ne devait me faire préférer aux autres ! J'aurai si grand besoin de ton expérience, chère Elise ! Je n'entends absolument rien aux soins du ménage ni à l'administration d'une maison.

— Ce sont des choses faciles à apprendre, et, avec un peu de bonne volonté, tu seras bientôt passée maîtresse sur ce point. Pour commencer ton rôle, nous devrions monter et jeter un coup d'œil sur ce qui se fait chez toi.

— Allons ! dit Régine. Mais si tes enfants s'éveillent ?

— Ils se rendormiront, en m'attendant. D'ailleurs, nous ne serons qu'un instant.

— Ils se rendormiront, dis-tu ? Je crois plutôt qu'ils feront tapage. Les miens n'y manqueraient pas, ils sont d'une exigence...

— Cette exigence, qu'on a le tort de tolérer chez les enfants des riches, devient un insupportable défaut chez ceux qui n'ont pas assez de fortune pour qu'on mette des valets à leur disposition.

— C'est moi, ma chère, qui suis leur très-humble servante ; non, je me trompe, l'esclave de tous leurs caprices. Mais ils me rendront cela en reconnaissance et en amour, quand la raison leur sera venue.

— Toutes les mères sont plus ou moins esclaves de leurs enfants, dit Elise, mais plus ou moins, tu m'entends.

— Les miens sont de véritables despotes.

— Et tu l'avoues ?

— A ma honte. Je n'ai jamais pu leur rien refuser. Je me promets souvent d'être ferme ; mais dès qu'ils pleurent, je suis vaincue.

— Il faudra faire en sorte qu'ils ne pleurent point et que tu ne cèdes pas.

— As-tu donc ce talent ?

— Je travaille de toutes mes forces à l'acquérir.

— A quoi bon te donner tant de peine? Les enfants se corrigent en grandissant. Moi, d'abord, je n'aime pas les enfants trop raisonnables : ce sont leurs petits défauts qui font leur charme. Mon Hélène est déjà fière et coquette à plaisir ; mon Victor, volontaire et tapageur, comme un homme de six pieds, et ma petite Denise, capricieuse à l'excès. Mais tels qu'ils sont, je les trouve adorables ; tu les verras.

— Encore des enfants gâtés! se dit Mme Duvivier.

Et, comme le moment lui semblait mal choisi pour entamer une discussion sur l'éducation, elle serra, pour toute réponse, la main de Régine, et s'occupa avec elle de l'arrangement du mobilier que l'on achevait d'apporter.

Les deux amies passèrent la journée ensemble, il y avait si longtemps qu'elles ne s'étaient vues, qu'elles retrouvaient sans cesse de nouvelles confidences à se faire. Mme Duvivier, qui, par bonheur, n'avait pas d'ouvrage pressant, aida Régine à tout mettre en ordre chez elle, ou plutôt y mit elle-même tout en ordre. Régine la regardait faire et ne pouvait assez s'étonner de ce que les jolies mains de sa compagne fûssent si habiles à de vulgaires travaux.

— Qui donc t'a appris toutes ces choses ? lui demanda-t-elle, après avoir avoué son ignorance.

— La nécessité, répondit Elise.

— C'est une maîtresse dont les leçons ne me manqueront pas non plus, dit Régine. J'aurais pourtant voulu ne jamais faire connaissance avec elle.

— Bah ! reprit gaîment Mme Duvivier, elle n'est pas si dure ni si désagréable qu'on le pense.

— Dis-tu vrai ?

— N'est-ce rien que la satisfaction de pouvoir se suffire à soi-même ? Quant à moi, je suis très-fière de savoir gagner ma vie, et il n'y a pas de Crésus qui contemple ses trésors avec plus d'orgueil et

d'amour que je ne regarde, moi, chaque semaine, le produit de mon travail.

— Le produit de ton travail ? demanda Régine.

— Sans doute. Mais, j'y pense, je ne t'ai pas encore dit que j'ai trouvé à utiliser l'un de mes rares talents.

— Tu es peintre.

— Hélas ! non, quoique les éloges n'aient pas manqué dans le monde à mon crayon et à mon pinceau ; je suis tout simplement coloriste, ou, pour que tu me comprennes mieux, enlumineuse.

— Toi ? fit Régine, douloureusement étonnée.

— Mais je ne m'en plains pas, chère amie. C'est un état assez agréable, et qui me rapporte d'assez bonnes journées.

— Qui aurait dit que tu serais obligée d'exercer un état ? Pauvre chère Elise, est-ce ainsi que je devais te revoir !

— En vérité, Régine, je ne te reconnais plus. Est-ce donc un si grand malheur que de travailler ?

— Travailler pour vivre !... répéta Régine.

— Pardon, Mademoiselle de Montal, suzeraine de Kerhoët et autres lieux, j'oubliais de vous rappeler que, n'étant point noble, comme vous, je ne puis partager votre aristocratique répugnance pour tout labeur mercenaire, dit Elise, qui, en retrouvant l'amie de son enfance, avait aussi retrouvé quelque chose de son ancienne gaîté.

— Tu ris, méchante, et moi j'ai grande envie de pleurer.

— Parce que je suis assez heureuse pour que l'occupation qui me distrait et m'empêche de m'attrister sans cesse sur ma position, m'aide à élever mes enfants ; tu devrais plutôt, il me semble, t'en réjouir avec moi. Va, Régine, il n'y a rien d'humiliant à gagner sa vie ; moi, je m'en fais une gloire et un bonheur, un bonheur surtout. Ma gentille Cécile n'aurait pas de dot, si je n'avais pas appris à enluminer.

— Tu n'as donc pas 5,000 fr. de rente ?

— Je n'en ai pas la moitié. M. Duvivier avait un bel avenir, mais pas de fortune, et tu sais que mon père était plus brave que riche. Mais, encore une fois, ce travail dont la pensée t'afflige, moi je le bénis. Je ne pouvais trouver une plus utile diversion à ma douleur.

— Je sais un peu barbouiller aussi, dit Régine avec un soupir, et, s'il le faut, j'apprendrai ton métier.

— Non, non, répondit Élise. Tu as trois enfants dont l'aîné n'a que neuf ans ; c'est plus qu'il n'en faut pour que tu n'aies pas besoin de chercher d'autre travail.

— Mais tu en as deux.

— Adrien va me quitter bientôt et Cécile est élevée. Puis, je n'ai pas vendu le manoir de Kerhoët et ses dépendances, je n'ai pas 107,000 fr. chez mon notaire, mais une pension qui doit s'éteindre avec moi. Que je meure dans quelques années, que laisserai-je à mes enfants, si je ne cherche pas d'ici-là à faire quelques économies ? Tu vois, ma bonne Régine, que ta position et la mienne ne sont pas tout à fait semblables, et que tu pourras te dispenser d'apprendre un métier. Remarque, toutefois, que je ne dis pas que tu ne seras point obligée de travailler ; car tu serais bien à plaindre, si tu devais rester oisive.

— Allons, je ferai tout ce que tu voudras. Es-tu contente ?

— Si je le suis!... On est plus forte contre le malheur quand on est deux à le supporter ; et puisque Dieu nous a réunies, j'espère que nous aurons encore de beaux jours.

Mme Duvivier était réellement enchantée d'avoir pour voisine son ancienne amie, mais ses enfants étaient peut-être encore plus contents qu'elle. Cécile allait avoir deux petites compagnes et Adrien ne parlait depuis le matin que de son nou-

veau camarade. L'impatience qu'il éprouvait de le voir était extrême, et, quoiqu'il sût que Victor et ses sœurs n'arriveraient qu'à cinq heures du soir, il regardait à chaque instant par la fenêtre s'il ne les apercevrait pas.

Mme Henrion avait laissé sa petite famille à la garde d'une bonne en qui elle avait toute confiance. C'était la seule domestique qu'elle eût conservée après la mort de son mari ; elle l'avait emmenée en Bretagne, puis ramenée à Paris, et la jeune fille lui avait promis de ne jamais la quitter.

A cinq heures, un fiacre s'arrêta devant la maison; les trois enfants passèrent des bras de leur mère dans ceux de Mme Duvivier, et furent comblés de caresses par Cécile et par Adrien.



V.

Après s'être embrassés, tous les enfants s'examinèrent réciproquement. Hélène était une petite brune de neuf ans; ses grands yeux noirs pétillaient de malice et de vivacité; elle avait des cheveux superbes qui tombaient en deux nattes épaisses plus bas que sa ceinture, de jolis traits, une physionomie spirituelle; elle eût été charmante, si l'expression dédaigneuse de sa bouche et je ne sais quoi de prétentieux dans sa tournure n'eûssent frappé désagréablement au premier abord.

Victor ressemblait à Hélène; mais chez lui la prétention qu'on reprochait à sa sœur était remplacée par de la brusquerie.

Quant à Denise, il eût été difficile de dire ce qu'elle était, attendu que, comme on l'avait tirée de force du fiacre, elle jetait les hauts cris et

faisait la plus laide grimace qu'il fût possible d'imaginer.

Mme Henrion l'emporta dans ses bras en la couvrant de baisers pour la consoler et l'apaiser. Adrien s'empara de Victor, et Cécile passa familièrement son bras sous celui d'Hélène.

— Prenez donc garde, Mademoiselle, lui dit celle-ci, vous allez froisser ma pélerine.

— Oh! non, je n'y touche pas, répondit Cécile, qui avait, en effet, relevé avec précaution la pélerine de mousseline claire, garnie de dentelle.

— Je monterai bien toute seule, reprit Hélène, arrivée au pied de l'escalier.

— Elle n'aime pas qu'on lui donne le bras, pensa Cécile.

Elle ne se doutait pas du motif pour lequel Mlle Henrion cherchait à se débarrasser de son voisinage, mais nous le savons : Hélène rougissait de marcher côté à côte avec cette petite fille, dont la toilette se composait d'une robe d'indienne lilas et d'un tablier de lustrine noire à longues manches, tandis qu'elle, Hélène, avait une jolie robe de soie verte à volants, un chapeau orné d'une guirlande de roses, un collier et des bracelets de corail.

Cécile ne se doutait pas de cela, parce que, quand Mme Duvivier la faisait belle, elle n'en était pas plus fière, et qu'elle n'avait jamais regardé comme au-dessous d'elle les enfants pauvrement vêtus qu'elle rencontrait sur son chemin.

Victor avait tout de suite tro vé Adrien de son goût, tous deux se tenaient enlacés et sautaient à pieds joints chacune des marches, en criant et en riant aux éclats. Nannette, un carton sous chaque bras, venait la dernière.

Mme Duvivier n'avait pas de servante, mais seulement une femme de ménage qui venait faire le plus gros de l'ouvrage et préparer les repas,

tandis qu'elle travaillait. La famille Henrion devait dîner chez Mme Duvivier, le couvert était mis et le potage fumait sur la table.

— Accorde-moi cinq minutes pour aller déshabiller ces enfants, dit Régine à son amie.

— Veux-tu que j'aille t'aider ? répondit Elise.

— Non, merci. Nannette va venir avec moi. Monte Hélène.

— Mon Dieu, maman, c'est inutile; je ne me salirai pas, tu oublies toujours que je ne suis plus une enfant.

— Je sais bien que tu es très-raisonnable ; mais une tache est bientôt faite.

— Je ne veux pas qu'on me déshabille, reprit Hélène. J'ai de plus jolies toilettes que celle-ci ; tant pis si elle est tachée.

— Je te mettrai ta robe de jaconas rose, qui te va si bien.

— Je n'en veux point. Celle que j'ai me va bien aussi, je la garde. Quand elle sera usée, tu m'en achèteras d'autres.

— Voilà une petite fille à laquelle j'aurai de la peine à faire comprendre que je ne suis plus riche, dit Mme Henrion. Ainsi, tu ne neux pas venir ? reprit-elle en s'adressant à Hélène.

— Non certainement, répondit l'enfant. D'ailleurs, on s'habille, je suppose, pour aller dîner en ville.

— Voilà une excellente raison, dit Régine en riant. Ta cause est gagnée. Mais où est donc Victor ?

— Il joue avec mon frère ; mais je vais l'appeler, Madame, dit Cécile.

Victor avait une blouse de velours noir, des manchettes et un col richement brodés. Il entra dans la salle à manger, tout blanc de poussière ; il s'était roulé à terre et frotté contre la muraille.

— Comme te voilà malpropre, vilain enfant !

lui dit sa mère. Est-ce qu'on joue ainsi quand on a des vêtements propres !

— Tiens ! est-ce ma faute si je me suis sali ? Pourquoi n'y a-t-il pas de tapis dans la chambre où Adrien m'a conduit ?

— Va bien vite avec Nannette, elle te donnera une autre blouse, et tu reviendras dîner ; nous t'attendons.

— Je veux dîner tout de suite, moi, j'ai faim.

— Nous avons tous faim, mon enfant, dit Mme Duvivier ; c'est pourquoi il faut vous hâter d'obéir à votre maman.

— Non, je veux dîner tout de suite, on me déshabillera plus tard.

— Victor, tu n'es pas sage. Monte bien vite, ou je ne serai pas contente.

— Voilà ma place. Viens ici, Adrien, dit Victor en s'asseyant.

— Va seulement ôter ta blouse, ce ne sera pas long, reprit sa mère.

— Tu as peur que je me salisse, tiens ! dit Victor en prenant un cornichon sur la table et en l'écrasant contre sa poitrine.

Hélène se mit alors à rire, Adrien et Cécile se regardèrent avec surprise, puis regardèrent Mme Duvivier. Régine devint toute rouge.

— C'est bien, Monsieur, dit-elle à Victor, nous reparlerons de cela.

Cette menace ne parut pas beaucoup intimider le petit garçon ; il déplia sa serviette et appela pour la seconde fois Adrien auprès de lui.

— Où faut-il que je me mette, maman ? demanda celui-ci.

— Viens ici, mon ami ; tu es trop étourdi pour que je te laisse près de la belle robe d'Hélène. Nous aurions certainement à déplorer quelque accident.

Adrien vint tout joyeux se placer entre Cécile et sa mère; il était content de n'être pas à côté de Victor; car il trouvait que son nouvel ami venait de se conduire on ne peut plus mal et de faire beaucoup de peine à Mme Henrion. Hélène s'assit à la droite de Cécile; sa mère prit place entre elle et la petite Denise, dont les cris avaient enfin cessé.

Le dîner commença : Victor mangea de bon appétit, rit et babilla comme s'il ne lui fût rien arrivé, choisit les plus beaux fruits au dessert, et s'amusa à lancer des boulettes de pain à Denise, qui en reçut une sur le nez et se remit à pleurer de plus belle. Sous prétexte de la calmer, il quitta sa chaise et se rapprocha de sa mère. Nannette apportait une magnifique tarte aux cerises; au moment où elle allait la poser sur la table, il lui pinça le bras si fort, que la pauvre fille laissa échapper le plat et renversa tout le jus des cerises sur la robe d'Hélène.

Celle-ci ne pleura pas comme Denise, mais elle entra dans une grande colère contre Nannette, lui reprocha durement sa maladresse et s'en alla bouder dans un coin, parce que sa mère lui dit :

— Si tu m'avais écoutée, cela ne serait pas arrivé.

Cécile voulut consoler sa petite compagne, mais Hélène la repousa. Victor, sévèrement grondé par sa mère, avait pris le parti de bouder aussi. Il se tint plus d'une heure la tête appuyé sur la table, et la soirée s'écoula beaucoup plus tristement pour les enfants de Mme Duvivier que s'ils eûssent été seuls comme d'habitude.

Régine, en se retirant, pria Elise de lui pardonner les sottises de Victor et d'Hélène.

— Je t'avais prévenue, lui dit-elle, qu'ils étaient mes maîtres, cependant je ne les ai jamais vus aussi désobéissants et aussi désagréables que ce soir.

Mme Henrion se trompait : ses enfants étaient toujours indociles et peu aimables; seulement elle s'en était mieux aperçue, en les comparant à ceux de son amie.

Restée seule, Mme Duvivier prit Adrien et Cécile dans ses bras et déposa un bien tendre baiser sur leurs fronts. Elle faisait la même comparaison que son amie, et elle remerciait Dieu de lui avoir fait la grâce d'élever ses enfants plus sagement que Régine n'élevait les siens.

— Maman, lui dit Adrien, si je faisais ce que Victor a fait ce soir, comment me punirais-tu ?

— Oh ! je n'en sais rien, mon enfant. Je n'ai jamais pensé à cela, parce que je suis sûre que tu ne me désobéiras jamais ainsi.

— Tu m'infligerais une punition bien, bien sévère.

— Je ne pourrais m'en dispenser.

— Mais quelle punition ?

— J'aurais besoin d'y réfléchir.

— Je n'irais pas chez M. Varin le jour de la sortie de Charles ?

— Tu n'irais pas, et je dirais pourquoi. Mais ton bon ami le colonel ne voudrait pas me croire, lui qui t'aime tant et te trouve si sage.

— Je suis sûre qu'il en aurait du chagrin.

— Et moi donc ? dit Mme Duvivier.

— Ah ! chère petite mère, si je te voyais jamais rougir de ma conduite, comme Mme Henrion a rougi de celle de Victor, je n'aurais pas besoin d'autre punition, s'écria Cécile.

— C'est justement ce que je voulais dire ; tu me coupes toujours la parole, dit Adrien, en imitant la moue d'Hélène. J'ai bien vu, moi, que Mme Henrion était toute honteuse; elle n'osait plus nous regarder.

— Nous ne verrons pas demain Victor ni

Hélène, ils seront en pénitence. Écoute, maman, ne les entends-tu pas pleurer?

— C'est la petite Denise.

— Une bien maussade enfant, qui crie toujours, dit Adrien. Moi je n'aime pas ceux qui crient ni ceux qui boudent.

— Denise n'a guère que quatre ans, il faut bien lui pardonner quelque chose, reprit Cécile; mais Victor est grand, et Hélène donc... Une demoiselle qui fait tant de petites manières; car elle en fait, n'est-ce pas, maman?

— Tu sais, ma chérie, qu'il ne faut pas se moquer des autres ni les critiquer.

— Je voudrais savoir seulement si je me trompe.

— Je crois qu'Hélène a beaucoup de vanité. C'est un malheur pour elle; il faut la plaindre, mon enfant, et puisque tu reconnais combien ce défaut est ridicule, tâcher de t'en préserver. Voilà une soirée qui devra vous servir plus que toutes les recommandations que je pourrais vous faire. Vous ne m'avez peut-être pas toujours crue quand je vous ai dit que les enfants ne sont aimables qu'autant qu'ils sont dociles, aujourd'hui vous en avez la preuve.

— Aussi tout ce que tu nous diras, nous le croirons, répondit Adrien.

— Et tout ce que tu nous conseilleras, nous le ferons, ajouta Cécile. Tu nous aimes tant, bonne mère, que, pour rien au monde, nous ne voudrions te désobéir.

— Vous savez d'ailleurs que l'enfant qui manque de respect et de soumission à ses parents offense Dieu.

— Dieu, qui est notre père, qui nous voit, nous entend, et qui nous bénira, si nous remplissons bien nos devoirs, dit Adrien. Si l'on avait appris cela à Victor, il serait plus raisonnable.

— On le lui a sans doute appris; mais il n'y pense plus, ajouta Cécile.

— Il ne sait pas que les enfants dociles sont beaucoup plus heureux que les autres, reprit Mme Duvivier; il faudra le lui apprendre par votre exemple, comme votre ami Charles tâche, en ce moment, de le prouver à son frère Auguste.

— Quand je le verrai, je lui dirai que ce qu'il a fait est mal et qu'il faut qu'il en demande pardon à sa maman et au bon Dieu, dit Adrien, et je lui raconterai comment Charles, qui était paresseux et désobéissant, s'est corrigé depuis quinze jours.

— Il est tard, mes enfants, faisons notre prière, dit Mme Duvivier, en se mettant à genoux, et demandons à Dieu tous ensemble que vous continuiez d'être bons et de faire la joie de votre mère.

Adrien et Cécile dormaient depuis longtemps qu'on entendait encore pleurer et trépigner à l'étage supérieur. Ce n'était plus Denise, elle avait fini par s'endormir dans les bras de Nanette; c'était Victor, qui ne voulait pas coucher dans la petite chambre où l'on avait placé son lit. Il prétendait qu'il y avait des souris et des voleurs, et sa mère lui assurait en vain le contraire. Elle l'avait tellement habitué à céder à tous ses caprices, qu'il ne voulait rien écouter, et que, pour ne pas déranger plus longtemps Mme Duvivier par ce tapage, elle consentit à rouler le lit du petit entêté dans sa propre chambre.

Au lieu de chercher à faire oublier sa faute, Victor en commettait une nouvelle. C'était presque toujours ainsi, et Mme Henrion, sans cesse obligée de gronder, ne pouvait se rappeler à temps les menaces qu'elles lui avait faites. Victor le savait, et c'est pour cela qu'il ne s'était point ému quand elle lui avait dit :

— C'est bien, Monsieur, nous reparlerons de cela.

Elle avait cependant réprimandé Hélène sur sa désobéissance et sur le mauvais caractère dont elle avait fait preuve. Hélène avait pincé les lèvres et marmoté tout bas quelques paroles de mécontentement : puis elle avait tourné le dos à sa mère et s'était couchée sans l'embrasser.

Si Mme Duvivier eût privé l'un de ses enfants de ce baiser du soir, qui est une sorte de bénédiction à laquelle Dieu sourit du haut du ciel, ni Cécile ni Adrien n'eussent dormi, et le coupable n'eût pas été seul à solliciter son pardon. Et cette punition que Mme Duvivier n'avait jamais été obligée d'infliger, c'était Hélène qui prétendait l'imposer à sa mère En vérité, Régine avait bien mal élevé ses enfants. C'était pourtant une femme d'un brillant esprit et d'un grand savoir ; mais elle avait eu le malheur de se laisser enlever peu à peu toute son autorité, en riant des fautes qu'elle eût dû punir, des défauts qu'elle eût dû corriger.

Le lendemain, Cécile et Adrien étudiaient leurs leçons quand Victor descendit pour leur dire bonjour.

— Qu'est-ce que tu fais donc ? dit-il à son nouveau camarade.

— Tu le vois, répondit Adrien, en lui montrant ses livres.

— Bah ! laisse tout cela et viens jouer.

— Oh? non, dit Adrien, maman ne serait pas contente. Nous jouerons tantôt, si tu veux.

— Tantôt et encore maintenant. Moi, je ne fais que cela du matin au soir. C'est bien plus amusant que d'étudier.

— Je le sais bien ! fit Adrien avec un gros soupir, mais il faut qu'on étudie pour devenir savant.

— Est-il drôle ! dit Victor en riant aux éclats. Est-ce que c'est à notre âge qu'on devient savant ?

Quand on est grand, à la bonne heure. Ainsi tu ne veux pas venir ?

— Je ne peux pas.

— J'aurais pourtant bien voulu te montrer mes jouets, j'en ai tant...

— Je les verrai quand maman sera revenue, si elle me permet d'aller chez toi.

— Elle n'est pas ici, ta maman ?

— Non, mais elle doit rentrer dans une heure.

— Eh bien! grand nigaud, qu'est-ce qui peut t'empêcher de venir ? Ecoute, j'ai un cheval sur lequel on peut monter et qui roule d'un bout à l'autre de l'appartement.

— J'en aurai un comme cela pour mes étrennes, si je travaille bien jusqu'au nouvel an.

— J'ai un cornet à piston, sur lequel je t''apprendrai à jouer le *Roi Dagobert*, et un petit violon que je te prêterai, si tu veux.

— Eh bien! quand je saurai mes leçons, je monterai un instant, si maman n'est pas revenue.

— J'ai un fusil, un vrai fusil à capsule, qui fait de la flamme et du bruit.

— Tu as un fusil..., s'écria Adrien, dont les yeux brillèrent. Ce n'est pas pour m'attraper que tu me le dis ?

— Non, parole d'honneur, c'est la vérité.

— Dis donc Cécile, si maman rentre avant moi, tu lui diras que Victor est venu me chercher, mais que je vais revenir tout de suite.

— Tu ferais mieux de l'attendre, lui répondit doucement Cécile.

— Elle ne nous a pas défendu de sortir, répliqua son frère. D'ailleurs, je ne serai qu'une minute.

Une minute est un siècle pour l'homme qui souffre ou qui attend; mais, pour l'enfant qui joue, une heure n'a pas la durée d'une minute. Pourtant, après avoir examiné les jouets dont on avait comblé le

capricieux fils du millionnaire, après avoir fait dix fois l'exercice avec ce joli fusil, qui faisait de la flamme et du bruit, Adrien pensa qu'il etait temps pour lui de retourner à sa leçon. Victor le retint, sans avoir besoin pour cela de beaucoup d'efforts, nous devons l'avouer, comme Adrien avouait qu'il préférait le jeu à l'étude. Enfin, au moment où il disait pour tout de bon : Je m'en vais, on sonna à la porte de l'appartement, et Mme Duvivier entra.

— Tu n'es pas inquiète de ton fils ? lui demanda Mme Henrion, après l'avoir embrassée.

— Inquiète d'Adrien... Pourquoi donc ?

— Tu as raison, ils jouent tous deux le plus tranquillement du monde dans la pièce du fond. Je suis même étonnée de n'avoir pas encore eu la moindre querelle à apaiser.

— Adrien est donc ici ?

— Tu ne le savais pas ?

— Je viens de faire une course indispensable et, avant de rentrer chez moi, où j'ai laissé Adrien étudiant près de sa sœur, j'ai voulu venir m'informer de ta santé.

— Victor est descendu il y a cinq quarts d'heure à peu près, et il a ramené Adrien. A propos, laisse-moi te faire compliment ; cet enfant est vraiment charmant, et sa sœur est la plus gentille petite fille que j'ai jamais vue.

— Je ne suis pas trop mécontente ni de l'un ni de l'autre. Pourtant je vais être obligée de gronder Adrien. Il ne devait pas sortir en mon absence.

— Tu gronderais pour si peu de chose ?

— A mon avis, ma bonne Régine, il n'y a pas de petites choses en pareille matière ; toute désobéissance est grave, en ce qu'elle conduit à une autre. Que je ferme les yeux aujourd'hui sur cette escapade, demain j'en aurai quelque autre à punir ; et, si je m'obstine à être indulgente, je ne tarderai

pas à perdre toute mon autorité. Mes enfants ne feront plus que ce qu'ils voudront, et moi je n'aurai plus qu'à les laisser faire.

— Tu dis cela pour moi, Élise, Hélène et Victor ont été hier peu raisonnables, je suis forcée d'en convenir.

— Moi je n'en conviendrais peut-être pas si nous n'étions deux vraies amies ; mais entre nous la franchise doit toujours régner ; et je te le dis, Régine, je crains que tes enfants ne te causent, un jour, des chagrins, si tu continues de les élever avec autant de faiblesse.

— Mon Dieu, ils ne sont pas aussi aimables que les tiens, je le sais, mais tu prends les choses trop au sérieux, ma chère. Ce sont des espiègles, des étourdis que la raison corrigera. Ils ne m'obéissent pas, il est vrai, mais ils m'aiment ; ils sont turbulents, capricieux, entêtés, mais ils ont un cœur excellent, je les connais.

— C'est parce que je suis sûre qu'ils ont un bon cœur et qu'il y a en eux de la ressource, que je t'engage à tâcher de les corriger pendant qu'il en est encore temps.

— Mais il faut donc avoir sans cesse la menace à la bouche ? car on ne peut parler raison à des enfants de cet âge.

— Hélène a neuf ans. A neuf ans, Régine, nous nous croyions, s'il t'en souvient, des personnages d'importance, et ce n'est pas cette idée qui manque à ta fille. Mais écoute : la semaine dernière, une parente éloignée de M. Duvivier est venue me voir. Elle avait avec elle un enfant de vingt-deux mois. Je le pris dans mes bras.

— Embrasse ta cousine, lui dit sa mère.

Le petit leva la main et frappa.

— Oh ! méchant, reprit-elle d'un ton sévère, vous battez, je crois.

L'enfant la regarda, puis me sourit, et, portant

ses petits doigts à ses lèvres, il m'envoya un baiser. Tu vois bien, Régine, qu'il n'y a pas besoin d'avoir quinze ans pour reconnaître une faute et la réparer.

— Donne-moi donc un moyen de me faire écouter. Je l'emploierai, je te le promets.

— Hélène a, ce me semble, beaucoup d'amour-propre ; c'est par là qu'il faudra la prendre. Victor aime le plaisir, il faut le lui faire acheter par le travail et la docilité. Quant à Denise, il s'agit tout simplement de faire le contraire de ce que tu as fait pour les autres. Mais ne trouves-tu pas que je joue, en ce moment, le rôle de Gros-Jean remontrant à son curé ? J'ai à réprimander Adrien, et je le laisse s'amuser comme s'il l'avait mérité.

Adrien ne s'amusait plus, il avait reconnu la voix de sa mère et il attendait, triste et confus, qu'elle l'appelât ; car il n'osait courir à elle comme il le faisait quand il avait été sage. Nanette vint le chercher de la part de Mme Duvivier.

— Comment se fait-il que je te trouve chez madame ? lui demanda sa mère.

— Maman, c'est Victor qui est venu me chercher pour me montrer son cheval et son fusil. Je suis monté, croyant ne rester qu'un tout petit moment ; mais il m'a retenu.

— Ainsi c'est Victor que je dois gronder ?

— Oh ! non, maman, c'est moi. Je vois bien que j'aurais dû attendre ta permission pour venir jouer avec lui ; mais cela ne m'arrivera plus.

— Comme je crois pouvoir compter sur ta parole, je te pardonne pour cette fois.

— Tu n'es plus fâchée contre moi ? dit Adrien, en lui tendant son front.

— Je t'embrasserai quand tu auras récité tes leçons et fait tes devoirs. Allons, viens.

Adrien descendit promptement et se remit à l'étude avec une ardeur et une attention extrêmes.

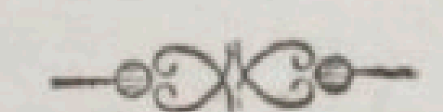
Mme Duvivier rentra derrière lui, embrassa tendrement Cécile, examina ses cahiers, et lui fit compliment de son travail et de sa sagesse.

— Adrien ne voulait pas sortir, maman, dit-elle, c'est Victor qui l'y a forcé.

— On n'est jamais forcé de mal faire, mon enfant, répondit la bonne mère, mais sois tranquille, Adrien va mériter son pardon.

Le petit garçon vint, au bout d'une demi-heure, présenter ses livres à Mme Duvivier, qui les remit à Cécile, et il récita ses leçons sans une seule faute. Puis il reprit sa place à sa petite table et revint bientôt apporter ses cahiers, Mme Duvivier y jeta les yeux et tendit les bras à Adrien.

— Tout est oublié, dit-elle ; mais ne recommence pas.



VI.

Mme Henrion avait choisi un appartement à proximité du Luxembourg, afin que ses enfants pûssent aller chaque jour s'ébattre dans ce beau jardin et y trouvassent l'air, l'espace, le soleil, dont Paris est si avare. La même considération avait décidé son amie à s'installer dans la maison qu'elle habitait depuis plusieurs années déjà, et nous avons dit qu'à l'exception des lundis du colonel, dont on avait remis la fête au jeudi par égard pour Charles, le jardin sur lequel ouvraient ses fenêtres était l'unique promenade de Cécile et d'Adrien.

Depuis que M Duvivier avait retrouvé sa meilleure amie, les deux familles s'y rendaient ensemble chaque soir, et, pendant qu'une partie s'établissait

entre les deux petits garçons, Hélène et Cécile se promenaient, bras dessus bras dessous, comme deux grandes demoiselles. Cécile était fort raisonnable pour son âge ; cependant nous devons dire qu'elle eût aimé au moins autant à jouer au volant ou à la balle, à sauter à la corde et même à faire courir un cerceau, qu'à revenir vingt fois sur ses pas dans la même allée; mais Hélène ne voulait entendre parler d'aucun jeu, tant elle avait peur qu'on ne la prît pour une enfant.

Cécile n'insistait pas ; elle était d'un caractère si doux, qu'elle cédait sans peine à tout le monde ; mais il y avait des jours où elle ne pouvait s'empêcher de regretter le temps où Adrien n'avait pas d'autre camarade qu'elle-même. Il est cependant rare que deux petites filles comme Hélène et Cécile s'ennuient ensemble; elles ont tant de choses à se dire, tant de projets à faire pour le temps où elles seront grandes, qu'il en résulte des confidences sans fin. Mais Hélène ne prêtait qu'une demi attention aux récits ou aux châteaux en Espagne dont l'entretenait Cécile; elle s'occupait uniquement à examiner et à critiquer la toilette des dames qui passaient auprès d'elle, et Cécile, de son côté, goûtait peu ce genre de distraction. Elle aimait les belles robes, les jolis chapeaux; mais elle aimait aussi les fleurs, les petits oiseaux, les moutons blancs, et même les jouets et les poupées. Quand elle parlait de ces objets de son affection, Hélène haussait les épaules et répondait d'un ton si dédaigneux, que Cécile se sentait blessée et ne renouait la conversation qu'avec peine.

Tous les enfants ont des défauts qu'ils se pardonnent mutuellement avec une certaine facilité. Ainsi l'on voit souvent deux petites filles se quereller assez vivement, deux petits garçons se battre, et jouer ensemble l'instant d'après, comme s'il n'y avait pas eu entre eux la moindre discussion ; mais il y a un défaut qui ne trouve pas plus de grâce

devant les enfants que devant les hommes, c'est l'orgueil, qui se traduit par des airs hautains et des paroles dédaigneuses. Aussi Cécile, qui s'était tant réjouie d'avoir une compagne, Cécile, qui était l'enfant la plus douce et la plus aimante qu'on pût voir, Cécile n'aimait pas Hélène. Elle ne l'avait jamais dit à sa mère ; mais Mme Duvivier le savait, et elle ne craignit pas que l'exemple de cette prétentieuse petite fille devînt dangereux pour sa chère enfant.

Elle n'était pas tout à fait aussi tranquille du côté d'Adrien. Celui-ci avait plus d'un point de ressemblance avec Victor ; comme lui, il était volontaire, étourdi, passionné pour le jeu et fort peu sensible aux charmes de l'étude. Ils n'étaient pas toujours d'accord, précisément parce qu'ils avaient à peu près le même caractère ; mais ils s'aimaient malgré cela et s'entendaient à merveille dès que l'un des deux avait seulement fait mine de vouloir céder à l'autre.

Adrien s'amusait donc beaucoup avec son ami Victor et ne le voyait jamais autant qu'il l'eût voulu. Mme Duvivier voulait qu'il étudiât le grec, le latin, et lui donnait elle-même des leçons de français et de dessin. C'était beaucoup d'ouvrage, et la tâche paraissait d'autant plus lourde au pauvre Adrien, que Victor lui disait presque chaque jour :

— Moi, je suis bien plus heureux que toi ; maman ne me force pas à étudier, je ne fais que ce que je veux.

Adrien ne répondait pas ; mais il pensait qu'en effet, son camarade était bien heureux.

Quand il l'entendait courir sur son cheval, déplacer et rouler les chaises, tirer des coups de fusil, car il entendait tout cela, les constructions d'à présent sont légères et sonores comme des tambours, quand il entendait tout cela ou qu'il voyait

Victor courir dans le jardin et faire enrager tantôt Denise, tantôt Nannette, il regardait tristement ses livres ou faisait ses devoirs tout de travers. Mme Duvivier n'avait pas besoin de lui en demander la raison ; elle connaissait si bien Adrien, qu'elle commençait à remarquer avec quelque crainte ses fréquentes distractions.

— Il me semble, Régine, disait-elle à son amie, que tu ne t'occupes guère de l'instruction de Victor. Il a huit ans passés, et il sait à peine lire.

— Tu te trompes, il lit fort bien quand il veut, répondait Mme Henrion.

— Soit ! Il ne suffit pas qu'il sache lire ; il est bien assez grand pour commencer à étudier.

— Oh ! je n'ai pas envie d'en faire savant. Il ne sera ni médecin, ni avocat, ni professeur ; j'en veux tout bonnement faire un négociant. Le frère de mon mari a un très-beau commerce de vins à Bercy, et, comme il n'a pas d'enfant, c'est à Victor qu'il le cèdera. On s'enrichit plus vite dans le commerce que dans toute autre carrière, et mes enfants auront besoin de s'enrichir. Tu vois que j'aurais tort de vouloir faire faire à Victor des études qui l'entraîneraient loin de la profession que je lui destine. J'ai longtemps hésité à prendre cette détermination, les mères ont tant d'ambition pour leurs enfants; mais tu m'as si spirituellement raillée de mes préjugés aristocratiques, que Régine de Montal de Kerhoët s'est rappelée qu'elle n'est, après tout, que Mme Henrion.

— Je ne blâme pas du tout ton choix, ma bonne amie. Je ne suis pas de ces gens qui croient que les deux mots *commerce* et *loyauté* ne peuvent aller ensemble. Petite-fille, sœur et nièce de négociants, je sais positivement le contraire ; mais je ne pense pas, comme toi, que Victor doive rester ignorant, parce qu'il ne sera ni médecin, ni avocat, ni professeur. L'instruction ne nuit jamais à l'homme,

quel que soit l'état qu'il embrasse; et, quand cela ne serait pas, je te conseillerais encore de faire étudier Victor, ne fût-ce que pour l'habituer de bonne heure à bien employer son temps.

— Je t'assure qu'il n'en est jamais embarrassé de son temps; les journées auraient vingt-quater heures, qu'il trouverait à les remplir. Il aime tant à jouer, à courir... Ce serait être trop sévère que de l'en priver. Quand il aura quelques années de plus, il étudiera; car je ne voudrais certainement pas qu'il restât ignorant.

— Plus tu attendras, plus l'étude lui paraîtra pénible.

— Tu te trompes; quand la raison lui viendra, il sera le premier à demander des livres.

— Je crains bien, ma bonne Régine, que ce ne soit toi qui te trompes: Victor prendra de mauvaises habitudes, dont tu auras grand'peine à le corriger.

— Ma pauvre Elise, tu vois tout en noir.

— C'est que je voudrais de tout mon cœur espérer que tes enfants feront ton bonheur. Tu n'as plus qu'eux, Régine, et je sais que si les miens ne me consolaient pas, je serais bien à plaindre.

— Je trouve que tu les élèves très-bien, je suis sûre qu'ils te donneront, un jour, beaucoup de satisfaction; mais sois tranquille, les miens ne seront pas ingrats non plus; ils se rappelleront combien j'ai été bonne et indulgente, combien je les ai aimés, et ils craindront autant de m'affliger que j'aurais craint de leur causer la moindre contrariété. Tu es une mère sage et ferme, je t'admire; mais je n'ai pas le courage de t'imiter.

Mme Duvivier revenait souvent sur ce chapitre; elle insistait surtout chaque fois qu'il arrivait à Hélène ou à Victor de désobéir à leur mère ou de lui répondre mal en sa présence; mais Régine n'apportait qu'une médiocre attention aux conseils de

son amie. Bientôt même Élise crut voir que Mme Henrion l'écoutait avec une certaine impatience, dissimulée cependant sous une amicale raillerie ; mais elle était trop sincèrement attachée à son amie d'enfance pour ne pas lui dire la vérité, quoi qu'elle sût que cette vérité lui était désagréable.

Elle avait, d'ailleurs, double intérêt à ce que Régine suivît ses conseils. Victor, qui avait commencé par se trouver beaucoup plus heureux qu'Adrien, n'eut pas de peine à faire partager cette opinion à son petit camarade; et, de là à lui inspirer le désir de l'imiter, il n'y avait qu'un pas. Tant qu'Adrien ne fut que distrait et rêveur pendant les heures d'étude, tant qu'il ne fit que travailler avec précipitation, afin d'être libre plus tôt de rejoindre Victor, Mme Duvivier ne se montra pas trop sévère et ne s'en inquiéta pas beaucoup; mais Adrien parut chaque jour un peu moins attentif à ses recommandations, un peu moins désireux de lui plaire, un peu moins repentant de ses fautes.

L'exemple de Victor produisait son effet. Cécile trouvait aussi son frère moins bon, moins affectueux pour elle, et, quand elle l'engageait à travailler, à être docile aux leçons de leur mère, il lui répondait brusquement qu'elle ait à s'occuper de ses propres affaires. Cécile recevait de semblables réponses avec beaucoup de peine; mais elle ne s'en plaignait pas; elle n'eût pas voulu faire gronder ou punir Adrien; elle prenait, au contraire, sa défense, en toutes rencontres, avec plus d'ardeur que jamais, et elle mettait tous ses soins à cacher ce qu'il pouvait avoir fait de mal.

Mais une bonne mère, uniquement occupée de ses enfants, devine ce qu'elle n'entend pas et lit au fond de leurs cœurs. Mme Duvivier retint, un jour, Adrien à l'heure où Victor l'attendait.

—Tu n'iras pas aujourd'hui chez Mme Henrion, lui dit-elle, tu n'as pas bien travaillé, tu ne dois pas t'amuser.

Il y avait si longtemps qu'Adrien n'avait été puni, qu'il en resta tout interdit.

— Il y a déjà quelques semaines que tu ne t'appliques pas comme autrefois, reprit Mme Duvivier; j'ai eu de la patience et je me suis contentée de t'engager à mieux faire; tu ne m'as pas écoutée, il faut que j'ai recours à un autre moyen. Chaque fois que tu auras été docile et studieux, je te permettrai d'aller jouer avec Victor; mais quand tu ne l'auras été qu'à demi, tu resteras ici.

— Victor n'étudie pas du tout, et sa maman le laisse jouer, dit Adrien.

— Mme Henrion fait comme elle l'entend; mais moi, mon enfant, je tiens à ce que tu ne deviennes pas désobéissant et paresseux comme Victor; et si je pensais qu'il te donnât de mauvais conseils, je ne te permettrais plus de le voir.

Adrien ne répondit pas, mais il alla pleurer dans un coin, au lieu de s'approcher de Cécile, qui l'appelait pour lui conter une jolie histoire qu'elle venait de lire.

Victor, ne voyant pas arriver son ami, descendit pour le chercher; il ne s'amusait pas si bien tout seul qu'il lui plaisait de le dire, il s'ennuyait même très-souvent, car c'est le travail qui donne du charme à la récréation. Il attendait donc chaque jour Adrien avec autant d'impatience qu'Adrien lui-même pouvait en éprouver.

— Pourquoi donc ne viens-tu pas? lui demanda-t-il après avoir souhaité le bonjour à Mme Duvivier.

— Parce que je ne suis pas contente de lui, répondit la maman. Si tu tiens à l'avoir pour compagnon de jeu, il faudra mon cher Victor, l'engager à bien travailler; car c'est lorsqu'il aura bien travaillé seulement que je lui permettrai d'aller te voir.

— Il travaillera demain, dit Victor.

— Eh bien! il jouera demain.

— Non, il va venir encore aujourd'hui, je le veux, moi.

— Et moi, Victor, je ne le veux pas.

— Laissez-le venir, madame Duvivier, je vous en prie.

— Voilà qui est plus poli, mon enfant; mais Adrien sait bien que quand j'ai dit une chose, il faut qu'elle se fasse. Je ne le punis presque jamais; quand je le punis, c'est qu'il l'a mérité, dix fois plutôt qu'une, et il faut qu'il subisse la peine de sa faute.

— Pardonnez-lui encore cette fois-ci; nous ne monterons pas, si vous voulez; nous jouerons là bien tranquillement tous deux.

— Retournez auprès de votre maman, Victor. Adrien ne sortira pas et ne s'amusera pas ici.

Victor sortit, tout rouge de dépit, et tira violemment la porte derrière lui. Il raconta à sa mère ce qui venait de se passer et murmura fort contre Mme Duvivier.

— Si j'avais une maman aussi méchante, je ne l'aimerais pas du tout, dit-il. Adrien pleurait, elle ne l'a pas seulement vu.

Victor se trompait. Mme Duvivier avait bien remarqué les larmes d'Adrien; quand elle était obligée de punir ses enfants, elle en souffrait autant qu'eux; mais elle le faisait pour leur bien.

Les jours suivants, Adrien obtint son heure de récréation; ses devoirs avaient été soignés et ses leçons bien sues; mais on eût dit qu'il gardait un peu de rancune à sa mère. Il était moins tendre, moins empressé pour elle et ne venait plus, comme autrefois, lui demander une caresse pour récompense. Victor lui avait dit que Mme Duvivier était méchante, qu'elle ne l'aimait pas, puisqu'elle le grondait et le punissait. Adrien ne le croyait point; mais à force de se l'entendre répéter, il y pensait.

— Si tu n'étais pas si nigaud, lui dit Victor quelque temps après, tu ferais comme moi, tu n'obéirais pas. C'est bien plus amusant d'être son maître que de faire toujours ce que sa maman veut. Quand la mienne me dit qu'il faut étudier, je lui dis que cela m'ennuie ; si elle insiste, je pleure, je crie, et, pour se débarrasser de mon tapage, elle m'envoie jouer dans la pièce voisine. Hélène fait tout de même quand on lui dit quelque chose qui lui déplaît ; elle dit qu'elle est trop grande pour qu'on la conduise par le bout du nez. Quand maman est de bonne humeur, elle rit de nos réponses ; quand elle n'est pas de bonne humeur, elle dit : — Ah ! les vilains enfants, mon Dieu ! et elle nous laisse tranquilles. Quand elle est tout à fait fâchée, elle nous menace de nous punir, le soir ou le lendemain, et cinq minutes après elle a tout oublié. Pourquoi donc ne ferais-tu pas comme nous ?

— Je n'oserais jamais, répondit Adrien.

— Tu vois bien que j'ai raison de dire que tu n'es qu'un poltron.

Adrien, blessé par cette injure, se défendit de la mériter ; elle lui resta sur le cœur, et il se promit de prouver à son ami qu'il était aussi courageux et aussi hardi que lui. Mais il avait depuis si longtemps contracté de bonnes habitudes, qu'il lui devenait difficile de manquer de respect à sa mère, et qu'au moment de répondre : — Non, je ne veux pas étudier, il rougissait et balbutiait : — Oui, maman, tout de suite.

Il n'avait pas encore suivi le conseil de Victor, quand celui-ci partit avec son oncle pour un voyage d'un mois. Adrien redevint, en son absence, aussi bon, aussi aimable, aussi docile qu'il l'avait été avant de faire sa connaissance. Mme Duvivier l'en félicita, lui fit plusieurs joyeuses surprises, et chercha à lui prouver qu'un enfant n'est jamais si heureux que quand il est sage. Elle le prémunit au-

tant qu'elle le put contre les exemples de Victor, lui fit remarquer combien ils lui avaient été nuisibles, et lui fit promettre de ne pas faire attention à sa conduite ni à ses discours.



VII.

Revenons aux neveux du colonel, que nous avons laissés pour nous occuper de Mme Henrion et de ses enfants. Auguste avait reçu avec surprise la lettre de son frère; il avait même éprouvé beaucoup d'humeur en la lisant, car il se figurait qu'en lui racontant combien il s'était amusé la veille, Charles voulait se moquer de lui; mais il reconnut qu'il se trompait, quand il en eut parcouru les dernières phrases.

— Il regrette de ne m'avoir pas eu pour compagnon, dit-il, et il m'engage beaucoup à ne pas me faire priver de la première sortie. Ah! ma foi, j'ai bien envie d'essayer; ce n'est pas déjà si gentil d'être toujours en retenue, et je me suis bien ennuyé hier. Je m'ennuie tous les jours depuis que

Charles est parti, depuis que je ne veux plus rien faire, et si je savais, je me remettrais à travailler. Puisqu'il peut gagner son jour de congé, je le pourrais bien aussi. Ah! oui, mais qu'est-ce que les autres diraient? Ils penseraient que je *cale*, et ils se moqueraient de moi. J'aime encore mieux m'ennuyer que de faire rire à mes dépens. Ils disent tous que c'est moi qui ai la meilleure tête de la pension; ils se figureraient que j'ai peur, et je ne veux pas de cela.

C'était un pitoyable raisonnement que tenait là le pauvre Auguste, et pourtant la même chose arrive non-seulement dans les colléges, mais dans le monde. Bien des gens qui auraient envie de se conduire sagement, de remplir exactement les devoirs de leur état ou même ceux de leur religion, en sont empêchés par cette pensée : — Que dirait-on de moi?

Auguste ne changea donc rien à sa manière d'agir, et il va sans dire que quand le jeudi tant désiré par Charles arriva, il n'amena pour son frère que honte et chagrin.

— Je t'avais pourtant bien prié de faire comme moi, lui dit Charles; j'aurais été si content, si tu avais pu venir avec nous. Mon oncle nous conduit à Versailles, Adrien, Cécile et moi. Il paraît que c'est superbe, Versailles.

— Tant mieux pour toi, répondit Auguste, Moi j'aime autant rester ici que d'aller à Versailles.

— Voyons, Auguste, sois gentil, promets-moi que tu tâcheras d'être libre d'aujourd'hui en quinze. Je serais si content de passer la journée avec toi, et puis tu verrais comme Cécile est bonne et comme Adrien est gai.

— Tu me rabâches toujours ces noms-là. Il me semble que tu pourrais bien me laisser tranquille. puisque je ne te demande rien.

— Promets-tu, oui ou non?

— Je ne promets rien du tout. Va te promener!

Le colonel n'était pas entré cette fois près d'Auguste, il s'était entretenu avec le directeur de la maison pendant que Charles était auprès de son frère. Au bout de quelques instants, il l'appela à haute voix et Auguste entendit la porte se refermer, sans que son oncle eût daigné venir le voir ou lui adresser la parole.

— Personne ne m'aime! dit-il en pleurant plus amèrement que la première fois, je suis bien malheureux!... Et Charles qui va aller à Versailles... A-t-il de la chance celui-là ? Mon oncle ne peut plus me souffrir; mais il aime bien Charles. Oh! oui, pour le conduire de tous côtés comme il le fait, il faut qu'il l'aime bien. Quand ils reviendront de Versailles, ils iront sans doute voir encore quelque chose de beau, comme l'autre soir. Et moi, je serai tout seul. Et demain donc, il aura des histoires à raconter aux autres, il leur dira ce qu'il aura vu, ce qu'il aura fait, tandis que moi... Oh! moi, ceux qui seront sortis aujourd'hui me regarderont d'un air de pitié, puis ils ne feront plus attention à moi, ou, s'ils y font attention, ce sera pour dire : Tiens! il ne sortira donc jamais, celui-là. Ah! ma fois, tant pis, les autres se moqueront de moi s'ils veulent, j'en serai quitte pour me moquer d'eux à mon tour; mais je suis las de rester enfermé dans cette maison-ci comme une huitre dans son écaille. C'est décidé je veux sortir dans quinze jours.

Auguste était un garçon résolu. Dès le lendemain, au lieu de commencer sa journée en quitant lentement son lit et en s'habillant plus lentement encore, il descendit à la classe un des premiers, prit ses livres et récita ses leçons sans une seule faute. A la récréation du déjeuner, ses amis, les paresseux, l'entourèrent.

— Dis donc, Auguste, qu'elle mouche t'a piqué ce matin? lui dirent-ils. C'est à n'en croire ni ses yeux ni ses oreilles.

— Croyez tout ce que vous voudrez, leur répondit-il, cela m'est bien égal. Je fais comme je l'entends, voilà tout.

— Tu ne veux donc plus être d'avec nous ?

— Eh bien ! non, je ne le veux plus.

— Tiens, cette idée ! Qui est-ce qui aurait pensé ça de toi ? A t'entendre, tu voulais faire damner les maîtres et fermer la pension.

— J'étais aussi sot que vous, voilà ce que ça prouve.

— Ah ! bon, il nous dit des sottises à présent, parce qu'il n'ose plus en faire. Ecoute, mon petit, notre oncle le colonel t'aura fait quelque grosse menace et la peur t'a pris.

— Dites donc, je parie que son oncle l'aura fouetté. Il avait les yeux rouges, hier, quand il est revenu du parloir.

Auguste les regarda d'un air superbe.

— Je savais bien que vous vous moqueriez de moi, leur dit-il, vous ne savez rien faire de mieux ; mais je me moque de vous aussi. Rira bien qui rira le dernier. Mon oncle ne m'a fouetté ni menacé ; mon oncle est venu hier, mais il n'a pas même voulu me voir et, comme je l'aime mieux que vous, comme je tiens à lui plaire plus qu'à vous, mon parti est pris, ne comptez plus sur moi.

La cloche sonnait la rentrée des classes. Auguste tourna les talons, sans attendre de réponse. La journée se passa fort bien ; mais à la récréation du soir, les plaisanteries de ses camarades se renouvelèrent.

— Ne vous gênez pas, leur dit Auguste, plus tôt vous aurez tout dit, plus tôt vous vous tairez.

Pendant deux ou trois jours encore, il les vit

rire, chuchoter autour de lui et, comme il était très-fort et très-adroit pour son âge, il eut bonne envie de leur imposer silence à coups de poing ; mais il pensa que ce serait un infaillible moyen de se faire mettre encore en retenue, et il s'efforça de prendre patience.

Il fit bien. Dès que ses anciens compagnons eurent perdu l'espoir de le ramener à eux, ils cessèrent de s'occuper de lui et tâchèrent de recruter deux petits mauvais sujets pour remplacer celui qui leur échappait.

Les professeurs, étonnés du changement survenu dans la conduite d'Auguste, l'encouragèrent de toutes leurs forces à continuer, et fermèrent les yeux sur les fautes que l'habitude lui fit commettre encore de temps en temps ; car il est impossible qu'on se corrige tout d'un coup et dès qu'on reconnaît de la bonne volonté chez un enfant, on est pour lui plein d'indulgence.

Charles ne savait rien de ce qui se passait à la pension d'Auguste ; mais il travaillait de son côté, car il avait encore eu plus de plaisir à sa seconde sortie qu'à la première, et son oncle lui avait promis de lui donner une montre, s'il persévérait pendant six mois. Une montre et douze jours de congé, c'était plus qu'il n'en fallait pour lui donner du courage. D'ailleurs, il commençait à prendre goût à l'étude, et ses progrès stimulaient son ardeur. Mais plus il devenait bon élève, plus il était triste de ce que son frère ne voulût pas faire comme lui ; il sentait bien mieux qu'il l'aimait que quand ils étaient tous deux paresseux et méchants.

Le jour de la sortie, son oncle le conduisit, comme à l'ordinaire à son ancienne pension. Charles avait le cœur gros, en pensant à la mine qu'allait encore faire le pauvre Auguste, quand il le vit accourir tout fier et tout joyeux, en s'écriant :

— Moi aussi, je sors...

La fête fut complète, et tout le monde se réjouit franchement, sans en excepter dame Victoire. Elle était si bonne, qu'en renvoyant Auguste, elle oublia qu'il avait failli la rendre aveugle.

— Monsieur avait grand'peur, dit-elle à Mme Duvivier, que ces deux pauvres enfants ne fussent incorrigibles ; car ils avaient été un peu gâtés ; mais, Dieu merci ! ils ne lui donneront plus d'inquiétude, à présent qu'ils savent ce qu'il faut faire pour le contenter.

Elle combla Auguste de caresses et de chatteries ; il en fut touché, et, avant de partir, il alla l'embrasser et lui dit :

— Je vous aime bien, dame Victoire, et je suis bien fâché d'avoir été méchant pour vous. Je ne le serai jamais plus ni pour vous ni pour personne.

— A la bonne heure ! mon chérubin, répondit Victoire. Tout le monde vous aimera et le bon Dieu vous récompensera.

Le premier pas était fait. Auguste et Charles continuèrent à marcher dans le bon chemin, et bientôt on les cita pour modèles dans leur pension respective. Une seule chose les contrariait, c'était de se voir si rarement. M. Varin leur promit que, l'année finie, il les réunirait, et cette promesse fut pour eux un nouveau motif d'application et de sagesse.

Mme Duvivier, qu'ils voyaient chaque fois qu'ils allaient chez leur oncle, leur témoignait beaucoup d'affection ; ils étaient orphelins, c'était une raison suffisante pour qu'elle les aimât ; elle les engageait à bien faire avec de si douces paroles, qu'ils en étaient tout émus, et elle leur apprenait à être aimables et polis, si bien qu'au bout de quelques mois, il eût été impossible de reconnaître dans les

deux frères les mauvais petits garnements que le colonel avait été chercher en Normandie.

Adrien les aimait, et cependant il leur préférait Victor, parce qu'il était plus enfant et sans doute aussi parce qu'il le voyait tous les jours. Pendant l'absence de celui-ci, Auguste et Charles eurent toute son affection, et l'étude n'en marcha que mieux. Mais Victor revint, et les neveux du colonel furent relégués au second rang.

Mme Duvivier avait beaucoup engagé son amie à mettre à profit les vacances de ce terrible enfant et de changer entièrement de manière d'être à son égard, dès qu'il serait de retour.

— Il grandit, lui avait-t-elle dit, et il est temps qu'il apprenne à te respecter, comme il le doit. Quoique tu puisses en penser, il n'est pas bon qu'un enfant reste oisif et s'habitue à voir tout plier devant sa volonté. Voici un mois que Victor ne t'a vue; ne laisse pas échapper cette occasion de rompre avec ta faiblesse passée, c'est ton devoir, ma bonne Régine, garde-toi d'y manquer. Tu te trompes en te figurant que tes enfants t'aimeront moins, si tu deviens un peu plus ferme; il n'y a pas de véritable affection sans respect. Tu le reconnaîtras plus tard si tu n'a pas le courage de faire ce que je te conseille: tes enfants, devenus grands, se moqueront de tes avis, l'amour du plaisir les entraînera, tu les verras courir à leur perte sans pouvoir les arrêter, et, quand ils auront compromis leur avenir et peut-être leur honneur, sais-tu qu'ils en accuseront? Ce sera toi, Régine; ils te rendront responsable de toutes leurs fautes, de tous leurs malheurs, et ils n'auront pas tort.

— Nous avons d'ici là bien des années, ma bonne Élise, et tu me permettras de ne pas me laisser trop effrayer par tes sinistres prévisions. Je veux bien avouer avec toi que Victor est un enfant gâté, je te l'ai dit le jour même de mon arrivée; mais je ne puis m'inquiéter de ce qu'il fera plus tard. Il

est assez intelligent pour changer complétement de conduite quand il saura mieux apprécier toutes choses. Cependant, pour te faire plaisir, je veux bien essayer d'un peu de sévérité.

— Je n'en exige pas trop ; les enfants d'un caractère violent comme Victor et comme Adrien se laissent conduire par la douceur plutôt que par la force ; mais il faut allier à cette douceur une certaine fermeté. Il faut surtout ne jamais rien promettre en vain, ni récompenses ni punitions.

— Mais c'est tout simplement un esclavage que tu veux m'imposer ?

— Je sais bien qu'il t'en coûtera, ma bonne Régine ; mais, pour le bonheur de ses enfants, une mère n'est-elle pas capable de tous les sacrifices ?

— Sans doute, et je n'ai reculé devant aucun de ceux que, dans l'intérêt des miens, ma nouvelle position de fortune m'a conseillé de faire.

— Je sais que tu les aimes tendrement et généreusement. Est-ce que je ne te connais pas, Régine ? C'est la grande bonté de ton cœur qui t'attire tous les sermons que je te fais. Tu ne m'en sais pas mauvais gré, j'espère ?

— Je t'en remercie comme d'une preuve de la plus sincère amitié.

— Ainsi, c'est convenu : quand Victor reviendra...

— Je l'attends demain. Cher enfant ! que je serai heureuse de le revoir ! Il est insupportable, c'est vrai ; mais tu ne saurais croire combien je me suis ennuyée depuis qu'il est parti. Si mes enfants étaient bons et dociles, s'ils étaient ce que tu veux qu'ils deviennent, je les aimerais trop, je passerais ma vie à genoux devant eux.

— Tu es folle, ma pauvre Régine ; dès que tu auras déclaré la guerre à leurs défauts, tu ne les trouveras jamais assez parfaits.

— Trouves-tu qu'il manque quelque chose à ta Cécile ?

— Tu la vois avec des yeux bien indulgents, si c'est sérieusement que tu m'adresses cette question.

— Le plus sérieusement du monde, je t'assure. Cécile n'est-elle pas douce, docile, aimante, studieuse, et beaucoup plus raisonnable qu'on ne l'est ordinairement à son âge.

— Je ne me plains pas d'elle sous ce rapport ; mais elle est timide à l'excès, ce qui la rend gauche et peu aimable avec les personnes qu'elle ne connaît pas intimement ; elle n'a pas la vivacité, la gaîté qu'on aime à rencontrer chez les enfants, disons le mot, elle est un peu maussade.

— Non, mais son caractère est sérieux et porté à la tristesse. Ne serait-ce pas, chère amie, le résultat de ce que j'appelle ta sévérité ?

— Ma sévérité s'est plus souvent exercée envers Adrien qu'envers Cécile et je crois qu'il serait difficile de voir gaîté plus étourdissante que celle d'Adrien. J'ajouterai qu'Hélène ne me paraît pas beaucoup plus rieuse que Cécile.

— Cela tient à ce que mademoiselle craint d'être prise pour une enfant.

— Fais-lui donc comprendre qu'elle ne doit avoir, puisqu'il en est ainsi, ni la paresse ni l'indocilité d'une enfant ; qu'elle doit se laisser, en toutes choses, guider par ta raison, que l'expérience a mûrie et qui, pour cette raison, doit avoir le pas sur la sienne. Hélène a de l'esprit et, si tu veux être un peu adroite avec elle, tu en feras tout ce que tu voudras.

— Si je veux être adroite, c'est facile à dire.

— Permets-tu que je lui parle ici, devant toi ?

— Je t'en prie, je suis curieuse de savoir ce que tu lui diras.

Mme Henrion appela Hélène, qui était occupée

dans la pièce voisine à se faire des bagues en perles d'or.

— Pourquoi m'appelles-tu? demanda-t-elle à sa mère, de l'air de quelqu'un qu'on arrache à d'importants travaux.

— Parce que j'ai demandé à vous embrasser, chère Hélène, répondit Mme Duvivier. Mais vous étudiiez sans doute, je vous aurai dérangée.

Hélène sourit d'une charmante façon, et présenta son front à Mme Duvivier.

— Que fait ma bonne amie Cécile? demanda-t-elle.

— Ce que vous faisiez, mon enfant.

— Je n'étudiais pas, répondit Hélène.

— Il est assez juste que vous soyez en vacances pendant que Victor se promène.

— Je travaillais, reprit la petite fille; une demoiselle trouve toujours à s'occuper; ce n'est pas comme un garçon.

— Ce que les garçons savent le mieux faire, c'est de tout mettre en désordre. Je parle pour Adrien.

— On en peut dire au moins autant de mon frère; c'est un insupportable étourdi.

— Il est, en effet, d'une vivacité, d'une pétulance dont rien n'approche.

— Tu vois, maman, que madame est de mon avis.

— Mais, ma chère amie, c'est aussi le mien, dit Mme Henrion.

— Pourquoi donc l'excuses-tu toujours? Tu peux me rendre justice: ne t'ai-je pas dit souvent que tu avais tort de gâter ainsi cet enfant?

Mme Duvivier eût volontiers ri de cette réponse, surtout du ton dont Hélène la faisait; mais elle se pinça les lèvres et garda son sérieux.

— C'est précisément le reproche que je faisais à votre mère un instant avant votre arrivée. Savez-vous ce qu'elle m'a dit? Qu'elle n'avait pas le cou-

rage de gronder et de punir, comme il faudrait le faire sans cesse pour corriger Victor.

— Ma mère est d'une faiblesse.... répliqua Hélène en haussant légèrement les épaules, d'une faiblesse inouïe.

—Je ne cherche pas à le nier, répondit Mme Henrion.

— C'est un défaut que je t'engage à ne pas avouer devant Victor; il serait capable d'en abuser. Quant à Hélène, elle sait que ce défaut vient de trop de tendresse, de trop de bonté ; plus tu seras faible pour elle, plus elle se fera un devoir de se montrer raisonnable.

— Il est certain qu'elle est beaucoup moins étourdie que son frère, dit Régine. Si elle lui ressemblait, je serais fort embarrassée.

— Hélène comprend qu'une sœur aînée est une seconde mère, reprit Mme Duvivier.

Hélène se redressa toute fière et les yeux brillants de plaisir.

— Si tu l'avais priée de t'aider à bien élever Victor, js crois, ma bonne Régine, qu'elle l'aurait pu mieux que personne.

— Mais elle est si jeune! objecta Mme Henrion.

— Chez les âmes bien nées, la vertu n'attend pas le nombre des années, dit sentencieusement Mme Duvivier.

— Il est vrai, et je ne sais comment je n'ai pas encore eu la pensée de confier Victor à sa sœur.

— N'est-il donc plus temps ? demanda Hélène.

— Il est encore temps, mais la tâche sera moins facile que si elle avait été entreprise plus tôt, répondit Mme Duvivier.

— Soit ! nous en viendrons à bout. Je ne serai pas faible comme toi, je t'en préviens, dit Hélène à sa mère.

— Ce n'est qu'avec beaucoup de force et de persévérance que vous pouvez réussir, chère Hélène; mais il y faudra joindre beaucoup de douceur et

beaucoup de finesse. Si vous annonciez hautement la prétention de conduire Victor, non-seulement il ne vous obéirait pas, mais il se moquerait de vous, et il cesserait peut-être de vous aimer. Il faut que vous secondiez votre mère sans qu'il s'en doute, c'est-à-dire que vous commenciez seulement à prendre de l'influence sur lui par de bons conseils et de bons exemples. Ainsi, il est indocile, engagez-le à obéir et obéissez vous-même avec empressement et avec exactitude; il est paresseux, faites-le étudier et étudiez vous-même avec la plus grande ardeur. Sachez lui inspirer le désir de s'instruire, rendez-lui l'étude moins pénible en lui expliquant ce qu'il ne comprend pas, et en lui promettant de jouer avec lui quand il aura bien travaillé.

— Il y a longtemps que je ne joue plus, interrompit Hélène avec hauteur.

— Et moi aussi, ma chère amie, il y a bien longtemps, reprit Mme Duvivier ; pourtant je redeviens enfant avec Adrien, quand il l'a mérité, et je ne suis pas la seule mère qui se fasse un devoir d'oublier, par instants, son âge et ses chagrins. Les petites filles qui veulent qu'on les prenne pour des personnages se croiraient déshonorées si on les voyait jouer ; mais les personnes vraiment raisonnables prennent volontiers part aux amusements des enfants.

— C'est si vrai, dit Régine, qu'à Saint-Denis les récréations nous auraient paru maussades, si ces dames ne s'étaient pas mêlées à nos jeux. Pourtant, s'il t'en coûte trop d'amuser Victor, nous t'en dispenserons, ma bonne amie.

— Non, répondit Hélène, qui ne voulait pas qu'on la prît pour une de ces petites filles dont Mme Duvivier venait de parler. Quand Victor aura été sage, nous ferons ensemble une partie.

— A merveille, il n'y aura pas de meilleure ré-

compense pour ce terrible enfant. Je puis donc compter sur toi, Hélène ?

— Surtout si tu veux commencer tout de suite; nous n'avons déjà que trop tardé.

— Me tiendrez-vous au courant de vos succès, chère Hélène ? demanda Mme Duvivier.

— Avec grand plaisir, Madame. Sans vous, maman aurait peut-être encore été longtemps avant de savoir combien je puis lui être utile.

— Maintenant, elle vous apprécie, mon enfant, soyez-en sûre. Adieu donc, Hélène, du courage !



VIII.

Les vacances que Victor venait de prendre ne lui avaient pas donné le goût de l'étude et ne l'avaient nullement disposé à devenir plus raisonnable. Son oncle, avec lequel il avait voyagé, adorait les enfants ; et, comme il n'en avait pas, c'était sur ceux de son frère, et particulièrement sur Victor, qu'il avait reporté toute l'aveugle tendresse qu'il aurait eue pour les siens. Pendant un mois, il l'avait promené de tous les côtés, se faisant une fête de deviner ses moindres caprices, pour les satisfaire avant même que l'enfant les eût fait connaître, et Dieu sait si Victor avait des caprices. Tout ce qu'il voyait lui plaisait, et l'oncle, qui était très-riche, entassait chaque jour dans sa voiture quantité de jouets et de friandises dont son neveu ne se souciait plus le lendemain.

— Est-tu content de revenir auprès de moi ? lui

demanda sa mère, après l'avoir comblé de caresses.

— Oui, répondit Victor; mais j'aurais bien aimé aussi rester avec mon oncle; je m'amusais bien mieux qu'ici. Mais il m'a promis de venir encore me chercher bientôt. Puis, il a dit qu'il te demanderait de me laisser allez chez lui un jour chaque semaine.

— Ce serait trop souvent, répondit Mme Henrion, qui craignait déjà de voir son beau-frère lui enlever l'affection de Victor.

— Non, ce n'est pas trop souvent, s'écria le petit garçon en frappant du pied; j'irai, parce que... parce que je veux y aller.

— Ecoute, Victor, dit Hélène, se souvenant des recommandations de Mme Duvivier, je suis bien sûre que, quand tu auras été sage, maman te permettra volontiers d'aller chez mon oncle.

— Oui, répondit Mme Henrion, un peu confuse de n'avoir pas pensé aussitôt que sa fille à proposer cette sortie comme une récompense. Hélène a raison : quand tu auras été obéissant et studieux toute la semaine, Nanette te conduira le dimanche à Bercy. Mais, si tu étais indocile et paresseux, tu n'irais pas. Tu as eu de bonnes vacances, tu dois être content; maintenant il va falloir travailler à t'instruire; car tu deviens grand et tu serais bien honteux de ton ignorance, si tu te trouvais avec des enfants de ton âge, beaucoup plus avancés que toi.

— Mais non, dit Victor, je ne suis pas honteux du tout avec Adrien, et pourtant il est plus savant que moi.

— Adrien sait que jusqu'à présent je ne t'ai pas fait étudier; mais il est temps que tu commences.

— Tiens ! Hélène est plus grande que moi, et elle n'étudie pas non plus.

— Je commencerai demain; répondit Hélène; nous commencerons ensemble. Quand tu sauras tes leçons, je te les ferai réciter et, si tu n'a pas fait trop de fautes, je jouerai avec toi à tout ce que tu voudras.

— Ah! si c'est comme ça, je veux bien. Ce n'est pas pour rire ?

— Non, mon ami, dit Mme Henrion, Hélène t'aime beaucoup, et, si tu étudies avec elle, elle jouera avec toi. Tu vois que tu auras un grand avantage à bien faire : tu t'amuseras à la maison tantôt avec Hélène, tantôt avec Adrien, et tous les dimanches tu iras chez ton oncle.

— Il faut bien que j'y aille pour apprendre à monter à cheval; il m'a acheté un cheval, un cheval vivant, pas plus haut que cela, mais si joli, si joli.

— Comment, ton oncle a fait cette folie ?

— Il m'avait dit de ne pas t'en parler pour te faire une surprise quand je saurais me tenir dessus ; mais je n'y ai plus pensé. Ah bah ! il ne me grondera pas, mon oncle, il ne gronde jamais.

— C'est aujourd'hui jeudi ; si tu es sage demain et après-demain, tu iras dimanche voir ton cheval.

— Je donnerai celui-ci à Adrien. Je me moque bien d'un cheval de bois, à présent que j'en ai un qui galope.

— Si ce jouet fait plaisir à Adrien, donne-le-lui ; mais que ce ne soit pas parce que tu n'y tiens plus, dit Mme Henrion. Surtout ne lui parle pas trop de ton cheval vivant ; cela pourrait lui faire de la peine, car sa mère ne lui en achètera certainement pas.

— Ah ! non, Adrien est pauvre ; mais, moi, je suis riche.

— Tu te trompes, mon ami, nous sommes pauvres aussi.

— C'est mon oncle qui a dit que je serais riche, quand il a acheté le cheval.

— Après tout, qu'importe qu'on soit riche ou pauvre ?

— Moi, j'aime mieux être riche ; on a de beaux habits, des chevaux, des voitures, et l'on n'a pas besoin de travailler !

— Dis donc aussi, mon enfant, que, quand on est riche, on a le bonheur de pouvoir donner aux pauvres.

— Comme je vais donner mon cheval à Adrien. Tiens, justement, le voilà qui monte. Adrien, s'écria-t-il, en s'élançant à sa rencontre, tu ne sais pas, j'ai un cheval !

— Mais si, je le sais bien, dit Adrien.

— Ce n'est pas de celui-là que je parle, fit dédaigneusement Victor.

— Duquel donc ?

— D'un cheval qui marche, qui court, qui mange du foin et de l'avoine, d'un vrai cheval, enfin.

— Où est-il donc ?

— Il est peut-être là, dans le salon. Puisque je te dis que c'est un vrai cheval, il lui fallait bien une écurie ; mon oncle l'a emmené avec le sien. J'irai dimanche apprendre à le monter ; et, quand je saurai, je te ferai voir comme j'aurai bonne mine sur mon joli poney. Il coûte 600 fr. ; c'est beaucoup d'argent, va, 600 fr.

— Je sais bien ! fit Adrien avec un soupir.

— Si tu demandais à ta maman de t'en acheter un ?

— Oh ! je ne le lui demanderai pas. J'aurai un cheval quand je serai officier, comme papa et comme mon bon ami le colonel.

— Tu as le temps d'attendre. Tiens, si tu veux celui-là pour t'aider à prendre patience, tu peux

l'emporter, je te le donne. Je serais honteux de m'en servir à présent. D'ailleurs, maman dit qu'il faut que les riches donnent aux pauvres.

— Merci, dit Adrien en rougissant, je n'en ai pas besoin. Adieu ! je vais me dépêcher d'étudier, afin d'être plus tôt officier.

Adrien avait beaucoup d'amour-propre, mais pas de rancune, et le lendemain il retourna de bonne grâce chez Victor, sans vouloir toutefois accepter le cheval de bois. Il apprit avec joie que son ami allait être obligé de travailler, sous peine de se passer, comme lui, de récréation. Tout ce qui est nouveau plaît aux enfants. Victor étudia assez bien pendant les trois ou quatre premiers jours ; puis il commença de s'en lasser. Hélène, qui avait pris son rôle tout à fait au sérieux, l'encouragea, lui promit toutes sortes de récompenses, et, voyant qu'il n'écoutait rien, elle lui fit de vertes réprimandes, dont il rit de tout cœur.

Hélène n'était ni douce ni patiente ; elle s'emporta, rudoya son frère, et déclara qu'elle ne voulait plus s'occuper de lui. Soutenue par les conseils d'une mère comme Mme Duvivier, elle eût certainement réussi à prendre un certain empire sur Victor, qui n'était pas du tout méchant ; mais Régine ne se mit point en peine de continuer ce que son amie avait commencé, et, un jour que Victor riait de la colère de sa sœur, elle en rit avec lui.

La petite fille en fut étrangement mortifiée, et, pour punir sa mère de ce qu'elle regardait comme un affront, elle se dispensa de lui obéir. Victor, qui n'aurait sans doute pas suivi tout de suite les bons exemples d'Hélène, ne se fit pas prier pour imiter son indocilité, et Mme Henrion se trouva tout aussi peu écoutée qu'avant le départ de son fils.

Elle n'osa pas l'avouer à Mme Duvivier ; elle lui dit, au contraire, qu'elle était fort contente de ses enfants, et, ceux-ci, l'ayant entendue sans qu'elle

s'en doutât, en conclurent qu'il était inutile qu'ils se gênassent pour lui faire plaisir, et ils prirent plus que jamais leurs coudées franches.

Régine avait formellement promis à Victor qu'il n'irait voir son oncle ou plutôt voir son cheval que s'il s'était montré docile et studieux ; mais quand, le dimanche venu, elle lui dit qu'il ne sortirait point, il jeta de tels cris, fit un tel tapage, que, pour se débarrasser de lui, elle ordonna à Nanette de le conduire à Bercy. Il en fut de même la seconde fois qu'elle voulut user de cette punition, si bien que Victor ne se préoccupa plus de ses menaces.

Son camarade Adrien recevait la confidence de tout ce qui se passait, mais il lui avait expressément défendu d'en rien dire, et, chose rare chez les enfants, Adrien était discret.

— Tu vois bien, lui dit un jour Victor, qu'il n'y a rien de si aisé que de vivre à sa guise ; il suffit de faire peur à sa maman ou de l'ennuyer par ses cris, quand on est mis en pénitence. Tu devrais faire comme moi, plutôt que de passer ton temps à étudier et à griffonner du papier, ce qui m'ennuie à mourir. Mme Duvivier gronderait pour commencer, puis elle s'y habituerait comme maman, et elle ne dirait plus rien. Voilà que nous devenons grands, et si nous ne nous amusons pas à présent, nous ne nous amuserons jamais, puisqu'on doit bientôt t'envoyer au lycée.

— Oh ! non, je ne veux pas. Si je n'étais pas sage, je ne sortirais pas jeudi avec Auguste et avec Charles, M. Varin me gronderait, maman serait mécontente, et je suis sûr que Cécile pleurerait.

— Justement si Cécile pleurait, ta maman te pardonnerait.

— Je ne crois pas, dit Adrien, pensif.

— Essaie toujours.

— Et si je reste tout seul pendant que les autres s'amuseront ?

— Je serai là, moi. Tu m'aimes bien autant qu'Auguste et Charles ?

— C'est égal, j'aime mieux contenter maman.

— Mais la mienne est très-contente. Elle le disait l'autre jour à Mme Duvivier ; tu peux lui demander si c'est vrai.

— Maman est plus difficile que Mme Henrion.

— Eh bien ! tu ne sais pas ce qu'il faut faire ? Il faut dire demain que tu as mal à la tête ; on t'enverra jouer avec moi, au lieu d'étudier ; après demain la même chose, et ainsi de suite jusqu'à ce que ta maman soit habituée à ce que tu ne travailles plus.

— Maman me croirait malade pour tout de bon ; ce serait bien mal de lui causer de l'inquiétude. Et puis, c'est un mensonge que tu me conseilles.

— Bah ! tu en diras bien d'autres.

— Non, tout cela n'est pas beau, je ne veux pas le faire.

— Tu n'es qu'un sot, mon pauvre Adrien. On ne fera jamais rien de toi.

Adrien avait fait preuve de courage et de bonne volonté en résistant ainsi à Victor ; il rentra chez lui bien content et se mit de grand cœur au travail ; mais, malgré lui, ce que lui avait dit son camarade lui revint à l'esprit.

— C'est par amitié pour moi, pensa-t-il, qu'il m'a parlé comme cela ; je ne dois pas lui en vouloir.

Adrien se trompait : la véritable amitié ne donne jamais que de bons conseils. Victor revint à la charge ; il parla si souvent du plaisir qu'il trouvait à ne rien faire, de la satisfaction avec laquelle il imposait ses volontés à sa mère, il railla tant ce pauvre Adrien, qui n'avait pas plus de résolution qu'un enfant au berceau, qu'un jour où celui-ci ne

5,



se sentait pas en veine de travailler — il y a des jours comme cela — il se plaignit d'un grand mal de tête.

Il n'eut pas plus tôt lâché le mot, qu'il s'en repentit, en voyant l'air inquiet de sa mère ; mais une mauvaise honte l'empêcha de revenir sur ce qu'il avait dit.

— Range tes livres, mon enfant, s'empressa de dire Mme Duvivier, et monte un peu près de Victor ; si ton mal augmente, tu reviendras et je te coucherai.

Elle l'embrassa, mit la main sur son front et le regarda à plusieurs reprises

— Vois donc, Cécile, dit-elle, comme il est rouge ! Je crois qu'il a la fièvre.

Adrien n'avait sur les joues d'autre rougeur que celle qu'y avait amenée son mensonge ; il rassura sa mère par quelques paroles et se hâta de sortir.

— Te voilà déjà, mon petit Adrien ? lui dit Mme Henrion ; aurais-tu congé, ce matin ?

— Non, Madame, j'ai mal à la tête, et maman m'envoie jouer.

— Elle a bien raison. Allons, Victor, puisque Adrien est malade, tiens-lui compagnie.

Victor emmena son ami, et quand ils furent sortis, il éclata de rire. Adrien, tout honteux d'abord, ne tarda pas à l'imiter.

— Ce n'est pas plus difficile que cela, mon cher, dit Victor. J'espère que tu ne te feras pas tirer l'oreille pour recommencer,

Deux heures après, Mme Duvivier vint savoir comment Adrien se trouvait.

— Je n'ai presque plus mal, répondit-il. Veux-tu que j'aille faire mes devoirs ?

— Non, je ne veux pas que tu t'appliques ; ce vilain mal de tête pourrait te revenir. S'il est tout à fait passé demain, à la bonne heure.

Le lendemain, Adrien avait encore mal, le surlendemain aussi. Cela dura huit jours, pendant lesquels, Victor aidant, le petit menteur prit le goût de l'oisiveté et oublia ses scrupules. Mme Duvivier, prompe à s'alarmer, comme toutes les mères, se rassura toutefois en voyant qu'Adrien ne perdait ni l'appétit ni le sommeil, et un demi-sourire échangé un soir entre les deux camarades lui découvrit toute la vérité.

Quand Cécile se mit à l'étude le lendemain, Mme Duvivier demanda doucement à Adrien s'il souffrait encore.

— Encore un peu, maman, répondit-il d'un ton dolent.

— Voyons, dis-moi bien où tu as mal et ce que tu éprouves.

— C'est là, tiens, dit-il en portant la main de sa mère à son front, c'est là, au-dessus de l'œil gauche. On dirait qu'on me pique avec une épingle.

— Oh! mais voilà qui est sérieux; il ne faut pas rester plus longtemps ainsi. Tu vas te recoucher, et je te mettrai dix sangsues derrière chaque oreille.

Adrien avait horreur des sangsues, il ne pouvait les voir sans pâlir.

— Des sangsues! s'écria-t-il, oh! non, je ne veux pas.

— Puisque je te dis qu'il le faut, insista sa mère. Il n'est pas ordinaire qu'on ait mal à la tête huit jours de suite ; ce n'est plus une indisposition, c'est une maladie, et le docteur que j'ai vu hier a formellement prescrit les sangsues.

— Mais, maman, cela va se passer, j'en suis sûr.

— Cela se passe tous les jours pour revenir le lendemain.

— Et bien! attends encore, et si demain j'ai aussi mal...

— Non, non, c'est aujourd'hui, c'est tout de suite; demain ou même ce soir il serait peut-être trop tard, dit Mme Duvivier, en se mettant en devoir de déshabiller Adrien.

— Maman, je t'en prie, s'écria-t-il, point de sangsues, je ne suis pas malade. Je t'assure que je ne suis pas malade.

— Il ne faut pas que la peur te fasse mentir, mon enfant.

— Je ne mens pas, petite mère, oh! non, je ne mens pas. C'est hier, avant-hier, ce matin que je mentais; je n'ai pas mal à la tête, je n'y ai pas eu mal du tout.

Mme Duvivier le savait: les enfants ne trompent pas leurs parents aussi souvent qu'ils se l'imaginent. Elle réprimanda son fils comme il le méritait, lui fit honte de sa paresse, de son mensonge, et lui reprocha d'avoir vu sa mère et sa sœur tristes et inquiètes sans s'être empressé de leur dire la vérité.

— Combien de temps aurais-tu continué de mentir, lui dit-elle, si la menace des sangsues ne t'avait effrayé? Ce n'est pas le repentir, c'est la peur qui t'a arraché l'aveu que tu viens de me faire; tu mérites donc une punition, j'y songerai.

— Pardonne-moi pour cette fois, maman, je ne mentirai plus.

— Ecoute: je voulais dire que tu ne sortirais pas jeudi prochain; puisque tu me promets de ne plus mentir, je ne te retrancherai pas cette sortie, pourvu toutefois que d'ici-là tu répares ta faute. Mais comme il faut que tu sois puni, tu n'iras pas, de toute la semaine, jouer avec Victor.

Adrien se trouva très-heureux d'en être quitte pour si peu de chose, il travailla de son mieux jusqu'au jeudi et il en jouit comme d'habitude. Mais, ce congé passé, il se relâcha, en se disant

qu'il serait temps d'être sage quand l'autre arriverait. Il ne remplissait plus son devoir pour obéir au bon Dieu et pour plaire à sa mère, mais seulement pour échapper à une punition qu'il redoutait; il était en bon chemin pour devenir bientôt aussi indocile que Victor.

Mme Duvivier lisait dans son cœur et elle comprenait que ce méchant petit voisin finirait par gâter son cher Adrien, qu'elle avait élevé avec tant de sollicitude et de sagesse. Elle n'osait, par considération pour Régine, sa meilleure amie, renvoyer Victor, comme elle aurait renvoyé tout autre enfant aussi dangereux que lui, et elle était fort embarrassée de ce qu'elle devait faire. Elle n'avait jusque-là usé envers Adrien que d'une extrême douceur, elle résolut d'employer la sévérité, et, après l'avoir souvent averti de ce qui lui arriverait, elle le priva du jeudi du colonel.

M. Varin, accompagné de ses neveux, vint le chercher. Mme Duvivier ne dit pas tout ce qu'elle avait à lui reprocher; mais elle déclara qu'il ne sortirait point. Adrien pleura beaucoup, Auguste et Charles s'en allèrent un peu tristes ; mais Victor se réjouit. Les enfants paresseux et insoumis sont très-contents d'avoir des amis qui leur ressemblent, et Victor se disait, en se frottant joyeusement les mains :

— On ne pourra donc plus me dire : Vois comme Adrien est sage.

— Je ne veux plus t'écouter, lui dit Adrien, le vendredi : toutes les fois que je t'ai écouté, il m'est arrivé du chagrin.

— Bah ! ce n'est rien de ça, nigaud, dit Victor. Il faut continuer, au contraire, et tu verras que bientôt on ne te punira plus.

Il appuya cette promesse de si bonnes raisons, aux yeux d'Adrien, bien entendu, que celui-ci se laissa gagner encore. Il bouda, fit le paresseux et

l'entêté pendant toute la quinzaine; il ne résistait pas en face sa mère, il ne répondait pas malhonnêtement comme Victor, mais il ne faisait que sa volonté. Mme Duvivier était désolée. Elle écrivit au colonel de ne pas prendre la peine de venir chercher Adrien. Cécile resta aussi; elle ne pouvait aller seule avec les neveux de M. Varin, et il fallait que Mme Duvivier gardât son fils.

Adrien eut un remords quand il vit que sa mère et sa sœur allaient être privées par sa faute du seul plaisir qu'elles prissent, mais Victor lui dit :

— Tu devrais t'en réjouir au contraire : puisque Cécile et ta maman sont en pénitence comme toi, on ne t'y mettra pas souvent.

Cécile regrettait assurément sa promenade, mais elle ne se plaignit pas, elle était plus peinée encore du chagrin qu'éprouvait sa mère que de cette privation. Elle profita de l'absence de Mme Duvivier pour gronder doucement son frère, ou plutôt pour le supplier, en le comblant de caresses, de redevenir sage et bon comme il l'avait été si longtemps. Adrien lui répondit qu'il n'avait pas besoin de ses leçons et qu'elle eût à s'occuper de ce qui la regardait. On voit que les exemples et les conseils de son ami Victor portaient leur fruit.

Pendant la quinzaine suivante, Adrien ne fut pas plus studieux; par conséquent point de congé. Le colonel voulut le réprimander lui-même, Adrien l'avait toujours si bien écouté; mais le colonel échoua comme Mme Duvivier et Cécile. Décidément Adrien avait renoncé à toute sortie, il ne s'en souciait pas plus que ne s'en étaient jadis souciés les deux neveux de M. Varin.

Il n'était pas juste cependant que la bonne petite Cécile fût privée de tout plaisir, et comme elle ne voulait pas quitter sa mère, Mme Duvivier dit à Adrien que s'il ne travaillait pas de manière à

mériter de sortir bientôt, il resterait seul à la maison.

— Qu'est-ce que cela te fait? lui dit Victor. J'irai te tenir compagnie, et, pour punir ta maman, nous mettrons tout sans dessus dessous.

Adrien ne s'effraya donc pas plus de cette menace que des autres. Mme Duvivier ne doutait pas que Victor ne fût pour beaucoup dans le changement de conduite de son fils; cependant elle trouvait que son petit voisin devenait raisonnable; il s'efforçait de paraître plus doux qu'autrefois; il avait même dit un jour à Adrien de travailler, et Mme Henrion assurait qu'il était depuis quelque temps très-docile et très-studieux. Mme Duvivier résolut d'attendre encore un peu avant de prendre un parti. Le jeudi de la sortie étant arrivé, elle partit avec Cécile; mais elle laissa Adrien sous la garde de sa femme de ménage, avec recommandation expresse de ne laisser entrer personne auprès de lui.

Adrien fut grandement désappointé, il avait compté sur la société de Victor, et voilà qu'elle lui manquait. En se trouvant seul, il pleura, puis il réfléchit et reconnut que sa mère avait bien raison de le punir. Il compara les ennuis que lui causait son indocilité au plaisir qu'il éprouvait, quand il ne recevait de tout le monde que des caresses et des compliments. Il se promit de ne plus se laisser conduire par Victor, et il souhaita que le soir fût déjà venu pour demander pardon à sa maman et lui dire qu'il était bien décidé à se corriger.

Il essuya ses yeux, prit un cahier et se mit à écrire.

— Voilà mon petit prisonnier bien tranquille, pensa la femme de ménage, je pourrais bien sortir un instant pour aller préparer la soupe à mon

mari. M. Adrien ne s'en apercevrait seulement pas, il me croirait occupée dans la cuisine.

Elle vint encore une fois s'assurer de ce qu'il faisait, puis elle sortit sans fermer la porte à la clef. Victor, qui était aux aguets depuis le matin, ne l'eut pas plus tôt aperçue dans la rue qu'il descendit.

— C'est moi, Adrien, dit-il en frappant, ouvre vite, ta bonne vient de sortir, elle ne me verra pas.

— Non, dit Adrien, elle est là, et maman lui a défendu de laisser entrer personne.

— Puisque je t'assure que je viens de la voir traverser le jardin. Ouvre donc.

Adrien ouvrit. Ce fut une faute, puisqu'il savait que sa mère ne voulait pas que Victor vînt le voir. Mais ses bonnes résolutions n'étaient pas encore bien affermies, puis il pensait que son ami ne resterait qu'un instant.

— Ecoute, lui dit Victor, je viens te proposer une chose superbe. Maman est partie ce matin pour Versailles, où elle a une amie malade ; elle ne reviendra qu'à dix heures du soir, et c'est Nannette qui nous garde. Si tu veux, pendant que tu es tout seul, nous nous en irons tous deux ; nous irons à Bercy, chez mon oncle. Il nous recevra bien, tu verras ; il est si bon, mon oncle, et il m'aime tant. Hein ! veux-tu ?

— Oh ! non, je ne veux pas. Qu'est-ce que dirait maman ?

— Ta maman n'en saura rien ; nous reviendrons de bonne heure.

— Mais Marguerite le lui dira.

— Elle n'osera pas. Mme Duvivier la gronderait, puisqu'elle lui avait défendu de te quitter. Allons ! décide-toi vite, ou j'irai tout seul.

— Mais nous ne savons pas où est Bercy. Si nous nous perdions ?

— J'y ai été assez souvent pour ne pas me perdre. D'ailleurs, nous prendrons l'omnibus. J'ai de l'argent.

— Moi aussi, dit Adrien, j'ai de l'argent ; mais j'aime mieux rester.

— Eh bien ! je te souhaite beaucoup de plaisir, moi je vais voir mon cheval. Ah ! tu ne sais pas, mon oncle m'a acheté uue jolie petite selle garnie de velours rouge et des étriers en argent. Mon cheval est-il beau avec cela ! Tu ne veux pas, venir ?

— J'ai peur que maman ne soit fâchée, quand elle le saura.

— Mais puisque je te dis qu'elle ne s'en doutera seulement.

— C'est que je suis décidé à être plus sage à dater de demain.

— Qui est-ce qui t'en empêchera ? Aujourd'hui ce n'est pas demain.

— Me laisseras-tu monter sur ton cheval ?

— Quelle idée ? Puisque je t'emmène exprès pour cela.

— Et nous reviendrons de bonne heure ?

— As-tu donc la tête dure. Voilà dix fois que je te le dis. Après tout, je suis bien bon de te tourmenter ! Ne te gène pas pour moi ; si tu aimes mieux rester, je m'en irai bien tout seul. Dis seulement oui ou non, que je sache à quoi m'en tenir.

— Eh bien ! partons, dit Adrien.

Ils sortent, Adrien prend la clef dans sa poche, et les voilà partis. Victor dit à son oncle que, sa mère étant partie pour toute la journée, il avait

profité de son absence pour venir le voir et lui amener un de ses amis. L'oncle ne gronda point ; il eut la pensée d'envoyer dire à Nanette qu'elle ne prît nul souci de Victor, mais il réfléchit qu'un peu d'inquiétude l'engagerait à mieux veiller une autre fois sur les enfants de sa maîtresse.

M[me] Duvivier, ayant laissé Adrien chez elle n'était pas tranquille ; elle rentra vers midi, après avoir prié dame Victoire de lui ramener Cécile aussitôt après le dîner. Elle trouva Nanette et sa femme de ménage causant avec animation dans l'escalier.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle.

— Ce qu'il y a, madame ? Ah ! vraiment, je ne sais comment vous dire...

M[me] Duvivier n'en écouta pas davantage. Elle entra chez elle et parcourut l'appartement, en appelant Adrien. Elle était pâle et respirait à peine.

— Mon Dieu ! Madame, dit Nanette, qui l'avait suivie, ne vous effrayez pas, il n'est rien arrivé, j'en suis sûre, à M. Adrien ; il est avec Victor.

— Pourquoi donc ne le disiez-vous pas tout de suite ?

— C'est que ce polisson de Victor n'est pas à la maison.

— Où donc est-il ?

— Je n'en sais rien, Madame ; il ne m'a pas dit qu'il s'en allait ; mais je pense qu'il est à Bercy, chez son oncle ; car il fait tous les jours damner madame pour obtenir la permission d'y aller.

— Et vous pensez qu'Adrien est avec lui ? Vite, ma fille, courez me chercher une voiture, je vous en prie,

Nanette sortit et revint au bout de cinq minutes avec un cabriolet.

— C'est tout près de la barrière, dit-elle au cocher.

Mme Duvivier monta. La course dura un peu plus d'une demi-heure, la pauvre mère la trouva longue comme une journée ; elle se reprochait amèrement d'avoir laissé son fils à la garde d'une étrangère, elle tremblait qu'il ne lui fût arrivé malheur. Tous les accidents qui peuvent arriver à un enfant, courant au hasard dans les rues de Paris, se présentaient l'un après l'autre à son esprit : elle voyait Adrien écrasé, noyé, enlevé par des saltimbanques ou des mendiants et elle avait le cœur si serré, qu'elle ne pouvait pleurer.

Elle arriva enfin. En entrant chez M. Henrion, elle entendit la voix joyeuse d'Adrien, qui appelait en riant Victor. Elle se laissa tomber sur une chaise ; elle n'avait plus la force de marcher ni de parler. Quand elle revint à elle, Adrien était à ses genoux et couvrait ses mains de larmes. Elle l'embrassa en pleurant. Elle était si heureuse de le retrouver, qu'elle ne songeait plus à sa faute; mais, le premier moment passé, elle lui fit comprendre combien cette faute était grande.

— Je t'assure, maman, dit Adrien, que je ne pensais pas du tout à sortir pour te faire de la peine ; au contraire, j'étais bien fâché d'avoir été paresseux et désobéissant, et je me promettais d'être plus sage ; c'est Victor qui est entré pendant que la bonne n'était pas là, et qui m'a engagé à venir voir son beau cheval...

— Assez, dit Mme Duvivier, je parlerai à Régine aujourd'hui même.

— Maman est à Versailles, répliqua Victor.

— Eh bien ! je la verrai demain. Monsieur, demanda-t-elle à M. Henrion, voulez-vous que j'emmène votre neveu ?

— J'allais vous en prier, Madame, répondit

l'oncle de Victor. Tu sauras, ajouta-t-il en s'adressant à celui-ci, que je suis fort mécontent de toi, et que si tu ne devieus pas plus raisonnable, je ne t'aimerai plus.

— Oh ! c'est pour rire que tu dis cela, mon petit oncle, tu es si bon, dit Victor en lui sautant au cou. Moi, je t'aime encore.

— Va-t-en, mauvais sujet, répondit M. Henrion. Je ne pense pas à rire, entendez-vous, monsieur ?

En même temps, il faisait à Mme Duvivier un signe qui voulait dire : Cet enfant-là est charmant. Victor vit ce signe et ne se méprit point sur la signification qu'il y fallait attacher.

— Adieu ! mon oncle, dit-il. Tu auras bien soin de Coco et tu m'achèteras une belle bride, si tu veux que je t'embrasse dimanche en arrivant.

IX

Le lendemain, de bonne heure, Mme Duvivier monta chez son amie. Mme Henrion n'était pas encore levée.

— Je sais ce qui t'amène, dit-elle en tendant la main à sa voisine. Nannette m'a raconté cette escapade.

— Et qu'en penses-tu, Régine?

— Je pense, ma chère Elise, que ton Adrien, que j'avais pris pour un petit ange, ne vaut pas mieux que ce démon de Victor. Je crois qu'ils feront plus tard deux garçons résolus. N'est-ce pas aussi ton avis?

— Mon avis, ma bonne Régine, c'est qu'il est temps que nous les séparions.

— Tu crois donc que c'est Victor qui entraîne Adrien?

— Je crois du moins qu'ils ne s'excitent ni l'un ni l'autre à bien faire, et que chacun d'eux s'autorise de l'exemple de son camarade pour commettre sottise sur sottise. Je ne puis accuser Victor, puisque tu es contente de lui ; mais moi, ma chère, je suis bien mécontente d'Adrien.

— C'est que tu es trop exigeante. Moi, je suis philosophe, je me contente de peu.

— Ne plaisante pas, ma Régine, la chose est sérieuse. Je t'ai déjà dit plusieurs fois ce que je pensais de la manière dont tu élèves tes enfants, et chaque fois tu m'as répondu avec la même légèreté qu'aujourd'hui. Je ne devrais plus t'en parler ; mais personne ne te dira la vérité, si ce n'est moi, et je me reprocherais assurément plus tard de te l'avoir cachée. Une femme, restée veuve avec des enfants, a de grands devoirs à remplir ; elle doit chercher à se faire aimer, sans doute, mais il faut aussi qu'elle se fasse respecter et même un peu craindre. Si elle n'y réussit pas, elle se prépare des chagrins et des remords.

— Mon Dieu ! Elise, tu m'as déjà fait cette prédiction, dit Régine en étouffant un bâillement. J'en ai été fort effrayée, mais que puis-je faire pour conjurer ce triste avenir que tu m'annonces ? Toutes les mères n'ont pas autant de courage, autant de raison que toi ; j'ai cherché à suivre tes avis ; car bien que j'en aie un peu ri en ta présence, ils me paraissaient excellents. Mais décidément je n'ai pas ce qu'il faut pour remplir les devoirs que tu m'imposes ; malgré tous mes efforts, je n'ai pas obtenu le moindre succès. C'est plus que fâcheux, c'est décourageant.

— Si tu l'avais bien voulu, Régine, tu aurais réussi.

— Mais non, te dis-je. Ma cousine de Kerhoët a bien fait de m'appeler auprès d'elle et de me faire

son héritière; car je n'avais pas, je le reconnais humblement, la moindre vocation pour les nobles fonctions d'institutrice, que je me disposais à embrasser. Tu crois que je raille encore, mais je t'assure que non. Je n'ai pas assez de fermeté de caractère pour ne pas oublier mon rôle à chaque instant; dès que j'ai puni, je m'en repens et je me hâte de me rétracter; d'ailleurs, j'aime à voir rire et jouer autour de moi, tandis qu'entendre pleurer m'agace horriblement les nerfs.

— Pourtant tu sais bien qu'on n'élève pas un enfant et qu'on ne l'instruit pas sans qu'il pleure quelquefois.

— C'est pour cela que les miens sont ignorants et mal élevés. Trouve un remède à ce mal, ma bonne Elise, et je le suivrai.

— Je n'en connais qu'un.

— Indique-le moi, s'il est bon.

— Si tu avais à faire quelque ouvrage qui excédât tes forces, comment t'en tirerais-tu ?

— Je prendrais une aide.

— Eh bien! puisque tu ne peux élever tes enfants, fais-les élever par d'autres. Une mère a le droit de vouloir que ses enfants lui doivent tout, la vie de l'intelligence et celle du cœur, aussi bien que la vie matérielle; mais quand elle reconnaît que, soit pour une raison, soit pour une autre, ses forces ne répondent point à la tâche qu'elle s'est imposée, elle n'a plus le droit de la poursuivre, au risque de priver ceux qu'elle aime des avantages d'une bonne éducation.

— Ainsi, tu me conseilles de donner une institutrice à mes enfants?

— Non, Régine; une institutrice, dans ta maison, n'aurait pas plus de chance de succès que toi-même. Tu serais là pour lever les punitions qu'elle infligerait, pour dispenser du travail qu'elle

recommanderait, pour sécher les pleurs qu'elle ferait couler, et les choses iraient de mal en pis, sans compter que, malgré ton excellent cœur, ton charmant esprit et ton exquise délicatesse, tu rendrais cette pauvre institutrice fort malheureuse.

— Le remède que tu m'indiques ne vaut donc rien. Cherches-en un autre.

— Il est tout trouvé. Je connais un couvent où Hélène sera parfaitement soignée, sous tous les rapports, et une pension où Victor se corrigera certainement de son étourderie et de sa paresse.

— Tu veux que je m'en sépare, que je les mette en pension?

— C'est le seul parti que tu aies à prendre, si tu veux qu'ils deviennent capables de faire un jour ton bonheur.

— Comment peux-tu me proposer un pareil sacrifice?

— Il n'en est pas de si cruel qu'on ne puisse le faire avec joie lorsqu'il s'agit de l'avenir de ses enfants.

— Et si l'on en exigeait autant de toi?

— Je te donne ma parole, Régine, que, si une amie sincère me disait ce que je te dis, ma résolution serait aussitôt prise.

— Pourquoi donc n'éloignes-tu pas Adrien, dont tu ne peux plus rien obtenir, quoique tu emploies tour à tour la douceur et la sévérité?

— J'y pense depuis quelque temps, et, si mon digne ami, le colonel Varin, ne m'avait engagée à patienter encore, ce serait déjà une chose faite. J'aime mes enfants, Régine; mais je les aime plus pour eux que pour moi.

— Oui, mais en te séparant d'Adrien, tu garderais Cécile.

— Aussi je te laisse Denise. Elle est si jeune

encore, qu'il te sera facile de l'habituer à t'obéir et à te respecter, tandis que son frère et sa sœur restant là, elle fera comme son frère et sa sœur.

— Si j'essayais encore d'être un peu moins faible ?

— Soit ! essaie encore. Mais tu ne trouveras pas mauvais, n'est-ce pas, que je ne laisse plus Adrien venir chez toi et que nous n'allions plus à la même heure que vous, nous promener au jardin du Luxembourg, ou du moins que nous n'allions pas du même côté. Tant que Victor et Adrien pourront se concerter, nous ne ferons rien de bon ni de l'un ni de l'autre. Je viendrai te voir ici, tu descendras aussi, j'espère, et de cette manière nos enfants seront séparés sans que nous le soyons.

Mme Henrion s'était assise sur son lit, elle regardait son amie d'une si étrange façon, que Mme Duvivier reprit aussitôt :

— Mais qu'as-tu donc, Régine ? T'aurais-je blessée sans le savoir ?

— Ce que j'ai, chère Elise ? Rien ; seulement, je commence à comprendre que le conseil que vous me donnez est un peu intéressé. Vous voulez que je mette mes enfants en pension, afin qu'ils ne fréquentent plus les vôtres. Vous les regardez comme des brebis galeuses, qu'il faut rejeter loin du troupeau ; vous craignez qu'Hélène et Victor ne gâtent ces deux petits prodiges que vous appelez Cécile et Adrien. Eh ! mon Dieu, chère amie, que ne le disiez-vous tout de suite ? J'aime la franchise, et je vous aurais épargné la peine de revenir si souvent sur ce sujet. Enfin, mieux vaut tard que jamais ; je sais ce que vous voulez, et, soyez tranquille, vous serez satisfaite.

— Tu te fâches à tort, ma bonne Régine, reprit doucement Elise ; mes enfants ne valent pas mieux que les tiens ; ils ont, les uns et les autres, les dé-

fauts de leur âge, et j'avise avec toi au moyen de les en corriger. Mais je n'ai pas eu, crois-le bien, la pensée de te faire de la peine, encore bien moins celle de t'offenser. Est-ce que deux amies d'enfance, deux amies comme nous, ne peuvent pas tout se dire? Est-ce qu'elles ne sont pas réciproquement assurées de leur idulgence comme de leur tendresse? C'est moi, Régine, qui devrais t'en vouloir à cette heure, car tu viens de méconnaître l'affection la plus sincère et la plus profonde; mais parce que je t'aime, je te pardonne.

— Merci de tant de générosité, dit ironiquement Mme Henrion.

— En vérité, ma bonne Régine, je ne te reconnais plus.

— Tant que vous n'avez pris que ma faiblesse pour texte à vos sermons, je les ai supportés, je me suis dit que vous aviez raison; j'ai même consenti à dire, comme vous, que mes enfants étaient étourdis, paresseux, insupportables; mais je ne veux pas que vous les croyiez capables de corrompre les vôtres. Je ne prétends pas que personne les méprise, et, puisque vous les repoussez, vous n'êtes plus mon amie.

— Tu reviendras à des sentiments plus justes, Régine, quand un peu de calme te permettra de mieux apprécier le sens de ce que je t'ai dit. Il serait mieux à toi, pourtant, de ne pas me laisser partir sur cette mauvaise parole, dit Mme Duvivier en se levant et en lui tendant la main.

Régine détourna la tête. Elise resta quelques instants encore.

— Tu ne réponds pas, Régine? dit-elle.

— Adieu! dit Mme Henrion.

— Adieu! répéta Elise. Non, Régine, au revoir!

Et Mme Duvivier, craignant de fatiguer son amie

par trop de persistance, s'éloigna, persuadée que, dès qu'elle serait levée, Régine accourrait vers elle.

La journée se passa, Mme Henrion ne parut point. Elise reconnut que la chose était plus sérieuse qu'elle ne l'avait cru; le lendemain, elle attendit encore et n'aperçut pas Régine. Inquiète alors, elle monta pour s'informer de sa santé. Elle apprit que Mme Henrion était partie la veille, au soir, avec ses enfants, et que Nannette avait l'ordre de lui chercher un appartement près des Tuileries.

Mme Duvivier en conçut un vrai chagrin. Elle comptait tant sur l'amitié de Régine, qu'elle se surprenait à douter de la vérité de cette fuite; mais elle vit le concierge attacher à la porte un écriteau portant ces mots : *Appartement à louer présentement*, et il ne lui fut plus possible de se faire illusion.

Adrien vit la tristesse de sa mère, il se la reprocha et, comme il avait un bon cœur, Victor n'étant plus là pour lui donner de mauvais conseils, il fit tout ce qu'il put pour consoler Mme Duvivier; il reprit avec ardeur ses devoirs longtemps négligés, redevint doux, prévenant, affectueux pour sa sœur, et écouta avec attention et respect les leçons qui lui furent donnés.

Rien ne pouvait, en effet, consoler plus efficacement Elise que la bonne conduite de son fils; elle n'oublia pas Régine, mais elle se dit que Dieu avait permis cette séparation dans l'intérêt d'Adrien.

Le colonel se réjouit du départ de Victor, ainsi qu'Auguste et Charles; mais il y eut quelqu'un qui s'en réjouit plus encore. Dame Victoire aimait beaucoup les neveux de son maître depuis qu'ils étaient devenus raisonnables et bons, elle aimait beaucoup Cécile, mais elle chérissait par-dessus tout son petit Adrien, et elle n'avait fait qu'à regret des tartes

et des gâteaux pendant les deux mois qu'il s'était fait mettre en retenue. Aussi, la première fois qu'il revint chez M. Varin, on eût dit que la bonne fille avait à fêter le retour de l'enfant prodigue; elle passa toute la journée dans sa cuisine, comme si elle eût attendu vingt personnes à dîner, et, quand Adrien arriva, elle l'embrassa en pleurant de joie.

— Te voilà donc revenu? dit Charles. Je croyais que nous ne te verrions plus.

— Nous nous ennuyions bien après toi, ajouta Auguste. Il faudra tâcher d'être, à l'avenir, plus exact.

— Je le serai, répondit Adrien; vous pouvez compter sur moi.

Il faut peu se fier aux promesses des enfants; ils les font souvent sans savoir à quoi ils s'engagent, et plus souvent encore ils oublient aussitôt ce qu'ils ont promis. Aussi, Mme Duvivier, tout en désirant ardemment que son cher Adrien tînt parole, n'osait presque pas y compter; mais elle eut la satisfaction de le voir devenir beaucoup plus raisonnable qu'il ne l'eût jamais été.

La plus solide amitié s'établit entre lui et les neveux du colonel. On les eût pris pour trois frères en les voyant auprès de M. Varin, qui les aimait également tous les trois. Dame Victoire, qui s'était longtemps effrayée des vacances, les vit arriver avec joie; les deux méchants petits garnements qui l'avaient tant tourmentée pendant leur séjour chez leur oncle étaient toujours un peu turbulents, un peu étourdis, sans doute; mais ce bruit, ce mouvement ne déplaisaient point à la bonne fille, et ils rajeunissaient le colonel en donnant un peu de vie à sa maison.

A la rentrée des classes, Auguste et Charles furent placés au collége de Sainte-Barbe, qui jouit,

à juste titre, de la réputation de faire d'excellents élèves. Adrien les y rejoignit l'année suivante ; son père y ayant fait ses études, il y obtint une bourse, et Mme Duvivier, bien décidée à ne pas lui laisser embrasser la carrière des armes, se réjouit de le voir entrer dans ce collége plutôt que dans une école militaire.

Adrien n'avait de goût bien prononcé que pour le dessin ; mais sa mère tenait à ce qu'il fît de bonnes études, car elle savait que le nombre des véritables artistes est petit, et elle voulait lui ménager des ressources au cas où il ne serait qu'un peintre médiocre.

Mme Duvivier n'oublia pas son amie aussitôt qu'elle l'eût désiré. C'était elle qui avait le droit de se croire offensée ; cependant elle fit de nombreuses démarches pour retrouver Régine. Ces démarches n'eurent aucun succès, et comme elle savait que deux personnes peuvent habiter Paris pendant des années sans se rencontrer, elle perdit l'espoir de ramener son amie à de plus justes sentiments.

Adrien pensa longtemps à Victor ; mais il cessa de le regretter dès qu'il eut compris combien les exemples et les conseils de cet enfant gâté eussent été dangereux pour lui. Cécile ne donna pas une larme à Hélène, elle s'aperçut à peine de son absence; mais cette compagne n'ayant su lui inspirer ni affection ni confiance, elle n'en chercha pas d'autre que sa mère, et elle fit bien : une mère est toujours l'amie la plus sûre, la plus tendre et la plus indulgente que puisse trouver sa fille.

X.

Vous savez tous aussi bien que moi, mes jeunes amis, ce qu'est la vie de collége : douce et facile pour ceux qui travaillent, insipide pour ceux qui ne veulent rien faire. Nous franchirons donc un espace de douze années, employé par Auguste, Charles et Adrien, à se préparer un avenir. Ils n'avaient de fortune ni l'un ni l'autre, ils ne devaient donc compter, pour se faire une position, que sur leur propre mérite ; et comme ni le colonel ni Mme Duvivier ne le leur avaient laissé ignorer, ils avaient agi en conséquence. Une louable émulation s'était établie entre eux; elle leur avait rendu l'étude plus agréable, et elle avait doublé leurs progrès.

Chaque année, ils s'étaient partagé presque tous les prix de leur classe, et ils s'étaient, malgré leur supériorité, concilié l'affection de tous leurs cama-

rades. En grandissant, ils avaient sérieusement étudié leurs goûts, et, après avoir pris conseil des deux autres, chacun d'eux avait choisi la route qu'il devait suivre et s'était spécialement attaché à acquérir les connaissances qui devaient lui en faciliter l'entrée.

Charles, à la grande satisfaction de son oncle, s'était décidé pour l'état militaire. Il avait été reçu à l'Ecole d'état-major, et il allait en sortir dans quelques mois pour commencer, en qualité de lieutenant, le service que sont obligés de faire, dans chaque arme, les officiers d'état-major. Auguste suivait avec distinction les cours de la faculté de médecine, et il espérait être reçu docteur quand son frère quitterait Paris. Adrien n'avait pas changé de vocation, et, grâce à son amour pour le travail, il avait pu, sans négliger ses études, s'occuper de l'art vers lequel il se sentait appelé.

En quittant le collége, il s'était fait admettre dans l'atelier d'un de nos meilleurs peintres ; son maître était fier de ses progrès et lui promettait tout à la fois la gloire et la fortune.

Les trois amis n'avaient pas de plus grand plaisir que de se trouver réunis ; aussi passaient-ils ensemble tout le temps que ne réclamaient pas les divers travaux qu'ils avaient embrassés. Le colonel et Mme Duvivier se félicitaient de cette amitié qui devait soustraire leurs enfants bien-aimés aux dangers qui menacent la jeunesse.

Cécile était devenue une charmante jeune fille, au moral comme au physique. Ceux qui la voyaient admiraient sa beauté, sa grâce, son air modeste ; ceux qui la connaissaient vantaient son esprit, ses talents, et, par-dessus tout, sa douceur et sa bonté. Elle seule ignorait tout ce qu'il y avait en elle de beau et d'aimable, elle n'avait aucun désir de briller, et vivait entre sa mère et son frère, sans

songer aux plaisirs dont elle était privée. Ses goûts étaient si simples, que sa petite chambre, dont le seul luxe était une extrême propreté, lui paraissait un palais, et qu'il n'y avait personne de plus fier et de plus heureux qu'elle quand Adrien lui avait fait cadeau d'un bouquet. Elle ne dédaignait pas les humbles soins du ménage; elle confectionnait, raccommodait, repassait et rangeait le linge de la maison, tantôt en causant avec sa mère, tantôt en chantant comme une fauvette dans les bois.

Mme Duvivier coloriait encore ; mais elle ne travaillait plus le soir et ne se levait plus si matin. Adrien n'était pas encore riche, il s'en fallait; mais comme il dépensait peu, le produit de ses tableaux, sagement employé par Cécile, suffisait à mettre de l'aisance dans le petit ménage, longtemps administré avec une stricte économie.

M. Varin aimait Cécile comme sa fille, il avait pour elle autant d'admiration qu'il en avait toujours eu pour Mme Duvivier.

— Il y a, disait-il, beaucoup de jeunes personnes aussi spirituelles et aussi instruites que Cécile, on en rencontre de plus jolies; mais je défie qu'on trouve dans tout Paris ces qualités unies à plus de bonté et de modestie.

Dame Victoire était de son avis; mais Adrien était toujours son enfant gâté, et, depuis qu'à sa fête, il lui avait fait cadeau de son portrait en costume cauchois des plus complets, elle disait à qui voulait l'entendre qu'il n'y avait pas, dans tout le musée du Louvre, un tableau digne d'entrer en comparaison avec celui-là. Le colonel et Mme Duvivier riaient beaucoup de cette prétention; mais ils se gardaient bien de la combattre, sûrs d'avance d'y perdre leur temps et leurs peines.

La brave fille était devenue vieille, mais elle était forte et courageuse. Ses jours de fête étaient encore ceux où les deux familles se réunissaient;

seulement elle acceptait, pour mille petits détails, l'aide que Cécile lui offrait de la meilleure grâce du monde.

Un jour qu'Adrien venait d'attendre Auguste à la sortie du cours de médecine et se rendait avec lui chez M. Varin, il se trouva face à face avec un grand jeune homme, qui lui tendit la main en l'appelant par son nom. Adrien le regarda sans savoir où il avait vu cette figure qui, toutefois, ne lui était pas inconnue.

— Parbleu! s'écria le nouveau venu, je ne me trompe pourtant pas: vous êtes bien Adrien Duvivier ?

— En effet, Monsieur, dit Adrien; mais il m'est impossible de me rappeler en quelle circonstance j'ai eu le plaisir de vous voir.

— La dernière fois que tu m'as vu, cher ami, je t'ai valu un beau et bon sermon, assaisonné de je ne sais combien de pensums, dont tu m'as peut-être gardé rancune jusqu'à présent.

— Comment! vous seriez..., tu serais Victor Henrion ?

— En chair et en os, mon bon ami. Victor Henrion, ton mauvais ange, le serpent de ton paradis terrestre. Tu me reconnais, et tu ne me fuis pas ?

— Je suis heureux de te revoir, mon cher Victor. Donne-moi donc des nouvelles de Mme Henrion, d'Hélène et de la petite Denise.

— Où vas-tu de ce pas?

— Chez mon vieil ami M. Varin.

— Est-ce donc aujourd'hui le jeudi du colonel?

— Précisément. Tu as une mémoire excellente.

— T'ont-ils fait verser des larmes, ces terribles jeudis! Tu y tenais fort, et je te saurai toujours gré de t'en être plusieurs fois privé pour moi.

J'imagine qu'aujourd'hui la pâtisserie de dame Marguerite... dame Jeanne... eh ! non, ma foi, ce n'est pas cela.., de dame Victoire, n'exerce plus sur toi la même séduction que jadis, et j'espère que tu vas me sacrifier ce dîner de famille. Tu me dois bien cela, après une longue séparation. Allons, c'est dit : je t'emmène au *Café de Paris*.

— Impossible, mon cher Victor. Je suis attendu.

— Monsieur, qui est sans doute un des neveux de M. Varin, aura la bonté de lui faire agréer tes excuses. Toutefois, il serait plus aimable encore s'il voulait bien nous accompagner, en vertu du proverbe : Les amis de nos amis sont nos amis. Attendez, il y a un moyen de tout concilier : voici un crayon, du papier; que l'un de vous deux écrive quelques mots au colonel, j'appelle un commissionnaire et nous rebroussons chemin.

— Merci pour Auguste et pour moi, cher Victor, mais ce serait la première fois que nous manquerions à cette soirée, où nous avons, d'ailleurs, rendez-vous avec Charles.

— Mon frère, que vous vous rappelez sans doute aussi, dit Auguste. Faisons mieux que cela, monsieur : venez avec nous. Mon oncle vous accueillera avec grand plaisir, et vous pourrez renouveler connaissance avec Mme Duvivier.

— A mon tour, merci, monsieur ! Je suis attendu à sept heures au *Café de Paris*. Mais puisque nous ne pouvons passer la soirie ensemble, je vais veus conduire jusque chez vous. Comment se porte Mme Duvivier ?

— Très-bien, mon ami. Mais tu n'as pas donné, comme je t'en priais, des nouvelles de ta famille.

— Ma mère habite un charmant petit hôtel à la Chaussée-d'Antin ; Hélène est une très-belle personne, fort recherchée, quoique je la treuve un peu prétentieuse, et la petite Denise est une grande

fille assez peu jolie, mais maligne et capricieuse comme un démon. Mais tu viendras nous voir quelqu'un de ces jours, et tu verras si je suis juste envers mesdemoiselles mes sœurs.

— Oublies-tu donc la manière dont nous avons été séparés ?

— Bah ! je me charge de la réconciliation. Voyons, quand viendras-tu ?

— Mais je ne sais, mon cher. Je travaille beaucoup en ce moment.

— Comment ! tu travailles encore ?

— Voilà un *encore* qui me paraît plaisant. Suis-je donc déjà d'âge à me reposer ?

— Tiens, j'oublie que tu n'avais pas d'oncle ; que, par conséquent, tu n'as pu faire, comme moi, un héritage de 12,000 fr. de rente.

— M. Henrion est mort ?

— Il y a un an.

— Et tu as repris son commerce ?

— Es-tu fou ? Puisque j'ai 12,000 fr. de rente, à quoi bon me donner tant de soucis ?

— Que fais-tu donc ?

— Parbleu, je les mange Est-il donc toujours simple, ce cher Adrien ! Je fais ce que font tous les jeunes gens, je m'amuse.

— Pas tous, Monsieur, dit Auguste en riant, puisque votre ami Adrien travaille.

— Ce pauvre Adrien n'a jamais eu de chance. Tout petit, il étudiait sans cesse pendant que je jouais ; aujourd'hui il travaille encore pendant que je flâne. A propos, mon cher, à quoi travailles-tu ? Ne voulais-tu pas être officier pour avoir un cheval ? Nous avons donc échoué ?... Quand je dis que tu n'as pas de chance...

— Non, Monsieur, Adrien n'a pas échoué ; il

est ce que depuis longtemps il désire être : il est peintre.

— Ah! il est peintre, fit Victor, sans pouvoir dissimuler un peu de dédain. C'est un joli état.

— Adrien a exposé cette année deux des plus belles toiles du salon, poursuivit Auguste.

— Ah ! diable ! nous voulons donc devenir artiste. Mes compliments, mon cher. Si je me connaissais en peinture, j'irais voir tes tableaux; mais je ne me suis pas encore occupé de cela. Qu'importe, je vanterai de confiance ton talent et j'aiderai peut-être à ta réputation.

— Merci, mon ami. Si le talent vient, la réputation le suivra.

— J'aime cette confiance; elle est d'une âme ingénue. Garde-la précieusement, afin qu'elle t'aide à lutter contre les difficultés et donne quelque charme à ta vie monotone.

— Ma vie est peut-être moins monotone que la tienne.

— Ne la passes-tu pas presque tout entière dans ton atelier ?

— Oh ! non. Il y a temps pour tout : après l'étude, le plaisir.

— A la bonne heure ! Au fait, on prétend que les artistes sont, pour la plupart, de joyeux compagnons, et, ma foi ! si tu veux, puisque le hasard nous réunit aujourd'hui, nous redeviendrons bons amis.

— Nous le sommes, cher Victor.

— Tape là. Où et quand te reverrai-je? A propos, tu as un chez toi ?

— J'ai mon atelier au quatrième étage de la maison que nous habitions en même temps.

— Et Mme Duvivier y loge toujours ?

— Elle a conservé le même appartement et le partage avec Cécile. J'ai une petite chambre près de mon atelier.

— En ce cas, je n'irai pas chez toi ; je n'ai jamais eu de goût pour les remontrances, et je les aime moins que jamais. Il vaut mieux que tu viennes me voir ; j'ai un appartement de garçon sur le boulevard des Italiens. Voici mon adresse. Je me lève tous les jours à onze heures, et l'on me trouve chez moi jusqu'à midi. Viens demain me demander à déjeûner, avec monsieur, bien entendu.

— Auguste est de service à l'hospice jusqu'à trois heures et, toute cette semaine, j'ai séance, j'ai deux personnes dont j'ai entrepris le portrait.

— Ce sera donc pour la semaine prochaine. Nous tâcherons de passer la journée agréablement. Aimes-tu toujours les chevaux ?

— Il y en a dans presque toutes mes toiles.

— J'en ai de magnifiques.

— Ils me serviront d'études. Qu'est devenu Coco ?

— Je n'ai pas voulu le monter longtemps, on l'a troqué contre un cheval de taille ordinaire, que moi j'ai changé contre un autre. J'avais encore ce dernier quand mon oncle est mort ; mais tu comprends que j'ai dû monter autrement mon écurie, sous peine de faire triste figure parmi les jeunes gens, avec lesquels ma nouvelle position de fortune me mettait en relation. Ah ! mon cher, que c'est agréable d'avoir un oncle millionnaire et sans enfants ! Je souhaite qu'il t'en arrive un des Indes ou de la Californie. Quelle joyeuse vie nous mènerions ! Comme je te ferais oublier l'art pour le plaisir ! Mais, j'y songe, il n'est pas nécessaire que tu deviennes riche puisque je le suis. Amusons-nous tous deux pendant que j'ai de l'argent ; quand

je n'en aurai plus, tu reprendras ton pinceau.

— Je reconnais là ton excellent cœur, mon cher Victor; mais tu me permettras de ne pas accepter tes offres. Si j'avais jamais besoin de recourir à ta bourse, je me les rappellerais et j'agirais sans fierté mal entendue.

— Tu aurais, parbleu! raison. Mais, entre nous soit dit, je crois que tu feras bien de ne pas attendre trop longtemps.

— Pourquoi donc?

— Eh! eh! l'héritage était déjà largement entumé quand il m'est échu.

— Malheureux! tu avais fait des dettes!

— Pouvais-je faire autrement? Ma mère n'était pas en position de me garnir le gousset, et mon oncle, quoique très-bon pour moi, n'a jamais voulu me faire plus de 3,000 fr. de pension.

— Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui nourrissent une famille avec la moitié de cette somme! dit Auguste.

— Oui, je sais qu'il y en a, dit négligemment Victor. Ma foi! je ne sais comment ils font. J'avais à peine assez pour mes gants et mes cigares. Mais je vous retiens, n'est-ce pas? L'heure de votre dîner doit être sonnée. Adieu donc, Messieurs. N'oublie pas ta promesse, Adrien, et présente mes hommages à Mme Duvivier et à Mlle Cécile.

Victor échangea une poignée de main avec les deux amis, pirouetta sur ses talons, et, avisant un cabriolet qui passait, il y monta et se fit conduire au *Café de Paris*.

— Ton camarade Victor n'a pas changé, dit Auguste, resté seul avec Adrien.

— J'en ai peur, répondit celui-ci.

— Et moi, je te le certifie. Ce n'est pas moi qui rechercherai sa société.

— C'est pourtant un charmant garçon, un peu étourdi, mais plein de franchise et de loyauté.

— Je n'aime pas les jeunes gens qui n'ont d'autre profession que de manger l'héritage de leur oncle.

— Que veux-tu donc qu'il en fasse ? Cet héritage est bien à lui.

— Sans doute. Mais je désirerais pour lui qu'il le fît durer longtemps, et c'est chose presque impossible à celui qui n'a pas d'occupation.

— C'est pourtant un joli denier que 12,000 fr. de rente. Que ne puis-je espérer d'en offrir un jour moitié à ma mère et à ma sœur !

— Elles se trouveraient riches avec moins que cela, plus que ne l'est ton ami Victor, et elles feraient du bien plus qu'il n'en fait.

— Tu le juges mal, il a bon cœur.

— Dis qu'il jette l'argent par les fenêtres, et je ne te contredirai pas ; mais dépenser des sommes folles pour ses plaisirs, quand il y aurait tant de moyens d'employer noblement sa fortune, ce n'est pas avoir un bon cœur.

— Je ne t'ai jamais vu si sévère. Conviens d'une chose, tu n'aimes pas Victor.

— J'avoue qu'il ne m'est pas sympathique et que je ne te verrais pas sans beaucoup de peine, te lier intimement avec lui.

— Tu craindrais qu'il ne reprît sur moi son ancienne influence ?

— Je craindrais que son oisive opulence ne te fît prendre en pitié ta vie simple et laborieuse. Nous sommes jeunes, Adrien, et le plaisir a bien des séductions.

— Nous sommes jeunes, sans doute, mais nous ne sommes plus des enfants. Je compte bien passer quelques bonnes journées avec Victor et revenir

plus joyeusement que jamais à mon cher atelier.

— Je me méfie un peu plus de moi-même et j'opte pour le parti le plus sûr : je n'affronterai pas un danger dont je craindrais de ne pas triompher.

— C'est une belle chose que la prudence, dit Adrien.

— C'est la mère de la sûreté.

— Je ne puis pourtant pas manquer de parole à Victor. Je suis persuadé qu'il va m'attendre tous les jours.

— Moi, j'en doute. Ces messieurs ont tant à faire. Pense donc, Adrien, à tout le mouvement qu'il faut qu'ils se donnent pour trouver le moyen de manger leurs fonds avec leur revenu.

— En effet, cela doit être bien difficile. J'ai gagné 3,000 fr. l'année dernière ; ma mère m'a forcé d'en garder moitié, et elle a fait des économies. Elle va être bien contente, ma bonne mère, de savoir enfin où trouver Mme Henrion, qu'elle a si longtemps cherchée.

— Mme Henrion est bien riche à présent.

— Qu'as-tu donc aujourd'hui, cher Auguste ? Toi, si indulgent, si bon d'ordinaire, tu veux me donner mauvaise opinion d'un camarade d'enfance, et l'on dirait que tu doutes de l'accueil réservé à ma mère par sa plus ancienne amie.

— Tu t'es mépris sur le sens de ma phrase. Je voulais te dire que l'opulence de cette dame empêcherait Mme Duvivier de se rapprocher d'elle.

— Je te comprends. Les circonstances dans lesquelles Mme Henrion nous a quittés n'auraient pas empêché ma mère d'aller au-devant d'elle, si sa chère Régine eût été dans l'infortune, tandis qu'en face de cette opulence, toute démarche pareille ressemblerait à une bassesse,

— Voilà que nous recommençons à nous entendre. Il me paraît assez probable, en effet, que ma mère s'occupe moins de son amie qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent. Mon intention n'est pas non plus de me faire présenter chez Mme Henrion ; je verrai Victor, à titre d'ancien camarade, et pas trop souvent, je te le promets. J'ai mieux à faire qu'à perdre mon temps avec lui.

Auguste serra la main de son ami.

— Tu ne sais pas, reprit Adrien, pourquoi j'ai taut de cœur à la besogne.

— Parce que tu sais qu'un brillant avenir t'attend.

— Je crois à peine à cet avenir et je ne le rêve que par instants; une autre pensée me soutient, et celle-là je la caresse cent fois le jour.

— J'aime beaucoup les confidences, et si tu me crois digne de la tienne...

— Je connais ta discrétion. Eh bien ! Auguste, je veux amasser une dot à Cécile. Quand les portraits que je fais seront terminés, cette dot sera déjà de 2,000 fr. Comme Victor rirait, s'il m'entendait..., ajouta Adrien, dont la gaîté s'effaça soudain.

— Mais comme ta mère te remercierait, et comme Cécile te gronderait de te priver pour elle des plaisirs de ton âge. Ce que tu fais là est bien, cher Adrien, et tes 2,000 fr. auront plus de prix aux yeux de ta sœur que toute la fortune de Victor.

— D'ailleurs, nous n'en resterons pas là ; et si j'ai quelque succès, comme je l'espère, mon petit trésor grossira promptement.

— Mon ami, Cécile sera toujours assez riche. Heureux celui qu'elle choisira !

Les deux jeunes gens, tout en causant ainsi, doublaient le pas, pour ne pas se faire si longtemps

attendre. Dame Victoire commençait à craindre que le rôti ne fût desséché, et Cécile ne pouvait s'empêcher de rire en-dessous de la piteuse mine qu'elle faisait. Mais dès qu'ils furent arrivés, elle reprit sa bonne humeur.

Mme Duvivier se réjouit d'apprendre que Mme Henrion était redevenue riche; mais comme l'avait supposé Auguste, elle ne parla pas d'aller la voir.

— Il me semble, mon cher Adrien, dit le colonel, que ton ancien camarade n'a pas beaucop changé. Si considérable que soit sa fortune, je crains qu'il n'en vienne bientôt à bout.

— Il y compte, répondit Adrien. Quand il ne lui restera plus rien, il travaillera.

—Voilà comme sont tous ces jeunes fous. Ils se figurent qu'il n'y a qu'à dire : Je vais travailler, pour le pouvoir. Mais ils se trompent, les malheureux ! celui qui n'a pas su conserver une fortune toute faite est incapable d'en élever une autre.

— On ne saurait rompre du jour au lendemain avec ses mauvaises habitudes, dit Mme Duvivier. Ce n'est pas quand on a passé ses plus belles années dans l'oisiveté, le luxe et le plaisir, qu'on peut se soumettre aux exigences d'une vie simple et laborieuse.

— Mais, ma mère, quand la nécessité l'ordonne? dit Adrien.

— On l'écoute souvent trop tard.

— Quand je verrai Victor, je lui conseillerai un peu plus de sagesse.

— Tu feras bien, mon ami ; mais je doute qu'il accueille tes conseils et surtout qu'il les suive.

— Tu ne me défends donc pas de le revoir ?

— Non, mon enfant. N'es-tu pas le maître de tes actions ? Seulement, si tu le fréquentais assidû-

ment, je dirais adieu à mes plus chères espérances.

— Ce ne serait pas sans m'avoir engagé à le quitter, n'est-ce pas? Tu sais bien, mère, que je ne veux pas de cette liberté que tu m'accordes.

— Sois tranquille, je n'ai pas renoncé à te faire profiter de mon expérience.

Huit jours après avoir rencontré Victor, Adrien se présenta chez lui, à l'heure convenue, et fut reçu à bras ouverts. Après le déjeuner, il voulut se retirer, mais Victor l'emmena au bois ; ils revinrent dîner dans un des restaurants les plus en vogue, et allèrent à l'Opéra. Au sortir du spectacle, ils furent rejoints par plusieurs jeunes gens; on soupa, on but, puis on joua jusqu'au jour. Adrien fit comme les autres, et quand il quitta son ami, il avait perdu 3,000 fr. que Victor lui avait avancés. 3,000 fr. ! 1,000 fr. de plus que ce qu'il avait déjà mis de côté pour la dot de Cécile.

Victor ne voulait pas qu'il lui rendît cet argent; mais Adrien n'avait rien perdu de la fierté qui lui avait jadis fait refuser le cheval de bois ; il travailla nuit et jour pour compléter la somme, la porta à son ami, et n'alla plus le revoir.

La leçon ne lui avait pas coûté trop cher, puisqu'il en sut profiter.

Qui sait ce qui serait arrivé, s'il eût gagné, au lieu de perdre.

Auguste, qui, cette fois encore, fut son confident, le félicita sincèrement de cette perte, et Adrien, reconnaissant qu'il eût pu se laisser entraîner par le plaisir et prendre en dégoût sa paisible et laborieuse vie, se consola dès qu'il eut gagné de quoi recommencer la dot de Cécile.

Cette dot ne se montait encore qu'à quelques

centaines de francs quand Adrien fut nommé pensionnaire à l'école française de Rome.

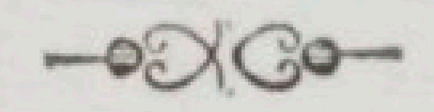
Le gouvernement envoie ainsi dans la capitale du monde chrétien les jeunes artistes de belle espérance, et les y entretient à ses frais, pendant que leur talent se développe par l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Cette séparation avait été désirée, mais elle n'en fut pas moins douloureuse. C'était la première fois que Mme Duvivier voyait son fils s'éloigner d'elle, et elle se demandait en frissonnant si elle le reverrait encore. Pourtant elle eut du courage et elle en donna à Cécile et à Adrien.

La veille du départ, la jeune fille remit à son frère une bourse bien garnie; pendant qu'il économisait pour lui faire une dot, elle, dans la prévision de ce voyage, avait chaque jour, depuis longtemps, mis quelque chose de côté ; et comme elle n'avait pas joué, son petit trésor était demeuré intact. Elle n'avait pas eu grand mérite à ne pas jouer, sans doute, mais elle avait surmonté des tentations tout aussi vives que celle à laquelle Adrien avait succombé. Les jeunes filles, si peu coquettes qu'elles puissent être, ne sont jamais tout à fait insensibles à l'éclat d'une fraîche toilette, ni à la beauté d'une foule de jolis riens, qui leur paraissent d'autant plus séduisants qu'elles en sont privées.

Adrien ne voulait pas accepter ce que lui offrait Cécile, mais il la vit si triste de ce refus, qu'il revint bientôt sur sa détermination. M. Varin lui fit cadeau d'une paire de pistolets magnifiques et surtout excellents, dont il lui recommanda de ne point se séparer dans ses excursions artistiques. Nous n'avons pas besoin, toutefois, de dire qu'il ne lui donna pas ce conseil en présence de sa mère et de sa sœur. Dame Victoire pleura beaucoup en lui disant adieu.

— Si je suis encore de ce monde quand tu reviendras, mon enfant, lui dit-elle, ce sera le plus beau jour de ma vie.



XI.

L'absence d'Adrien dura trois ans, pendant lesquels il envoya en France des toiles d'un vrai mérite, et entretint avec sa famille une active correspondance.

Auguste et Charles n'avaient pas non plus perdu leur temps : Charles avait été nommé lieutenant et Auguste s'était créé par plusieurs cures remarquables une réputation qui menaçait d'éclipser bientôt celle d'un grand nombre de praticiens. Loin de se laisser éblouir par ce succès, qu'il attribuait moins à son propre mérite qu'à un heureux concours de circonstances, il travaillait avec ardeur, afin de se mettre en état de justifier la confiance qu'il inspirait.

C'était, sous tous les rapports, un jeune homme si distingué, que Mme Duvivier lui accorda, non-

seulement sans crainte, mais avec joie, la main de sa fille. Cécile ne mit à son consentement qu'une seule condition : elle voulut que, pour célébrer le mariage, on attendît le retour de son frère. En apprenant cette décision, Adrien, qui désirait depuis longtemps qu'un nouveau lien resserrât l'amitié qui l'uissait à Auguste, hâta les préparatifs de son départ, et trois semaines avant le jour fixé pour son arrivée, il entra chez le colonel au moment où les deux familles se réunissaient pour le dîner du jeudi.

Peu s'en fallut que cette surprise, dont il s'était fait une si grande fête, ne fût nuisible à Mme Duvivier; heureusement le jeune docteur était là, et l'inquiétude qui avait un instant assombri la joie du retour ne tarda point à se dissiper. Mais dame Victoire eut beau presser les convives de faire honneur à son talent de cuisinière, on ne mangea presque pas. En revanche, on causa beaucoup : il y avait si longtemps qu'on ne s'était vu.

Mme Duvivier ne se lassait pas d'examiner Adrien, elle le trouvait si grand, si fort et si beau ; lui ne trouvait pas que ceux qu'il aimait eussent beaucoup changé, à l'exception de dame Victoire, qui décidement devenait vieille. M. Varin avait pris, pour la seconder, ou plutôt pour la servir, une autre domestique, et la bonne Victoire avait sa place au coin du feu du salon, pendant ces douces soirées d'intimité.

— Monsieur me croira s'il veut, dit-elle à son maître, en tenant dans les siennes la main d'Adrien, je n'ai plus rien à demander au bon Dieu avant de mourir. Qu'il me prenne donc quand il lui plaira !

— Et mon mariage, dame Victoire! dit Auguste, vous ne voulez pas voir mon mariage ?

— Je sais qu'il aura lieu et que vous serez heu-

reux, monsieur Auguste. Mais, vous avez raison, c'est seulement quand vous serez marié que je pourrai m'en aller en paix, puisque mon mattre n'aura plus besoin de moi. Cécile sera sa fille.

— Ne la suis-je pas déjà depuis longtemps ? dit Cécile, en déposant un long baiser sur les cheveux blancs du colonel.

Celui-ci la serra dans ses bras pendant qu'Adrien reprochait à dame Victoire de parler de mort en un si heureux jour.

— Oui, c'est un heureux jour, dit le colonel. Moi qui n'ai jamais eu la joie d'être père voilà que j'ai trois fils, trois beaux jeunes gens, pleins d'avenir, parce qu'ils sont pleins de talents et de loyauté, trois fils que le plus ambitieux des pères m'envierait, et une fille telle que j'aurais pu la souhaiter dans mes rêves les plus brillants et les plus doux, une fille que j'aime peut-être encore plus que mes fils, et qui mérite si bien cette préférence, qu'aucun d'eux n'en est jaloux.

— Mon oncle, dit Charles, ne vous rappelez-vous pas, pour le comparer à celui-ci, le soir où nous avons fait notre entrée dans votre maison, mon frère et moi ?

— J'y pensais il n'y a qu'un instant, répondit M. Varin.

— Moi aussi, dit Victoire. On peut bien dire qu'il ne faut désespérer de rien ; car j'aurais plutôt cru que vous feriez deux méchants sujets qu'un brave officier et un savant médecin. Pourtant, je rassurais monsieur, en lui disant que vous n'étiez que des enfants gâtés.

— Qu'il était temps de corriger, dame Victoire, Qui sait si nous ne serions pas, en effet, devenus de méchants sujets, si Dieu, dans sa bonté, n'avait daigné nous donner un père sage et ferme,

dit Auguste, en portant à ses lèvres la main de son oncle.

— Je savais que vous me remercieriez un jour de cette fermeté ; mais, quand j'aurais cru le contraire, j'aurais agi comme je l'ai fait. C'était un devoir pénible, mais c'était un devoir.

— Je crois que nous devons bien aussi un remercîment à Mme Duvivier, dit Charles ; c'est elle qui a eu l'idée de nous séparer.

— Mme Duvivier a sagement élevé ses enfants, elle en reçoit la récompense, répondit le colonel, et j'espère que le bonheur de Cécile la paiera des conseils qu'elle m'a donnés.

— Que serais-je aujourd'hui, ma mère, si tu m'avais laissé suivre les exemples de Victor ? dit Adrien, en embrassant Mme Duvivier. A propos, ajouta-t-il, quelqu'un de vous sait-il ce qu'est devenu Victor ?

— Il achève de se ruiner, s'il n'a déjà fini, répondit le colouel.

— Je l'ai guéri, il y a deux ans, d'un coup d'épée qu'il avait reçu à la suite d'une querelle de jeu, dit Auguste. Je ne l'ai pas revu depuis.

— Quant à moi, cher ami, dit Charles, je ne t'en dirai rien, je ne le connais pas.

— Hélène a épousé un prince russe, ajouta Mme Duvivier.

— Aurais-tu reçu une lettre de faire-part ? demanda Adrien.

— Non ; c'est en jetant les yeux sur un journal que j'ai appris ce mariage.

— Il est venu, il y a bien six à huit mois, un jeune homme qui m'a demandé si M. Adrien était revenu de Rome, dit dame Victoire. Je ne sais pas si c'est celui dont vous parlez ; et, comme je n'ai plus mes yeux de quinze ans, je ne pourrais pas

vous donner son signalement. Je voulais lui donner l'adresse de Mme Duvivier ; il m'a répondu qu'il n'en avait pas besoin.

— Voilà qui me ferait croire que c'est Victor. En ce cas, il a été longtemps avant de se souvenir de moi.

Auguste et Adrien s'occupèrent activement des préparatifs du mariage, auquel ils désiraient que Charles assistât avant de quitter Paris pour la garnison de Strasbourg. Adrien ne devait reprendre ses pinceaux que pour faire le portrait de la mariée, il était en vacances; mais, pour Auguste, il n'y avait pas de vacances : quand il y a des malades, et il y en a toujours, le médecin ne s'appartient pas.

Un soir qu'il vint, comme d'habitude, chez son oncle, où la famille Duvivier prenait le thé, chacun remarqua qu'il était préoccupé et même triste.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Adrien, que sa mère et Cécile interrogeaient du regard. Nous diras-tu d'où te vient cette figure d'enterrement ?

— Seriez-vous malade? dit Mme Duvivier, ou serait-il arrivé quelque chose à Charles?

— Mon frère se porte à merveille et moi aussi, répondit Auguste. Mais puisque vous avez remarqué en moi quelque chose d'extraordinaire et que vous pourriez vous en inquiéter, il faut que je vous dise ce qui m'attriste. Je suis de service cette semaine pour visiter à domicile les malades indigents de mon quartier.

— Et c'est le spectacle de leurs souffrances et de leur misère qui a mis ce nuage sur votre front, dit Mme Duvivier.

— Il est vrai, Madame, que ce spectacle a quelque chose de navrant; mais nous l'avons si souvent sous les yeux, qu'il faut bien que notre cœur s'y habitue. J'étais autrefois beaucoup plus accessible

aux émotions que je ne le suis maintenant; mais aujourd'hui j'ai été touché jusqu'aux larmes d'un des tableaux que cette tournée m'a offerts, et je ne puis encore, à cette heure, l'effacer de mon esprit. C'est quelque chose de terrible que la pauvreté quand la maladie vient s'y joindre; mais quand tout indique que la personne frappée de ces deux fléaux à la fois a connu l'opulence et vécu dans les premiers rangs de la société, l'impression causée par son malheur est beaucoup plus profonde que si cette personne appartenait à la condition dans laquelle on la trouve. Cela n'est peut-être pas juste, puisque nous sommes tous égaux devant la maladie et la mort.

—Celui qui a été heureux a plus de regrets, par conséquent plus de droits à la pitié que celui qui a toujours souffert, dit le colonel.

— Jugez donc de ce que j'ai dû éprouver en rencontrant dans un grenier du faubourg Saint-Marceau, couchée sur une paillasse trouée par les rats, et à peine enveloppée d'une mauvaise couverture, une femme dont les traits, beaux encore, quoique altérés par la souffrance, les gestes et le langage, m'ont révélé une naissance distinguée et une excellente éducation. « J'avais défendu qu'on vous fît venir, Monsieur, me dit-elle. Je sais mieux que personne qu'il n'y pas de remède à mon mal. » La pauvre femme le connaissait, son mal. Elle ne mou-ıait que de faim et de misère.

— Est-il possible qu'il y ait de semblables infortunes? s'écria Cécile.

— Je ne tardai pas à savoir aussi bien qu'elle les causes de son affaiblissement. Je jetai les yeux autour de moi : le dénûment le plus complet y régnait. « Vous manquez ici des soins qui vous sont nécessaires, dis-je à la malade, après avoir tâché de la rassurer. — Non, Monsieur, répondit-elle, j'ai une voisine qui ne m'abandonne pas. Dès que

je frappe contre cette cloison, elle accourt. » La malade joignit le geste à la parole, sans y penser assurément, et je vis entrer presque aussitôt une petite fille de dix à douze ans, presque aussi maigre et aussi pâle que celle qui l'appelait. « La cruche est vide, dit-elle, je vais la remplir. » — Ce n'est pas de l'eau seulement qu'il vous faut, Madame, dis-je à la malade ; je vais donner des ordres pour qu'on vous transporte à l'hospice. — A l'hospice ! s'écria-t-elle. Que j'aille mourir à l'hospice !... Ah ! il ne me manquait plus que cette honte et cette douleur !... » La pauvre femme éclata en sanglots et se tordit les bras de désespoir. « Laissez-moi mourir, Monsieur, s'écria-t-elle, laissez-moi mourir, je vous en supplie ; mais ne répétez pas cette cruelle parole. A l'hospice !... à l'hospice ! non, non, jamais ! » Je me repentis de n'avoir pas deviné le mal que j'allais lui faire, et je m'empressai de la rassurer. Quand je la vis plus calme, je sortis et je remis à la petite fille, que je rencontrai dans l'escalier, une pièce de 5 fr., en lui disant ce qu'il fallait qu'elle achetât pour la malade. Demain je lui enverrai un matelas et des draps.

Cécile et Adrien tendirent en même temps la main à Auguste, Mme Duvivier prit son châle et son chapeau.

— Vous avez fait votre devoir, dit-elle à Auguste, à nous de faire le nôtre.

— Allons, maman, dit Cécile. Cela nous portera bonheur, ajouta-t-elle en regardant son fiancé.

Auguste offrit son bras à Mme Duvivier, Adrien prit celui de sa sœur ; mais les deux dames seules montèrent auprès de la malade. Elles avaient déjà visité bien des pauvres ; mais elles n'avaient jamais vu la misère dans toute son horreur. Cécile en eut le frisson, et, ne pouvant retenir ses larmes, elle

laissa sa mère s'approcher seule du grabat jeté dans un coin de cet ignoble réduit.

— Ah ! quel bonheur ! tu apportes de la lumière, dit la malade, qui crut que sa petite voisine venait d'entrer. Mais ce n'est pas Nanine, fit-elle avec surprise en regardant Mme Duvivier, qui tenait une bougie. Ah ! mon Dieu, c'est... c'est Elise !...

— Régine ! s'écria Mme Duvivier en serrant son amie dans ses bras, Régine, ma bonne Régine, est-ce ainsi que je devais te revoir ! Mais elle ne m'entend plus, elle est évanouie.

Cécile appela du haut de l'escalier Auguste et Adrien. Grâce aux soins du premier, la malade reprit bientôt ses sens. Cécile et sa mère l'enveloppèrent de sa couverture, lui mirent leur châles sur les épaules et la descendirent avec l'aide d'Auguste, pendant qu'Adrien courait chercher une voiture. Cécile lui céda sa chambre et la veilla toute la nuit. Régine était si faible, qu'Auguste redoutait les suites de l'émotion qu'elle avait éprouvée, émotion qui l'avait plongée dans un état d'anéantissement complet. Le lendemain, elle revint à elle, et, après avoir cherché à reconnaître le lieu où elle se trouvait, elle parut se ressouvenir de ce qui s'était passé la veille ; car elle rougit, et cacha sa tête dans ses mains, le long desquelles coulèrent des pleurs.

Cécile s'était retirée derrière les rideaux, dès qu'elle l'avait vue s'éveiller. Elle ne voulait pas ajouter par sa présence à la confusion qu'éprouvait la malade.

— Elise ! dit enfin Mme Henrion, d'une voix faible, Elise, où es-tu ?

Cécile courut appeler sa mère.

— Me voici, ma bonne Régine, dit Mme Duvivier. Comment te trouves-tu ce matin ?

— Tu m'as donc pardonné? dit la pauvre femme sans répondre à cette question.

— Je t'ai cherchée longtemps pour te prier de me rendre ton amitié.

— Noble cœur! Enfin, tu m'as trouvée, Elise, et, tu le vois, tes prévisions se sont justifiées.

— Ne parlons jamais de cela, Régine. Plus tard, quand tu seras guérie, tu me conteras tes malheurs, si tu as besoin de les verser dans le sein d'une amie; mais d'aujourd'hui, je l'espère, ils sont finis.

— Ils ne finiront qu'avec ma vie.

— Douterais-tu de la bonté de Dieu, Régine?

— Le pourrais-je, puisqu'ils nous a réunies? Mais je crois aussi à sa justice. N'ai-je pas vu tout à l'heure une jeune fille à mon chevet? Je la prenais d'abord pour un ange; mais c'est ta Cécile, c'est ta fille, n'est-ce pas? Moi, j'en avais deux.. Pourquoi donc est-ce la tienne qui veille au lit de douleur de leur mère? Où est Hélène, où est Denise? Dieu le sait, moi je l'ignore.

— Ma bonne Régine, le docteur a défendu de te laisser parler. Repose-toi jusqu'à ce qu'il vienne, et, s'il le permet, nous causerons.

— Le docteur... Est-ce le docteur qui arrachera de mon cœur le chagrin qui me tue? Est-ce le docteur qui me rendra tous ceux que j'ai perdus? Mes enfants, mes enfants!...

— Pour l'amour de Dieu, ma bonne Régine, calme-toi.

— Oui, tu as raison, il faut savoir regarder avec calme la position qu'on s'est faite, et les malheurs dont on ne peut accuser que soi-même. Parlons de toi, ma chère Elise, cela me reposera. Tu n'as pas encore marié Cécile?

— Dans huit jours, elle sera la femme du docteur qui te soigne.

— Un digne jeune homme. Il la rendra heureuse, et tu jouiras de leur bonheur. Tu vois bien que Dieu est juste. Qu'as-tu fait d'Adrien ! Un officier ?

— Non, Adrien est peintre.

— Comment ! ce jeune Duvivier, dont on commençait à parler dans le monde, il y a deux ans, c'est Adrien ?

— C'est lui ; il est revenu d'Italie, il y a trois semaines.

— C'est un grand artiste.

— Et un bon fils, dit Mme Duvivier, emportée par l'amour maternel.

— Tant mieux, Elise, je m'en réjouis, dit Régine, en souriant si tristement, que les larmes vinrent aux yeux de son amie. Cela devait être, reprit-elle, après un court silence ; cela devait être, puisque Dieu est juste. Mais pourquoi donc ne me demandes-tu pas des nouvelles de Victor ?

— Je voudrais pouvoir ne pas répondre à tes questions ; car je sais que tu as besoin de repos, voilà pourquoi je ne t'en adresse pas.

— Le colonel Varin vit-il encore ?

— Oui.

— Que sont devenus ses neveux ?

— Le plus jeune sort de l'Ecole d'état-major, l'autre est le fiancé de Cécile.

— Tant mieux ! dit encore Mme Henrion. Ton vieil ami doit être bien heureux. Il n'y a que moi qui souffre, mais c'est ma faute.

Auguste entrait en ce moment. Il trouva la malade fort agitée et ordonna le silence le plus absolu.

— Le silence ne me sauvera pas, lui dit-elle. D'ailleurs, je ne veux pas guérir.

— Il faut vouloir ce que Dieu veut, ma bonne

Régine. Lui seul sait ce qu'il nous garde, dit doucement Mme Duvivier.

— Quelle maladie croyez-vous que j'aie, docteur? demanda Mme Henrion.

— Hier, je croyais le savoir, aujourd'hui je ne puis le dire ; mais elle n'offre pas de symptômes alarmants.

— Hier, vous croyiez que je mourais de faim, reprit-elle, sans paraître avoir entendu la fin de la phrase. C'était vrai ; mais, outre la faim, il y avait le chagrin. Avez-vous un remède contre le chagrin, monsieur Auguste ?

— J'en connais un, Régine, dit Mme Duvivier, c'est la résignation.

— C'est le meilleur, dit Auguste ; mais il y en a encore un : c'est le temps. Celui-là endort peu à peu toutes les douleurs.

— Quand les douleurs ne sont pas assez fortes pour tuer le malade. Docteur, vous allez me dire si les miennes sont de ce nombre.

— Plus tard, Madame. Je ne puis vous écouter aujourd'hui. Prenez une cuillerée de cette potion et tâchez de dormir.

— Docteur, reprit Régine, après avoir fait asseoir Elise auprès d'elle, j'avais deux filles, l'une belle comme un ange, l'autre douée de tant d'esprit, que, quand elle parlait, on la trouvait jolie. L'aînée s'appelait Hélène, l'autre Denise. J'avais un fils, aussi beau, aussi fort, aussi intelligent que votre ami Adrien, on l'appelait Victor. Je les aimais tous les trois ; mais lui, c'était mon enfant de prédilection. Je dis que je les aimais, ne me croyez pas ; ce n'était pas eux que j'aimais, c'était moi. Je n'ai pas eu le courage de les corriger, je les ai laissés grandir avec tous leurs défauts, vous voyez bien que je ne les aimais pas. Ils m'ont payée de retour ; il n'y a pas d'amour

filial sans respect, tu m'as dit cela, Elise, t'en souvient-il ? Nous sommes devenus riches ; eux, c'est-à-dire, Victor a pris sa part du bien de son oncle, et il m'a quittée pour la manger en liberté. Ses sœurs aimaient le monde ; la moitié de l'héritage a servi à payer des fêtes magnifiques qu'elles ont voulu donner ; l'autre moitié, elles l'ont emportée, Hélène pour se marier, Denise pour aller je ne sais où. Voilà pourquoi Cécile m'a veillée cette nuit ; je n'ai plus de filles. Elles ont abandonné leur mère, elles l'ont oubliée... Et mon fils, voulez-vous savoir où il est ? Après avoir dissipé son bien, il m'a demandé le mien. J'ai tout donné, tout... Quand il a su que je n'avais plus rien, je ne l'ai plus revu. Puis, un jour, on m'a présenté un billet à payer, un billet signé de mon nom. Moi qui n'avais jamais fait de pareils billets, moi qui, d'ailleurs, n'avais plus de quoi payer la somme qui y était inscrite, j'ai refusé de reconnaître ma signature. J'ai mal fait, n'est-ce pas ? Oui, je le sais bien, j'aurais dû vendre mes bijoux, vendre mon lit, vendre l'anneau de ma mère pour solder ce fatal billet. C'était Victor qui l'avait fait ; on l'a soupçonné, il s'est enfui, pour échapper à la justice, et c'est moi, comprenez-vous ? c'est moi qui, sans le savoir, l'ai dénoncé. J'ai tout vendu, meubles, bijoux et vêtements ; j'ai dit que le billet était de moi, j'ai offert de le payer, il était trop tard. Mais cet argent, qui ne pouvait le sauver, m'aurait brûlé les mains ; je n'ai pas voulu le reprendre, je l'ai envoyé au malheureux enfant, pour que, loin de son pays, il fût, du moins, à l'abri du besoin. C'était moi qui l'avais perdu, je ne voulais pas qu'il eût à me reprocher à la fois sa misère et son déshonneur... N'aurais-tu pas fait comme moi, Elise ! Et vous, docteur ? Mais vous ne pouvez savoir ni l'un ni l'autre ce que j'ai souffert avant d'arriver au point où vous m'avez trouvée. Je n'ai jamais eu d'enne-

mis ; mais, si quelqu'un m'avait fait tout le mal que je me suis fait à moi-même et que j'ai fait à mes pauvres enfants par mon aveugle faiblesse, je ne lui souhaiterais pas le quart des tortures que j'ai endurées. Hélène malheureuse, Denise ingrate et Victor déshonoré... Vous ai-je dit qu'Hélène est malheureuse ?... Pauvre Hélène, son orgueil l'a perdue. Elle a cru épouser un prince étranger, mais le prince n'était qu'un aventurier qui l'a ruinée et qui la maltraite... Et Denise, Denise, où est-elle ? que fait-elle ?... Suis-je assez punie, mon Dieu !...

Auguste n'avait pu imposer silence à la malade, elle paraissait en proie au délire, et pourtant tout ce qu'elle disait avait un caractère de lucidité parfaite. Elise l'avait écoutée en tremblant. Chacun des coups dont la pauvre Régine avait été frappée retentissait douloureusement dans son cœur. Dès que la malade eut cessé de parler, elle l'entoura de ses bras, lui appuya la tête sur sa poitrine et ne trouva pour la consoler que des larmes.

Pleurez avec ceux qui pleurent, dit le sublime précepte de la charité chrétienne. Aucun raisonnement n'eût été plus efficace que ces pieuses larmes d'une amie ; elles calmèrent peu à peu l'exaltation de Régine, dont un sommeil bienfaisant vint ensuite visiter le chevet.

— Nous ne la sauverons pas, dit Auguste à Mme Duvivier ; mais nous adoucirons du moins ses derniers instants.

La sentence prononcée par le jeune médecin ne parut pas toutefois devoir se réaliser ; un mieux sensible survint dans l'esprit de la malade. Peu de jours après, elle put quitter son lit et elle pria son amie de ne pas différer, comme il en avait été question, le mariage de Cécile. Trop faible pour assister à la cérémonie nuptiale, elle voulut cependant descendre, le soir, au salon où un petit nombre

d'amis intimes étaient réunis. Elle y était à peine depuis un quart d'heure, quand le peintre chez lequel Adrien avait étudié les principes de son art se fit annoncer.

— Je n'ai pas voulu, mon jeune ami, lui dit-il, attendre jusqu'à demain pour vous annoncer une bonne nouvelle, qui ne pouvait d'ailleurs arriver plus à propos. Mon cher Adrien, j'ai vu signer, il y a deux heures, votre brevet de chevalier de la Légion d'honneur.

Un cri de joie retentit dans le salon, accompagné d'un faible cri de douleur qu'Auguste seul entendit. Il fit un signe à son frère, et pendant que Mme Duvivier et Cécile embrassaient Adrien, ils emportèrent Mme Henrion, qui s'était évanouie. Dès que le docteur lui eut donné les premiers soins, Charles le renvoya au salon, où l'on ne pouvait tarder à remarquer son absence, et il se constitua le gardien de la malade. Elle parut s'assoupir, le jeune officier prit un journal qu'il avait mis dans sa poche sans l'ouvrir, et le parcourut.

A la deuxième page, ses yeux se troublèrent et une sueur froide couvrit son front. Voici ce qu'il avait lu :

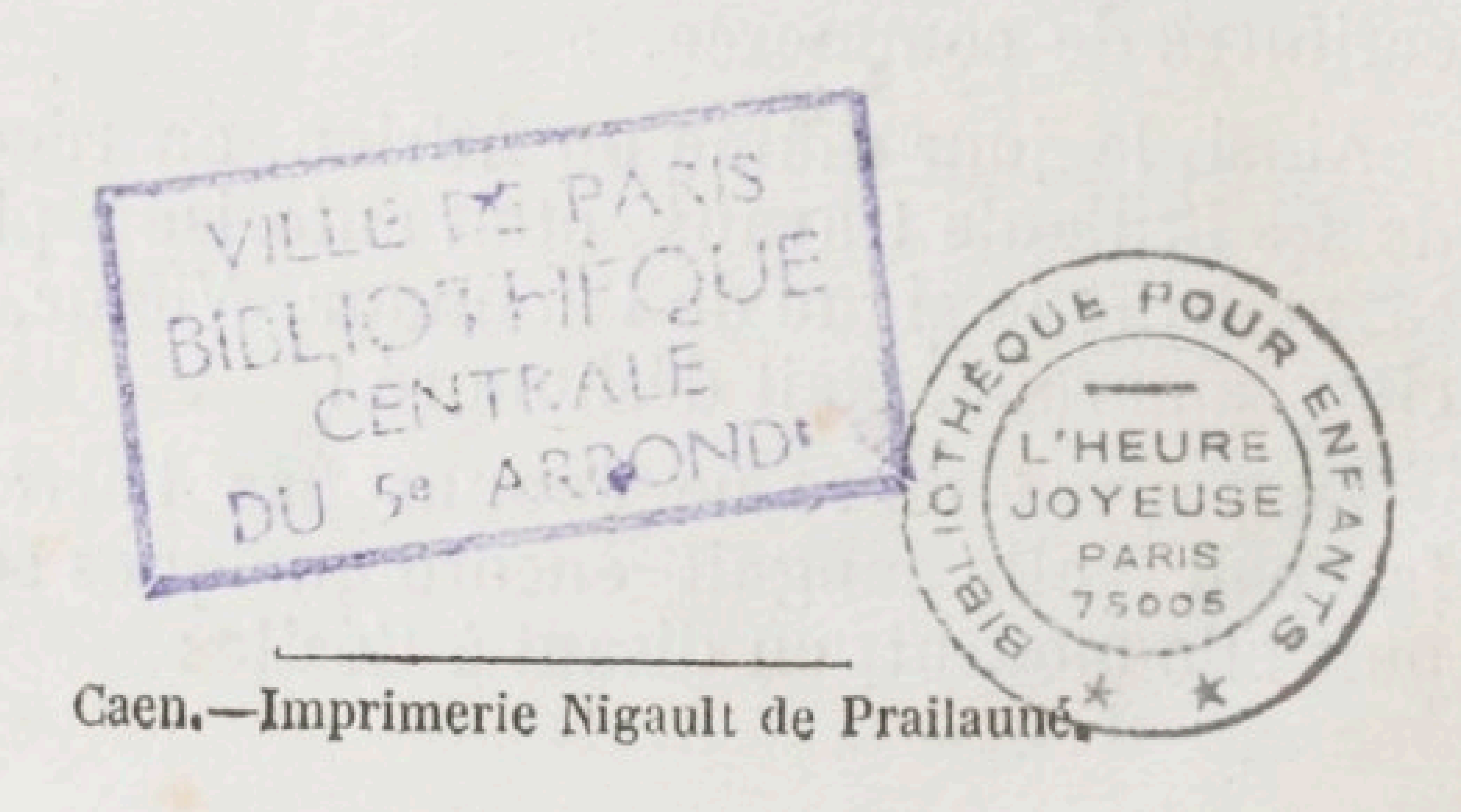
« Le nommé Victor Henrion, qui a, pendant quelques années, fait partie de la jeunesse élégante de la capitale, vient d'être condamné par contumace à dix ans de travaux forcés, pour faux en écritures de commerce. »

Ainsi, le jour même ou Adrien, en récompense de ses brillants travaux, était autorisé à placer sur sa poitrine le signe de l'honneur, Victor, son ancien camarade, était déshonoré !

La pauvre mère ne connut pas l'arrêt qui le frappait ; elle languit encore quelques semaines, puis elle mourut, en disant à Cécile :

— Si Dieu te donne des enfants, tu leur conteras mon histoire, afin qu'ils sachent bien que tu les corriges parce que tu les aimes.

FIN.



Caen.—Imprimerie Nigault de Prailauné.

